








VITAM IMPENDERE
VERO.
De la Tour pinx.
Littret Sc

ŒUVRES

DE

M. ROUSSEAU

DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de plusieurs pièces qui n'avoient point encore paru.

TOME I.



A NEUCHATEL.



M. DCC. LXIV.



AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Édition.

Nous avions déja différentes éditions des Œuvres de M. Rousseau; mais elles étoient si défectueuses, qu'elles ont excité les justes plaintes de l'Auteur, qui les désavoue; & du Public, qui n'y retrouve même pas toutes les pièces qu'il connoît de cet illustre Auteur.

On a recueilli dans cette nouvelle édition, non-seulement tous les Ouvrages connus de cet Auteur, mais beaucoup d'autres qui ne l'étoient pas encore. On a cru aussi devoir y faire entrer différentes critiques que M. Rousseau a jugé dignes d'une réponse; &, à l'égard de cette multitude de brochures auxquelles ses Ouvrages ont donné lieu, on ne fait

mention que de celles qui nous ont paru en mériter la peine.

Quant à la partie typographique, on verra aiſément qu'on ne pouvoit y apporter plus de ſoin. La beauté du papier, la netteté des caractères, la fineſſe du deſſin, le mérite de la gravure des eſtampes, tout concourt à donner à cette nouvelle édition toute la perfection dont elle étoit ſuſceptible. Elle ne peut être ni plus exacte, ni plus complette; & dans celles qu'on pourra faire déſormais, aucune ne contiendra un plus grand nombre de pièces, à moins que l'Auteur ne donne de nouveaux Ouvrages. Dans ce cas, ſans rien changer à ce recueil, on les imprimera ſéparément, & on les placera à la ſuite de cette édition; ce qui diſpenſera le public d'acheter deux fois le même livre.

Frontispice du Tome Premier



H. Gravelot Inv. — De Longueil

ŒUVRES
DIVERSES
DE M. J. J. ROUSSEAU.

DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
A L'ACADÉMIE DE DIJON,

EN L'ANNÉE 1750.

Sur cette queſtion propoſée par la même Académie :

Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Barbarus hîc ego ſum, quia non intelligor illis
OVID.



PRÉFACE.

VOICI une des plus grandes & des plus belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, & dont les programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public. Aussi mon parti est-il pris: je ne me soucie pas de plaire ni aux beaux-esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur société. Tel fait aujourd'hui l'esprit fort & le philosophe, qui par la même raison n'eût été

qu'un fanatique du temps de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siécle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce discours, au point d'en faire, en quelque maniere, un autre ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes, & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.





DISCOURS
SUR
CETTE QUESTION:

Si le Rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Decipimur ſpecie recti.

LE rétabliſſement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette queſtion? Celui, Meſſieurs, qui convient à un honnête-homme qui ne ſçait rien, & qui ne s'en eſtime pas moins.

Il ſera difficile, je le ſens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oſer blâmer les ſciences devant une des plus ſçavantes

compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célebre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le reſpect pour les vrais ſçavans ? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'eſt point la ſcience que je maltraite, me ſuis-je dit ; c'eſt la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité eſt encore plus chere aux gens de bien, que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumieres de l'aſſemblée qui m'écoute ? Je l'avoue : mais c'eſt pour la conſtitution du diſcours, & non pour le ſentiment de l'orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à ſe condamner eux-mêmes dans des diſcuſſions douteuſes ; & la poſition la plus avantageuſe au bon droit, eſt d'avoir à ſe défendre contre une partie intégre & éclairée, juge en ſa propre cauſe.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'eſt qu'après avoir ſoutenu, ſelon ma lumiere naturelle, le parti de la vérité, quel que ſoit mon ſuccès, il eſt un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur.



PREMIERE PARTIE.

C'Est un grand & beau ſpectacle de voir l'homme ſortir, en quelque maniere, du néant par ſes propres efforts; diſſiper, par les lumieres de ſa raiſon, les ténebres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-deſſus de ſoi-même; s'élancer par l'eſprit juſques dans les régions céleſtes; parcourir à pas de géant, ainſi que le ſoleil, la vaſte étendue de l'univers; &, ce qui eſt encore plus grand & plus difficile, rentrer en ſoi pour y étudier l'homme & connoître ſa nature, ſes devoirs & ſa fin. Toutes ces merveilles ſe ſont renouvellées depuis peu de générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du Monde aujourd'hui ſi éclairée, vivoient, il y a quelques ſiécles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne ſçais quel jargon ſcientifique, encore plus mépriſable que l'ignorance, avoit uſurpé le nom du ſçavoir, & oppoſoit à ſon retour un obſtacle

presque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le stupide Musulman, ce fut l'éternel fléau des lettres, qui les fit renaître parmi nous. La chûte du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bien-tôt les sciences suivirent les lettres; à l'art d'écrire se joignit l'art de penser; gradation qui paroît étrange & qui n'est peut-être que trop naturelle; & l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses, celui de rendre les hommes plus sociables, en leur inspirant le desir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins, ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société, les autres en font l'agrément. Tandis que le gouvernement & les loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres & les arts, moins despotiques & plus puissans peut-être,

étendent des guirlandes de fleurs ſur les chaînes de fer dont ils ſont chargés, étouffent en eux le ſentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils ſembloient être nés, leur font aimer leur eſclavage, & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le beſoin éleva les trônes; les ſciences & les arts les ont affermis. Puiſſances de la terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent *. Peuples policés, cultivez-les : heureux eſclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez; cette douceur de caracte-

* Les Princes voient toujours avec plaiſir le goût des arts agréables & des ſuperfluités, dont l'exportation de l'argent ne réſulte pas, s'étendre parmi leurs ſujets. Car, outre qu'ils les nourriſſent ainſi dans cette petiteſſe d'ame ſi propre à la ſervitude, ils ſçavent très-bien que tous les beſoins que le peuple ſe donne, ſont autant de chaînes dont il ſe charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichthyophages dans ſa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche, & de ſe nourrir des alimens communs aux autres peuples : & les ſauvages de l'Amérique, qui vont tout nuds, & qui ne vivent que du produit de leur chaſſe, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug impoſeroit-on à des hommes qui n'ont beſoin de rien ?

re & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce ſi liant & ſi facile : en un mot, les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune.

C'eſt par cette ſorte de politeſſe, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de ſe montrer, que ſe diſtinguerent autrefois Athènes & Rome, dans les jours ſi vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'eſt par elle, ſans doute, que notre ſiécle & notre nation l'emporteront ſur tous les temps & ſur tous les peuples. Un ton philoſophe ſans pédanterie, des manieres naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la ruſticité Tudeſque & de la pantomime Ultramontaine ; voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études, & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il ſeroit doux de vivre parmi nous, ſi la contenance extérieure étoit toujours l'image des diſpoſitions du cœur ; ſi la décence étoit la vertu ; ſi nos maximes nous ſervoient de regles ; ſi la véritable philoſophie étoit inſéparable du titre de philoſophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement enſemble, & la vertu ne marche guère en

ſi grande pompe. La richeſſe de la parure peut annoncer un homme opulent, & ſon élégance un homme de goût ; l'homme ſain & robuſte ſe reconnoît à d'autres marques : c'eſt ſous l'habit ruſtique d'un laboureur, & non ſous la dorure d'un courtiſan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'eſt pas moins étrangere à la vertu, qui eſt la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien eſt un athlete qui ſe plaît à combattre nud : il mépriſe tous ces vils ornemens qui gêneroient l'uſage de ſes forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'art eût façonné nos manieres, & appris à nos paſſions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient ruſtiques, mais naturelles ; & la différence des procédés annonçoit au premier coup-d'œil celle des caracteres. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement ; & cet avantage, dont nous ne ſentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus

ſubtiles, & un goût plus fin, ont réduit l'art de plaire en principes, il règne dans nos mœurs une vile & trompeuſe uniformité, & tous les eſprits ſemblent avoir été jettés dans un même moule : ſans ceſſe la politeſſe exige, la bienſéance ordonne : ſans ceſſe on ſuit des uſages, jamais ſon propre génie. On n'oſe plus paroître ce qu'on eſt ; & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes, qui formeut ce roupeau qu'on appelle ſociété, placés dans les mêmes circonſtances, feront tous les mêmes choſes, ſi des motifs plus puiſſans ne les en détournent. On ne ſçaura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connoître ſon ami, attendre les grandes occaſions ; c'eſt-à-dire, attendre qu'il n'en ſoit plus temps, puiſque c'eſt pour ces occaſions mêmes qu'il eût été eſſentiel de le connoître.

Quel cortége de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés ſinceres, plus d'eſtime réelle, plus de confiance fondée. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve, la haîne, la trahiſon, ſe cacheront ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe,

ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumieres de notre ſiécle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'univers ; mais on l'inſultera par des blaſphêmes, ſans que nos oreilles ſcrupuleuſes en ſoient offenſées. On ne vantera pas ſon propre mérite, mais on rabaiſſera celui d'autrui. On n'outragera point groſſierement ſon ennemi, mais on le calomniera avec adreſſe. Les haînes nationales s'éteindront, mais ce ſera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance mépriſée on ſubſtituera un dangereux Pyrrhoniſme. Il y aura des excès proſcrits, des vices déshonorés ; mais d'autres ſeront décorés du nom de vertus ; il faudra ou les avoir, ou les affecter. Vantera qui voudra la ſobriété des ſages du temps ; je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuſe ſimplicité *.

---

* *J'aime*, dit Montagne, *à conteſter & diſcourir, mais c'eſt avec peu d'hommes, & pour moi. Car de ſervir de ſpectacle aux grands, & faire à l'envi parade de ſon eſprit & de ſon caquet, je trouve que c'eſt un métier très-meſéant à un homme d'honneur.* C'eſt celui de tous nos beaux eſprits, hors un.

Telle eſt la pureté que nos mœurs ont acquiſe. C'eſt ainſi que nous ſommes devenus gens de bien. C'eſt aux lettres, aux ſciences & aux arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un ſi ſalutaire ouvrage. J'ajoûterai ſeulement une réflexion ; c'eſt qu'un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à ſe former une idée des mœurs Européennes, ſur l'état des ſciences parmi nous, ſur la perfection de nos arts, ſur la bienſéance de nos ſpectacles, ſur la politeſſe de nos manieres, ſur l'affabilité de nos diſcours, ſur nos démonſtrations perpétuelles de bienveuillance, & ſur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui ſemblent empreſſés, depuis le lever de l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil, à s'obliger réciproquement ; c'eſt que cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles ſont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cauſe à chercher ; mais ici l'effet eſt certain, la dépravation réelle, & nos ames ſe ſont corrompues, à meſure que nos ſciences & nos arts ſe ſont avancés à la perfection. Dira-t-on que

c'eſt un malheur particulier à notre âge ? Non, Meſſieurs ; les maux cauſés par notre vaine curioſité ſont auſſi vieux que le Monde. L'élévation & l'abaiſſement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulierement aſſujettis au cours de l'aſtre qui nous éclaire durant la nuit, que le ſort des mœurs & de la probité, au progrès des ſciences & des arts. On a vu la vertu s'enfuir à meſure que leur lumiere s'élevoit ſur notre horizon, & le même phénomene eſt obſervé dans tous les temps & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette premiere école de l'univers, ce climat ſi fertile ſous un ciel d'airain, cette contrée célebre, d'où Séſoſtris partit autrefois pour conquérir le Monde. Elle devient la mere de la philoſophie & des beaux arts ; &, bien-tôt après, la conquête de Cambiſe ; puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

Voyez la Grèce, jadis peuplée de héros, qui vainquirent deux fois l'Aſie ; l'une devant Troye, & l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres naiſ-

ſantes n'avoient point encore porté la corruption dans les cœurs de ſes habitans : mais le progrès des arts, la diſſolution des mœurs & le joug du Macédonien ſe ſuivirent de près, & la Grèce, toujours ſçavante, toujours voluptueuſe, & toujours eſclave, n'éprouva plus dans ſes révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démoſthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les arts avoient énervé.

C'eſt au temps des Ennius & des Térences que Rome, fondée par un Pâtre, & illuſtrée par des laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'auteurs obſcènes, dont les noms ſeuls allarment la pudeur, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théâtre du crime, l'opprobre des nations, & le jouet des Barbares. Cette capitale du Monde tombe enfin ſous le joug qu'elle avoit impoſé à tant de peuples, & le jour de ſa chûte fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ſes citoyens le titre d'arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette métropole de

l'Empire d'Orient, qui, par sa position, sembloit devoir l'être du Monde entier ; de cet asyle des sciences & des arts proscrits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie ? Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux ; les trahisons, les assassinats & les poisons, de plus noir ; le concours de tous les crimes, de plus atroce : voilà ce qui forme le tissu de l'histoire de Constantinople : voilà la source pure d'où nous sont émanées les lumieres dont notre siécle se glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans. Il est en Asie une contrée immense, où les lettres honorées conduisent aux premieres dignités de l'Etat. Si les sciences épuroient les mœurs, si elles apprenoient aux hommes à verser leur sang pour la patrie, si elles animoient le courage, les peuples de la Chine devroient être sages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier ; si les lumieres des Ministres, ni la pré-

tendue ſageſſe des loix, ni la multitude des habitans de ce vaſte Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & groſſier, de quoi lui ont ſervi tous les ſçavans ? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils ſont comblés ? Seroit-ce d'être peuplé d'eſclaves & de méchans ?

Oppoſons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples, qui, préſervés de cette contagion des vaines connoiſſances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perſes, nation ſinguliere chez laquelle on apprenoit la vertu, comme chez nous on apprend la ſcience ; qui ſubjugua l'Aſie avec tant de facilité, & qui ſeule a eu cette gloire, que l'hiſtoire de ſes inſtitutions ait paſſé pour un roman de philoſophie : tels furent les Scythes, dont on nous a laiſſé de ſi magnifiques éloges : tels les Germains, dont une plume, laſſe de tracer les crimes & les noirceurs d'un peuple inſtruit, opulent & voluptueux, ſe ſoulageoit à peindre la ſimplicité, l'innocence & les vertus : telle avoit été Rome même dans les temps de ſa pau-

vreté & de ſon ignorance : telle enfin s'eſt montrée juſqu'à nos jours cette nation ruſtique, ſi vantée pour ſon courage, que l'adverſité n'a pu abattre ; & pour ſa fidélité, que l'exemple n'a pu corrompre *.

Ce n'eſt point par ſtupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'eſprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oiſifs paſſoient leur vie à diſputer ſur le ſouverain bien, ſur le vice & ſur la vertu, & que d'orgueilleux raiſonneurs, ſe donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres peuples ſous le nom mépriſant de Barbares ; mais ils ont conſidéré leurs mœurs, &

* Je n'oſe parler de ces nations heureuſes, qui ne connoiſſent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer ; de ces ſauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la ſimple & naturelle police non-ſeulement aux loix de Platon, mais même à tout ce que la philoſophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les ſçauroit admirer : *Mais quoi!* dit-il, *ils ne portent point de chauſſes.*

appris à dédaigner leur doctrine *.

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité aussi célebre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses loix, cette République de demi-Dieux, plutôt que d'hommes; tant leurs vertus sembloient supérieures à l'Humanité? O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduisoient ensemble dans Athènes; tandis qu'un tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du prince des poëtes, tu chassois de tes murs les arts & les artistes, les sciences & les sçavans.

---

* De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écarterent avec tant de soin de ce tribunal intégre, des jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas. Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens.

L'événement marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des orateurs & des philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modeles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédemone est moins brillant. *Là*, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux, & l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés ?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général, & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entr'eux portoit des sçavans & des artistes de son temps.

« J'ai examiné, dit-il, les poëtes, » & je les regarde comme des gens

» dont le talent en impoſe à eux-mê-
» mes & aux autres, qui ſe donnent
» pour ſages, qu'on prend pour tels,
» & qui ne ſont rien moins.

» Des poëtes, continue Socrate, j'ai
» paſſé aux artiſtes. Perſonne n'ignoroit
» plus les arts que moi; perſonne n'é-
» toit plus convaincu que les artiſtes
» poſſédoient de fort beaux ſecrets.
» Cependant je me ſuis apperçu que
» leur condition n'eſt pas meilleure que
» celle des poëtes, & qu'ils ſont, les
» uns & les autres, dans le même pré-
» jugé. Parce que les plus habiles d'en-
» tr'eux excellent dans leur partie, ils
» ſe regardent comme les plus ſages
» des hommes. Cette préſomption a
» terni tout-à-fait leur ſçavoir à mes
» yeux: de ſorte que me mettant à la
» place de l'Oracle, & me demandant
» ce que j'aimerois le mieux être, ce
» que je ſuis ou ce qu'ils ſont, ſçavoir
» ce qu'ils ont appris, ou ſçavoir que
» je ne ſçais rien; j'ai répondu à moi-
» même & au Dieu: Je veux reſter ce
» que je ſuis.

» Nous ne ſçavons, ni les ſophiſtes,
» ni les poëtes, ni les orateurs, ni les
» artiſtes, ni moi, ce que c'eſt que le

» vrai, le bon & le beau : mais il y a
» entre nous cette différence, que,
» quoique ces gens ne ſçachent rien,
» tous croient ſçavoir quelque choſe;
» au lieu que moi, ſi je ne ſçais rien,
» au moins je n'en ſuis pas en doute :
» de ſorte que toute cette ſupériorité
» de ſageſſe qui m'eſt accordée par
» l'Oracle, ſe réduit ſeulement à être
» bien convaincu que j'ignore ce que
» je ne ſçais pas ».

Voilà donc le plus ſage des hommes au jugement des Dieux, & le plus ſçavant des Athéniens au ſentiment de la Grèce entiere, Socrate, faiſant l'éloge de l'ignorance. Croit-on que, s'il reſſuſcitoit parmi nous, nos ſçavans & nos artiſtes lui feroient changer d'avis ? Non, Meſſieurs; cet homme juſte continueroit de mépriſer nos vaines ſciences; il n'aideroit point à groſſir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laiſſeroit, comme il a fait, pour tout précepte à ſes diſciples & à nos neveux, que l'exemple & la mémoire de ſa vertu. C'eſt ainſi qu'il eſt beau d'inſtruire les hommes.

Socrate avoit commencé, dans Athè-

nes, le vieux Caton continua dans Rome, de ſe déchaîner contre ces Grecs artificieux & ſubtils qui ſéduiſoient la vertu & amolliſſoient le courage de ſes concitoyens; mais les ſciences, les arts & la dialectique prévalurent encore. Rome ſe remplit de philoſophes & d'orateurs; on négligea la diſcipline militaire; on mépriſa l'agriculture; on embraſſa des ſectes, & l'on oublia la patrie. Aux noms ſacrés de liberté, de déſintéreſſement, d'obéiſſance aux loix, ſuccéderent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arcéſilas. *Depuis que les ſçavans ont commencé à paroître parmi nous*, diſoient leurs propres philoſophes, *les gens de bien ſe ſont éclipſés.* Juſqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu, quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eût penſé votre grande ame, ſi, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par votre bras, & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtce? « Dieux! euſſiez-vous » dit, que ſont devenus ces toîts de » chaume & ces foyers ruſtiques qu'ha-» bitoient

» bitoient jadis la modération & la ver-
» tu? Quelle ſplendeur funeſte a ſuc-
» cédé à la ſimplicité Romaine! Quel
» eſt ce langage étranger? Quelles ſont ces
» mœurs efféminées? Que ſignifient ces
» ſtatues, ces tableaux, ces édifices?
» Inſenſés, qu'avez-vous fait? Vous,
» les maîtres des Nations, vous vous
» êtes rendus les eſclaves des hommes
» frivoles que vous avez vaincus; ce
» ſont des rhéteurs qui vous gouver-
» nent : c'eſt pour enrichir des archi-
» tectes, des peintres, des ſtatuaires
» & des hiſtrions, que vous avez ar-
» roſé de votre ſang la Grèce & l'Aſie.
» Les dépouilles de Carthage ſont la
» proie d'un joueur de flûte. Romains,
» hâtez-vous de renverſer ces amphi-
» théâtres, briſez ces marbres, brûlez
» ces tableaux, chaſſez ces eſclaves qui
» vous ſubjuguent, & dont les funeſtes
» arts vous corrompent. Que d'autres
» mains s'illuſtrent par de vains talens:
» le ſeul talent digne de Rome, eſt ce-
» lui de conquérir le Monde, & d'y
» faire regner la vertu. Quand Cynéas
» prit notre ſénat pour une aſſemblée
» de rois, il ne fut ébloui, ni par une
» pompe vaine, ni par une élégance

» recherchée. Il n'y entendit point cette » éloquence frivole, l'étude & le charme des hommes futiles. Que vit donc » Cynéas de majeſtueux? O citoyens! » il vit un ſpectacle que ne donneront » jamais vos richeſſes, ni tous vos arts, » le plus beau ſpectacle qui ait jamais » paru ſous le ciel, l'aſſemblée de deux » cents hommes vertueux, dignes de » commander à Rome & de gouverner la terre ».

Mais franchiſſons la diſtance des lieux & des temps, & voyons ce qui s'eſt paſſé dans nos contrées & ſous nos yeux; ou plutôt écartons des peintures odieuſes qui bleſſeroient notre délicateſſe, & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choſes ſous d'autres noms. Ce n'eſt point en vain que j'invoquois les mânes de Fabricius; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'euſſe pu mettre dans la bouche de Louis XII, ou de Henri IV? Parmi-nous, il eſt vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë; mais il eût bu dans une coupe encore plus amere, la raillerie inſultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

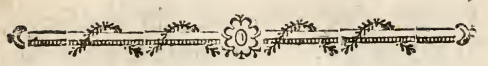
Voilà comment le luxe, la diſſolution & l'eſclavage ont été de tout temps

le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches; mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons sçu profiter, ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples, sçachez donc une fois, que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers: ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître sçavans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'Humanité! Que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité seroit fille de l'ignorance, la science & la vertu seroient incompatibles! Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier

ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les sciences & les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès, & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.





SECONDE PARTIE.

C'ÉTOIT une ancienne tradition paſſée de l'Egypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des ſciences *. Quelle opinion falloit-il qu'euſſent d'elles les Égyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées? C'eſt qu'ils voyoient de près les ſources qui les avoient produites. En effet, ſoit qu'on feuillette les annales du Monde, ſoit qu'on ſupplée à des chroniques incertaines par des recherches philoſophiques, on ne trouvera pas aux connoiſſances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'Aſtronomie eſt née de la ſuperſtition; l'éloquence, de l'ambition, de

* On voit aiſément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroît pas que les Grecs, qui l'ont cloué ſur le Caucaſe, en penſaſſent guère plus favorablement que les Égyptiens de leur Dieu Theutus. » Le Satyre, dit une ancienne fable, voulut baiſer & embraſſer le » feu, la premiere fois qu'il le vit; mais Prométhée lui cria : Satyre, tu pleureras la barbe » de ton menton; car il brûle quand on y touche ». C'eſt le ſujet du frontiſpice.

la haîne, de la flatterie, du menſonge; la géométrie, de l'avarice; la phyſique, d'une vaine curioſité; toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Les ſciences & les arts doivent donc leur naiſſance à nos vices : nous ſerions moins en doute ſur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts ſans le luxe qui les nourrit? Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la Juriſprudence? Que deviendroit l'hiſtoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs? Qui voudroit, en un mot, paſſer ſa vie à de ſtériles contemplations, ſi chacun, ne conſultant que les devoirs de l'homme & les beſoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux & pour ſes amis? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée? Cette ſeule réflexion devroit rebuter, dès les premiers pas, tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la philoſophie.

Que de dangers! que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des ſciences!

Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincerement ? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnoître ? Dans cette foule de sentimens différens, quel sera notre *Criterium* pour en bien juger * ? Et, ce qui est le plus difficile, si par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en sçaura faire un bon usage ?

Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oisiveté, elles la nourrissent à leur tour ; &

* Moins on sçait, plus on croit sçavoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Descartes n'a-t-il pas construit l'univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui même en Europe si mince physicien, qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'électricité, qui sera peut-être à jamais le désespoir des vrais philosophes.

la perte irréparable du temps eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la ſociété. En politique, comme en morale, c'eſt un grand mal que de ne point faire de bien; & tout citoyen inutile doit être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, philoſophes illuſtres, vous par qui nous ſçavons en quelle raiſon les corps s'attirent dans le vuide; quels ſont, dans les révolutions des planettes, les rapports des aires parcourues en temps égaux; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebrouſſement; comment l'ame & le corps ſe correſpondent ſans communication, ainſi que feroient deux horloges; quels aſtres peuvent être habités; quels inſectes ſe reproduiſent d'une maniere extraordinaire: répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de ſublimes connoiſſances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choſes, en ſerions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins floriſſans, ou plus pervers? Revenez donc ſur l'importance de vos productions; &, ſi les travaux des plus éclai-

rés de nos ſçavans & de nos meilleurs citoyens nous procurent ſi peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penſer de cette foule d'écrivains obſcurs & de lettrés oiſifs, qui dévorent, en pure perte, la ſubſtance de l'État.

Que dis-je, oiſifs? Et plût à Dieu qu'ils le fuſſent en effet! Les mœurs en ſeroient plus ſaines, & la ſociété plus paiſible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funeſtes paradoxes, ſappant les fondemens de la foi, & anéantiſſant la vertu. Ils ſourient dédaigneuſement à ces vieux mots de *patrie* & de *religion*, & conſacrent leurs talens & leur philoſophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de ſacré parmi les hommes; non qu'au fond ils haïſſent, ni la vertu, ni nos dogmes; c'eſt de l'opinion publique qu'ils ſont ennemis; &, pour les ramener aux pieds des autels, il ſuffiroit de les reléguer parmi les athées. O fureur de ſe diſtinguer, que ne pouvez-vous point?

C'eſt un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux, pires encore, ſuivent les lettres & les arts. Tel eſt le luxe: né comme eux de l'oiſiveté &

de la vanité des hommes, le luxe va rarement ſans les ſciences & les arts, & jamais ils ne vont ſans lui. Je ſçais que notre philoſophie, toujours féconde en maximes ſingulieres, prétend, contre l'expérience de tous les ſiècles, que le luxe fait la ſplendeur des États; mais après avoir oublié la néceſſité des loix ſomptuaires, oſera t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne ſoient eſſentielles à la durée des empires, & que le luxe ne ſoit diamétralement oppoſé aux bonnes mœurs? Que le luxe ſoit un ſigne certain des richeſſes; qu'il ſerve même, ſi l'on veut, à les multiplier; que faudra-t-il conclure de ce paradoxe ſi digne d'être né de nos jours? Et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce ſoit? Les anciens politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la ſomme qu'on le vendroit à Alger; un autre, en ſuivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de

bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'État que la consommation qu'il y fait : ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de paysans, & laquelle fit trembler l'Asie.

La monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes, par un prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse; & les Scythes, le plus misérable de tous les peuples a résisté aux plus puissans monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputerent l'empire du Monde; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien; & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'empire Romain, à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie des gens qui ne sçavoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquirent les Gaules; les Saxons, l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards, dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichien-

ne, écraſa cette opulente & redoutable maiſon de Bourgogne qui faiſoit trembler les potentats de l'Europe. Enfin toute la puiſſance & toute la ſageſſe de l'héritier de Charles-Quint, ſoutenues de tous les tréſors des Indes, vinrent ſe briſer contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent ſuſpendre leurs calculs, pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des citoyens.

De quoi s'agit-il donc préciſément dans cette queſtion du luxe? De ſçavoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du faſte ne s'aſſocie guère dans les mêmes ames avec celui de l'honnêteté. Non, il n'eſt pas poſſible que des eſprits dégradés par une multitude de ſoins futiles, s'élevent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout artiſte veut être applaudi. Les éloges de ſes contemporains ſont la partie la plus précieuſe de ſa récompenſe. Que fera-t-il donc pour les ob-

tenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple, & dans des temps où les ſçavans, devenus à la mode, ont mis une Jeuneſſe frivole en état de donner le ton; où les hommes ont ſacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté *; où, l'un des ſexes n'oſant approuver que ce qui eſt proportionné à la puſillanimité de l'autre, on laiſſe tomber des chef-d'œuvres de poéſie dramatique, & des prodiges d'harmonie ſont rebutés. Ce qu'il fera, Meſſieurs? Il rabaiſſera ſon génie au niveau de ſon ſiècle,

---

* Je ſuis bien éloigné de penſer que cet aſcendant des femmes ſoit un mal en ſoi. C'eſt un préſent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain: mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne ſent point aſſez quels avantages naîtroient dans la ſociété d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes: ſi vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'eſt que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce ſujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, & de défendre une ſi grande cauſe.

& aimera mieux compoſer des ouvrages communs, qu'on admire pendant ſa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que long-tems après ſa mort. Dites-nous, célebre Arouet, combien vous avez ſacrifié de beautés mâles & fortes à notre fauſſe délicateſſe; & combien l'eſprit de la galanterie, ſi fertile en petites choſes, vous en a coûté de grandes.

C'eſt ainſi que la diſſolution des mœurs, ſuite néceſſaire du luxe, entraîne à ſon tour la corruption du goût. Que ſi par hazard, entre les hommes ordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame, & qui refuſe de ſe prêter au génie de ſon ſiècle, & de s'avilir par des productions puériles; malheur à lui! il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'eſt-ce ici un pronoſtic que je fais, & non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre, le moment eſt venu, où ce pinceau deſtiné à augmenter la majeſté de nos temples par des images ſublimes & ſaintes, tombera de vos mains, ou ſera proſtitué à orner de peintures laſcives les paneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxi-

teles & des Phidias; toi dont les Anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie; inimitable Pigal, ta main se résoudra à ravaler le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeller l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes, innocens & vertueux, aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais, bientôt devenus méchans, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs, & les reléguerent dans des temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne se distinguerent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais poussés plus loin, que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands

ſur des colonnes de marbre, & gravés ſur des chapiteaux corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie ſe multiplient, que les arts ſe perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus s'évanouiſſent, & c'eſt encore l'ouvrage des ſciences, & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Grèce, toutes les bibliothèques ne furent ſauvées du feu que par cette opinion ſemée par l'un d'entr'eux, qu'il falloit laiſſer aux ennemis des meubles ſi propres à les détourner de l'exercice militaire, & à les amuſer à des occupations oiſives & ſédentaires. Charles VIII ſe vit maître de la Toſcane & du Royaume de Naples, ſans avoir preſque tiré l'épée; & toute ſa cour attribua cette facilité ineſpérée à ce que les princes & la nobleſſe d'Italie s'amuſoient plus à ſe rendre ingénieux & ſçavans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de ſens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui ſont ſemblables, l'étude des ſciences eſt bien

plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux, en gravures, en vases d'orfévrerie, & à cultiver les beaux arts; & , comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des *Médicis* & le rétablissement des lettres ont fait tomber derechef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerriere que l'Italie sembloit avoir recouvrée, il y a quelques siècles.

Les anciennes républiques de la Grèce, avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions, avoient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires, qui, en affaissant & corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebute. Avec quel courage les soldats supporteront-ils des

travaux exceſſifs, dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées, ſous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers ſi ſçavamment diſciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille; mais on ne me dit point comment ils ſupportent l'excès du travail, comment ils réſiſtent à la rigueur des ſaiſons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de ſoleil ou de neige; il ne faut que la privation de quelques ſuperfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, ſouffrez une fois la vérité qu'il vous eſt ſi rare d'entendre: vous êtes braves, je le ſçais: vous euſſiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Traſimene: Céſar avec vous eût paſſé le Rubicon & aſſervi ſon pays; mais ce n'eſt point avec vous que le premier eût traverſé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

Les combats ne font pas toujours le ſuccès de la guerre; & il eſt pour les Généraux un art ſupérieur à celui de

gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laiſſe pas d'être un très-mauvais officier : dans le ſoldat même, un peu plus de force & de vigueur ſeroit peut-être plus néceſſaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; & qu'importe à l'État que ſes troupes périſſent par la fievre & le froid, ou par le fer de l'ennemi ?

Si la culture des ſciences eſt nuiſible aux qualités guerrieres, elle l'eſt encore plus aux qualités morales. C'eſt dès nos premieres années qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit, & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établiſſemens immenſes, où l'on éleve à grands fraix la Jeuneſſe, pour lui apprendre toutes choſes, excepté ſes devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue ; mais ils en parleront d'autres qui ne ſont en uſage nulle part : ils ſçauront compoſer des vers, qu'à peine ils pourront comprendre : ſans ſçavoir démêler l'erreur de la vérité, ils poſſéderont l'art de les rendre méconnoiſſables aux autres par des argumens ſpécieux ; mais ces mots de *magnanimité*, d'*équité*, de *tempérance*, d'*humanité*, de *courage*, ils ne ſçau-

ront ce que c'eſt ; ce doux nom de *patrie* ne frappera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu *, ce ſera moins pour le craindre que pour en avoir peur. Jaimerois autant, diſoit un ſage, que mon écolier eût paſſé le temps dans un jeu de paume ; au moins le corps en feroit plus diſpos. Je ſçais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oiſiveté eſt pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà, certes, une belle queſtion ! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes **, & non ce qu'ils doivent oublier.

* Penſ. philoſoph.

** Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs rois. C'eſt, dit Montagne, choſe digne de très-grande conſidération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, &, à la vérité, monſtrueuſe par ſa perfection, ſi ſoigneuſe pourtant de la nourriture des enfans, comme de ſa principale charge, & au gîte même des Muſes, il s'y faſſe ſi peu mention de la doctrine, comme ſi, cette généreuſe Jeuneſſe dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos maîtres de ſciences, ſeulement des maîtres de vaillance, de prudence & juſtice.

Nos jardins ſont ornés de ſtatues, & nos galeries de tableaux. Que penſeriez-

---

Voyons maintenant comment le même auteur parle des anciens Perſes. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur ſucceſſion royale étoit ainſi nourri. Après ſa naiſſance on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la premiere autorité près du roi, à cauſe de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & ſain, & après ſept ans le duiſoient à monter à cheval & aller à la chaſſe. Quand il étoit au quatorzieme, ils le dépoſoient entre les mains de quatre : le plus ſage, le plus juſte, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion; le ſecond, à être toujours véritable; le tiers, à vaincre ſa cupidité; le quart, à ne rien craindre. Tous, ajoûterai-je, à le rendre bon; aucun, à le rendre ſçavant.

Aſtyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de ſa derniere leçon. C'eſt, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit ſaye, le donna à l'un de ſes compagnons de plus petite taille, & lui ôta ſon ſaye qui étoit plus grand. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laiſſer les choſes en cet état, & que l'un & l'autre ſembloient être mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait; car je m'étois arrêté à conſidérer la bienſéance; & il falloit premierement avoir pourvu à la juſtice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui apparte-

vous que repréſentent ces chef-d'œuvres de l'art, expoſés à l'admiration publique; les défenſeurs de la patrie, ou ces hommes, plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non: ce ſont des images de tous les égaremens du cœur & de la raiſon, tirées ſoigneuſement de l'ancienne mythologie, & préſentées de bonne heure à la curioſité de nos enfans; ſans doute, afin qu'ils ayent ſous leurs yeux des modeles de mauvaiſes actions, avant même que de ſçavoir lire.

D'où naiſſent tous ces abus, ſi ce n'eſt de l'inégalité funeſte, introduite entre les hommes par la diſtinction des talens & par l'aviliſſement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuſe de toutes leurs conſéquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la

---

noit, & dit qu'il en fût puni, comme on nous punit en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriſte de τύπτω. Mon régent me feroit une belle harangue, *in genere demonſtrativo*, avant qu'il me perſuadât que ſon école vaut celle-là.

probité, mais s'il a des talens; ni d'un livre, s'il eſt utile, mais s'il eſt bien écrit. Les récompenſes ſont prodiguées au bel-eſprit, & la vertu reſte ſans honneur. Il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions. Qu'on me diſe cependant ſi la gloire attachée au meilleur des diſcours qui ſeront couronnés dans cette Académie, eſt comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

Le ſage ne court point après la fortune, mais il n'eſt pas inſenſible à la gloire; & quand il la voit ſi mal diſtribuée, ſa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageuſe à la ſociété, tombe en langueur, & s'éteint dans la miſere & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables ſur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des ſciences & des arts. Nous avons des phyſiciens, des géomètres, des chymiſtes, des aſtronomes, des poëtes, des muſiciens, des peintres; nous n'avons plus de citoyens : ou, s'il nous en reſte encore, diſperſés dans nos campagnes aban-

données, ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant, le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La Prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles, des simples salutaires; &, dans la substance de plusieurs animaux malfaisans, le remède à leurs blessures, a enseigné aux souverains, qui sont ses ministres, à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que, du sein même des sciences & des arts, source de mille déréglemens, ce grand monarque, dont la gloire ne fera qu'acquérir, d'âge en âge, un nouvel éclat, tira ces sociétés célebres, chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines, & du dépôt sacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions, affermies par son auguste successeur, imitées par tous les rois de l'Europe, serviront du moins de

de frein aux gens de lettres, qui tous, aſpirant à l'honneur d'être admis dans les académies, veilleront ſur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irreprochables. Celles de ces compagnies qui, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, feront un choix de ſujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour régne parmi elles, & donneront aux peuples ce plaiſir ſi rare & ſi doux, de voir des ſociétés ſçavantes ſe dévouer à verſer ſur le genre humain, non-ſeulement des lumieres agréables, mais auſſi des inſtructions ſalutaires.

Qu'on ne m'oppoſe donc point une objection qui n'eſt pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de ſoins ne montrent que trop la néceſſité de les prendre; & l'on ne cherche point de remédes à des maux qui n'exiſtent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore, par leur inſuffiſance, le caractere des remédes ordinaires? Tant d'établiſſemens faits à l'avantage des ſçavans, n'en ſont que plus capables d'en impoſer ſur les objets des ſciences, &

de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hazarder ici une comparaison de l'agriculture & de la philosophie, on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement : qu'est-ce que la philosophie ? que contiennent les écrits des philosophes les plus connus ? quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse ? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans, criant, chacun de son côté, sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps, & que tout est en représentation : l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matiere, ni d'autre Dieu que le Monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral sont des chimeres : celui-là, que les hommes sont des loups & peuvent se dévorer en toute sûreté de conscience. O grands philosophes ! que ne réservez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces leçons profitables ; vous en recevriez bien-tôt le prix, & nous ne craindrions pas de

trouver dans les nôtres quelqu'un de vos ſectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'eſtime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réſervée après leur trépas! Voilà les ſages maximes que nous avons reçues d'eux, & que nous tranſmettons d'âge en âge à nos deſcendans! Le paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine, a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparé l'Imprimerie ſous le regne de l'Évangile? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras ſont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniſer les extravagances de l'eſprit humain; mais, graces aux caracteres typographiques *, & à l'uſage que

* A conſidérer les déſordres affreux que l'imprimerie a déjà cauſés en Europe; à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aiſément que les ſouverains ne tarderont pas à ſe donner autant de ſoin pour bannir cet art terrible de leurs États, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le ſultan Achmet, cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avoit conſenti d'éta-

nous en faiſons, les dangereuſes rêveries des Hobbes & des Spinoſa reſteront à jamais. Allez, écrits célebres, dont l'ignorance & la ruſticité de nos peres n'auroient point été capables; accompagnez chez nos deſcendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre ſiécle, & portez enſemble aux ſiécles à venir une hiſtoire fidelle du progrès & des avantages de nos ſciences & de nos arts. S'ils vous liſent, vous ne leur laiſſerez aucune perplexité ſur la queſtion que nous agitons aujourd'hui; & à

---

blir une imprimerie à Conſtantinople; mais à peine la preſſe fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire & d'en jetter les inſtrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, conſulté ſur ce qu'il falloit faire de la bibliotheque d'Alexandrie, répondit en ces termes: Si les livres de cette bibliotheque contiennent des choſes oppoſées à l'Alcoran, ils ſont mauvais, & il faut les brûler; s'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore; ils ſont ſuperflus. Nos ſçavans ont cité ce raiſonnement, comme le comble de l'abſurdité. Cependant, ſuppoſez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Évangile à la place de l'Alcoran, la bibliotheque auroit encore été brûlée, & ce feroit peut-être le plus beau trait de cet illuſtre Pontife.

moins qu'ils ne ſoient plus inſenſés que nous, ils leveront leurs mains au ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur : » Dieu tout-puiſſant, toi, qui » tiens dans tes mains les eſprits, dé- » livre-nous des lumieres & des fu- » neſtes arts de nos peres ; & rends-nous » l'ignorance, l'innocence & la pau- » vreté, les ſeuls biens qui puiſſent » faire notre bonheur, & qui ſoient » précieux devant toi.

Mais ſi le progrès des ſciences & des arts n'a rien ajoûté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, & ſi la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penſerons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires, qui ont écarté du temple des muſes les difficultés qui défendoient ſon abord, & que la nature y avoit répandues, comme une épreuve des forces de ceux qui ſeroient tentés de ſçavoir ? Que penſerons-nous de ces compilateurs d'ouvrages, qui ont indiſcrettement briſé la porte des ſciences, & introduit dans leur ſanctuaire une populace indigne d'en approcher ; tandis qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin

dans la carriere des lettres, euſſent été rebutés dès l'entrée, & ſe fuſſent jettés dans des arts utiles à la ſociété? Tel qui ſera toute ſa vie un mauvais verſificateur, un géometre ſubalterne, ſeroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature deſtinoit à faire des diſciples. Les Verulams, les Deſcartes & les Newtons, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes; & quels guides les euſſent conduits juſqu'où leur vaſte génie les a portés? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement, en le reſſerrant dans l'étroite capacité du leur. C'eſt par les premiers obſtacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils ſe ſont exercés à franchir l'eſpace immenſe qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de ſe livrer à l'étude des ſciences & des arts, ce n'eſt qu'à ceux qui ſe ſentiront la force de marcher ſeuls ſur leurs traces, & de les devancer: c'eſt à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'eſprit humain. Mais ſi l'on veut que rien ne ſoit au-deſſus de leur

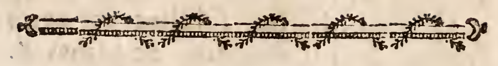
génie, il faut que rien ne ſoit au-deſſus de leurs eſpérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont beſoin. L'ame ſe proportionne inſenſiblement aux objets qui l'occupent, & ce ſont les grandes occaſions qui font les grands-hommes. Le prince de l'éloquence fut conſul de Rome; & le plus grand, peut-être, des philoſophes, chancelier d'Angleterre. Croit-on que, ſi l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque univerſité, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique penſion d'Académie, croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne ſe ſentiroient pas de leur état? Que les rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs conſeils les gens les plus capables de les bien conſeiller; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples eſt plus difficile que celui de les éclairer; comme s'il étoit plus aiſé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les ſçavans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables aſyles; qu'ils y obtiennent la ſeule récompenſe digne d'eux; celle de contribuer par leur cré-

dit au bonheur des peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe : c'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puiſſance ſera ſeule d'un côté, les lumieres & la ſageſſe ſeules d'un autre, les ſçavans penſeront rarement de grandes choſes, les princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le ciel n'a point départi de ſi grands talens, & qu'il ne deſtine pas à tant de gloire, reſtons dans notre obſcurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui, dans l'état préſent des choſes, ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, ſi nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laiſſons à d'autres le ſoin d'inſtruire les peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres : nous n'avons pas beſoin d'en ſçavoir davantage.

O vertu, ſcience ſublime des ames ſimples ! faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ? Tes principes ne ſont-ils pas gravés dans tous les cœurs ? & ne ſuffit-il pas, pour apprendre tes loix, de rentrer en ſoi-même, & d'écouter la voix de ſa conſcience dans le ſilence des paſſions ? Voilà la véritable philoſophie ; ſçachons nous en contenter ; &, ſans envier la gloire de ces hommes célebres, qui s'immortaliſent dans la république des lettres, tâchons de mettre entr'eux & nous cette diſtinction glorieuſe qu'on remarquoit jadis entre deux grands peuples ; que l'un ſçavoit bien dire, & l'autre bien faire.





RÉPONSE

AU DISCOURS PRÉCÉDENT,

P. L. R. D. P.

LE Diſcours du Citoyen de Genève a de quoi ſurprendre ; & l'on ſera peut-être également ſurpris de le voir couronné par une Académie célebre.

Eſt-ce ſon ſentiment particulier que l'Auteur a voulu établir ? N'eſt-ce qu'un Paradoxe dont il a voulu amuſer le Public ? Quoi qu'il en ſoit, pour réfuter ſon opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'Anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'oppoſer lui-même à lui-même. Puiſſé-je, en le combattant par ſes principes, le vaincre par ſes armes & le faire triompher par ſa propre défaite.

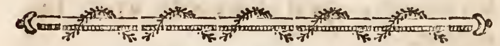
Sa façon de penſer annonce un cœur vertueux. Sa maniere d'écrire décéle un eſprit cultivé : mais s'il réunit effectivement la Science à la Vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) ſoit incompatible avec l'autre, comment ſa

doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sageſſe ? ou comment sa ſageſſe ne l'a-t-elle pas déterminé à reſter dans l'ignorance? A-t-il donné à la Vertu la préférence ſur la Science ? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition ſi vaſte & ſi recherchée ? A-t-il préféré, au contraire, la Science à la Vertu ? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier des contradictions ſi ſingulieres, avant que de combattre les notions communes ; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer ſon eſprit & faire briller ſon imagination ? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réuſſi. Mais que conclure, en ce cas, de ſon Diſcours ? Ce que l'on conclut après la lecture d'un Roman ingénieux ; en vain un Auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir perſuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir aſſez de capacité pour en appréhender quelque choſe au préjudice de

mes mœurs, ni d'avoir aſſez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion ſi peu ſoutenable, je n'ai d'autre intérêt que de ſoutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adverſaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant ; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier ſon eſprit avec ſon cœur, & de procurer la ſatisfaction de voir réunies, dans ſon ame, les Sciences que j'admire avec les Vertus que j'aime.



PREMIERE PARTIE.

LEs Sciences ſervent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre: connoiſſance précieuſe qui, en éclairant les eſprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette propoſition n'a beſoin que d'être préſentée pour être crue : auſſi ne m'arrêterai-je pas à la prouver ; je m'attache ſeulement à réfuter les ſophiſmes ingénieux de celui qui oſe la combattre.

Dès l'entrée de ſon Diſcours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau ſpectacle ; il nous repréſente l'homme aux priſes, pour ainſi dire, avec lui-même, ſortant en quelque maniere du néant de ſon ignorance ; diſſipant par les efforts de ſa raiſon les ténebres dans leſquels la nature l'avoit enveloppé ; s'élevant par l'eſprit juſques dans les plus hautes ſphères des régions céleſtes ; aſſerviſſant à ſon calcul les mouvemens des Aſtres, & meſurant de ſon compas la vaſte étendue de l'Univers ; rentrant enſuite dans le fond de ſon cœur & ſe rendant compte à lui-même de la nature de ſon ame, de ſon excellence, de ſa haute deſtination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, eſt honorable aux Sciences ! Qu'il en montre bien la néceſſité & les avantages ! Qu'il en a dû coûter à l'auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

La Nature, dit-il, eſt aſſez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoûte-t-il, qui ſçavent profiter de ſes dons ſans les connoître ! C'eſt à la ſimplicité de leur eſprit qu'ils doivent l'innocence

de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le cenſeur des Sciences & l'apologiſte des mœurs ! Qui ſe ſeroit attendu que de pareilles réflexions dûſſent être la ſuite des principes qu'il vient d'établir ?

La Nature d'elle-même eſt belle, ſans doute ; mais n'eſt-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les ſecrets, à en dévoiler les opérations, que les Sçavans emploient leurs recherches ? Pourquoi un ſi vaſte champ eſt-il offert à nos regards ? L'eſprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, ſi digne de ſon activité, plus de force & d'étendue, doit-il ſe réduire à quelques perceptions paſſageres, ou à une ſtupide admiration ? Les mœurs ſeront-elles moins pures, parce que la raiſon ſera plus éclairée ? Et à meſure que le flambeau qui nous eſt donné pour nous conduire, augmentera de lumiere, notre route deviendra-t-elle moins aiſée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, ſi, borné aux fonctions organiques de ſes ſens, il ne pouvoit ſeulement examiner ce qu'il voit, réfléchir

ſur ce qu'il entend, diſcerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, ſuppléer par le tact au défaut de la vûe, & juger par le goût de ce qui lui eſt avantageux ou nuiſible ? Sans la raiſon qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'inſtinct, ne deviendrions-nous pas bientôt auſſi ſemblables à elles par nos actions, que nous le ſommes déja par nos beſoins ? Ce n'eſt que par le ſecours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à regler l'uſage des choſes ſenſibles qui ſont à notre portée, à corriger les erreurs de nos ſens, à ſoumettre le corps à l'empire de l'eſprit, à conduire l'ame, cette ſubſtance ſpirituelle & immortelle, à la connoiſſance de ſes devoirs & de ſa fin.

Comme c'eſt principalement par leurs effets ſur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences ; pour les venger d'une ſi fauſſe imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société ; mais qui pourroit détailler les biens ſans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent ? Plus elles ſont cultivées dans un État, plus l'É-

tat est florissant ; tout y languiroit sans elles.

Que ne leur doit pas l'Artisan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la solidité, à la proportion, à la perfection de ses ouvrages ? Le labouteur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ses travaux les tributs qu'il en attend ? Le Médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remédes ? Le Jurisconsulte, pour discerner l'esprit des loix & la diversité des devoirs ? Le Juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes ? Tout citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir ; & comment les remplir sans les connoître ? Sans la connoissance de l'Histoire, de la Politique, de la Religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des États, sçauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sûreté, l'abondance ?

La curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre ; ses besoins lui en font sentir la nécessité ; ses

emplois lui en imposent l'obligation ; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de sçavoir : plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir ; & plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

Le citoyen de Genève ne l'auroit-il pas éprouvé ? Gardons-nous d'en croire à sa modestie. Il prétend qu'on seroit plus vertueux, si l'on étoit moins sçavant : ce sont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions sans elles ! Mais l'ignorance du vice est-elle donc une vertu ? Est-ce faire le bien que d'ignorer le mal ? Et si s'en abstenir parce qu'on ne le connoît pas, c'est-là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de mérite : c'est s'exposer à ne pas l'être long-tems : c'est ne l'être que jusqu'à ce que quelque objet vienne solliciter les penchans naturels, ou que quelque occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux brave, qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point

d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il ſe mettre en défenſe ; le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître auſſi le remède. Un Botaniſte habile ſçait démêler les plantes ſalutaires d'avec les herbes venimeuſes ; tandis que le Vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poiſon des autres, les foule aux pieds ſans diſtinction, ou les cueille ſans choix. Un homme éclairé par les Sciences diſtingue, dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion, ou ſes recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le ſuit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſes mépris pour l'autre ; il eſt ſage par choix, il eſt ſolidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays où, ſans ſcience, ſans étude, ſans connoître en détail les principes de la Morale, on la pratique mieux que dans d'autres; où elle eſt plus connue, plus louée,

plus hautement enſeignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces parallèles qu'on fait ſi ſouvent de nos mœurs avec celles des Anciens ou des Étrangers, parallèles odieux, où il entre moins de zèle & d'équité, que d'envie contre ſes compatriotes & d'humeur contre ſes contemporains; n'eſt-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'œconomie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre cauſe qu'aux ſciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens tems? Rappeller ſans ceſſe cette ſimplicité primitive dont on fait tant d'éloges, ſe la repréſenter toujours comme la compagne inſéparable de l'innocence, n'eſt-ce point tracer un portrait en idée pour ſe faire illuſion? Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices? Et s'il fut des tems, s'il eſt encore des climats où certains crimes ſoient ignorés, n'y voit-on pas d'autres déſordres? N'en voit-on pas encore

de plus monſtrueux chez ces peuples dont on vante la ſtupidité ? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoiſſent-ils moins l'orgueil & l'injuſtice ? Y ſont-ils moins livrés aux baſſeſſes de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance ; leurs ſens groſſiers ſont-ils inacceſſibles à l'attrait des plaiſirs ? Et à quels excès ne ſe porte pas une volupté qui n'a point de regle & qui ne connoît point de frein ? Mais quand même, dans ces contrées ſauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus ? Y voit-on ſur-tout ces vertus ſublimes, cette pureté de mœurs, ce déſintéreſſement magnanime, ces actions ſurnaturelles qu'enfante la Religion ?

Tant de grands-hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puiſé dans l'étude ces lumieres ſupérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices ? C'eſt le faux bel-eſprit, c'eſt l'ignorance préſomptueuſe qui font éclore les doutes & les

préjugés ; c'eſt l'orgueil, c'eſt l'obſtination qui produiſent les ſchiſmes & les héréſies ; c'eſt le Pyrrhoniſme, c'eſt l'incrédulité qui favoriſent l'indépendance, la révolte, les paſſions, tous les forfaits. De tels adverſaires font honneur à la Religion. Pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître ; ſeule, elle a de quoi les confondre tous ; elle ne craint que de n'être pas aſſez connue, elle n'a beſoin que d'être approfondie pour ſe faire reſpecter ; on l'aime dès qu'on la connoît ; à meſure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le Chrétien examine l'authenticité de ſes titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi. C'eſt dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'eſt dans les doctes écrits des Peres de l'Egliſe qu'il en ſuit, de ſiécle en ſiécle, le développement ; c'eſt dans les livres de Morale & les Annales ſaintes, qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

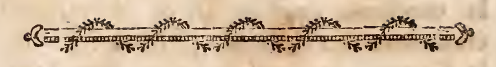
Quoi ! l'ignorance enlevera à la Re-

ligion & à la Vertu des lumieres ſi pures, des appuis ſi puiſſans ; & ce ſera à cette même Religion qu'un Docteur de Genève enſeignera hautement, qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſçavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus pour qui n'a pour regle que l'eſprit particulier. La Religion étudiée eſt pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la Nature contribue à élever les ſentimens, à régler la conduite ; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoiſſance, à la ſoumiſſion que toute ame raiſonnable ſent être dûes au Tout-puiſſant. Dans le cours régulier de ces globes immenſes qui roulent ſur nos têtes, l'Aſtronome découvre une Puiſſance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui compoſent l'Univers, le Géometre apperçoit l'effet d'une intelligence ſans bornes. Dans la ſucceſſion des tems, l'enchaînement des cauſes aux effets, la végétation des plantes, l'organiſation des animaux,

la conſtante uniformité & la variété étonnante des différens phénomènes de la Nature, le Phyſicien n'en peut méconnoître l'Auteur, le Conſervateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions, le vrai Philoſophe deſcendant à des conſéquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent, ce bonheur parfait après lequel il ſoupire ſans ceſſe, & ne trouvant rien ici bas qui réponde à l'immenſité de ſes deſirs; il ſent qu'il eſt fait pour quelque choſe de plus grand que tout ce qui eſt créé; il ſe retourne naturellement vers ſon premier principe & ſa derniere fin. Heureux, ſi, docile à la Grace, il apprend à ne chercher la félicité de ſon cœur que dans la poſſeſſion de ſon Dieu!





SECONDE PARTIE.

ICI l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'aſcendant qu'ont ſur l'eſprit les préjugés. Il va fouiller dans les ſiécles les plus reculés. Il remonte à la plus haute Antiquité. Il s'épuiſe en raiſonnemens & en recherches pour trouver des ſuffrages qui accréditent ſon opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux Sçavans & aux Artiſtes le luxe & la molleſſe, ſources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Égypte, la Grèce, la République de Rome, l'Empire de la Chine, qu'il oſe appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à ſon ſouvenir ces Légiſlateurs fameux qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumieres, & reglé par la ſageſſe de leurs loix, ces grands Etats dont ils avoient poſé

posé les premiers fondemens : ces Orateurs célebres qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine, par la force victorieuse de leur sublime éloquence : ces Philosophes, ces Sages, qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales, ont illustré leur Patrie, & immortalisé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas opposer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités ! Je n'aurois qu'à ouvrir les Annales du Monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monumens, d'ouvrages immortels, l'Histoire n'atteste-t-elle pas que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des Empires, au triomphe de la Vertu ?

Non, ce n'est pas des Sciences, c'est du sein des richesses que sont nés, de tout temps, la mollesse & le luxe ; & dans aucun tems les richesses n'ont été l'appanage ordinaire des Sçavans. Pour un Platon dans l'opulence, un Aristippe accrédité à la Cour, combien de Philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude !

combien d'Homères & de Diogènes, d'Epictètes & d'Esopes dans l'indigence ! Les Sçavans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude; ils vivent dans la médiocrité ; & une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle. Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en sont pas davantage le partage des Artistes ; ils ne travaillent que pour les riches, & ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'est, continue l'Auteur, cette politesse introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocrisie. Politesse, selon lui, qui ne sert qu'à cacher les défauts & à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert; que l'indécence fût jointe au désordre, & le scandale au crime ? Quand, effectivement, cette politesse dans les manieres ne seroit qu'un rafinement de l'amour-propre pour voiler

les foibleſſes, ne ſeroit-ce pas encore un avantage pour la Société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il eſt, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienſéance & de la modeſtie? On l'a dit, & il eſt vrai; l'hypocriſie, toute odieuſe qu'elle eſt en elle-même, eſt pourtant un hommage que le vice rend à la vertu; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'eſt mal connoître les Sçavans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politeſſe qu'on taxe de diſſimulation : on peut être poli ſans être diſſimulé; on peut aſſurément être l'un & l'autre ſans être bien ſçavant; & plus communément encore on peut être bien ſçavant ſans être fort poli.

L'amour de la ſolitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le Beau-Monde, le peu de diſpoſition à s'y préſenter avec grace, le peu d'eſpoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inſéparable des converſations frivoles & preſque inſupportables pour des eſprits accoutumés à penſer; tout concourt à rendre les

belles compagnies aussi étrangeres pour le Sçavant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les Cercles ? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sententieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues & des usages les plus communs; bien-tôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuie, il est ennuyé. Il sort peu satisfait; on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte ; on raille hautement celui qui part; &, tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les mœurs; & c'est à ces défauts que plus d'un Sçavant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoûte l'Auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en ora-

teur & plus en philoſophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, tranſportés par des paſſions violentes & traînant à leur ſuite une foule d'eſclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, ſubjuguoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, aſſujettiſſoient des pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs ſubites excurſions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrens impétueux qui faiſoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obſtacles. Auſſi à peine étoient-ils paſſés, qu'il ne reſtoit ſur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'uniſſoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces ſiécles heureux, où les Sciences ont répandu partout l'eſprit d'ordre & de juſtice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques; des victoires moins ſanglan-

tes, mais plus glorieuſes; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, ſçachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité : l'honneur eſt leur guide; la gloire, leur récompenſe. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, & qu'on appelle barbares, & les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le citoyen de Genève ne s'eſt jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui ſe paſſe ordinairement dans les combats. Eſt-il ſurprenant que des Barbares ſe ménagent moins & s'expoſent davantage? Qu'ils vainquent ou qu'ils ſoient vaincus; ils ne peuvent que gagner, s'ils ſurvivent à leurs défaites. Mais ce que l'eſpérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un déſeſpoir brutal inſpire à ces hommes ſanguinaires, les ſentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuſes qui ſe dévouent à la Patrie; avec cette différence que n'a pu obſerver l'Auteur : que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus ſçavamment con-

duite, eſt par-là même toujours plus ſûre du ſuccès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate s'eſt lui-même récrié contre les Sciences de ſon temps. Faut-il s'en étonner? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la molleſſe efféminée des Epicuriens, les raiſonnemens abſurdes des Pyrrhoniens, le goût de la diſpute, de vaines ſubtilités, des erreurs ſans nombre, des vices monſtrueux infectoient pour lors la Philoſophie, & déshonoroient les Philoſophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-même, que condamnoit ce grand-homme, & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une choſe ſuppoſe le bon uſage qu'on en peut faire. De quoi n'abuſe-t-on pas? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaiſe cauſe, aura abuſé une fois de la fécondité de ſon eſprit & de la légereté de ſa plume, faudra-t-il lui en interdire l'uſage en d'autres occaſions, & pour d'autres ſujets plus dignes de ſon génie? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes? L'ivreſſe de l'eſprit a précipité quelques

ſçavans dans d'étranges égaremens : j'en conviens, j'en gémis. Par les diſcours de quelques-uns, dans les écrits de quelques autres, la Religion a dégénéré en hypocriſie, la Piété en ſuperſtition, la Théologie en erreur, la Juriſprudence en chicanne, l'Aſtronomie en Aſtrologie judiciaire, la Phyſique en Athéiſme. Jouet des préjugés les plus biſarres, attaché aux opinions les plus abſurdes, entêté des ſyſtêmes les plus inſenſés, dans quels écarts ne donne pas l'eſprit humain, quand, livré à une curioſité préſomptueuſe, il veut franchir les limites que lui a marqué la même main qui a donné des bornes à la mer ! Mais en vain ſes flots mugiſſent, ſe ſoulevent, s'élancent avec fureur ſur les côtes oppoſées ; contraints de ſe replier bien-tôt ſur eux-mêmes, ils rentrent dans le ſein de l'océan, & ne laiſſent ſur ſes bords qu'une écume légere qui s'évapore à l'inſtant, ou qu'un ſable mouvant qui fuit ſous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'eſprit, quand, échauffé par les ſaillies d'une imagination dominante, ſe laiſſant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-

de-là de ſa ſphère, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui eſt pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien loin d'autoriſer de pareils excès, ſont pleines de maximes qui les réprouvent : & le vrai Sçavant, qui ne perd jamais de vûe le flambeau de la révélation, qui ſuit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procéde avec sûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des Sciences, ſe rend utile à la Société, honore ſa Patrie, fournit ſa courſe dans l'innocence, & la termine avec gloire.





OBSERVATIONS
DE
JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
DE GENEVE,

Sur la Réponſe qui a été faite à ſon Diſcours.

JE devrois plutôt un remercîment qu'une réplique à l'Auteur anonyme qui vient d'honorer mon Diſcours d'une réponſe; mais ce que je dois à la reconnoiſſance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité; & je n'oublierai pas non plus que, toutes les fois qu'il eſt queſtion de raiſon, les hommes rentrent dans le droit de la nature, & reprennent leur premiere égalité.

Le Diſcours auquel j'ai à répliquer eſt plein de choſes très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune réponſe : car, quoique j'y ſois qualifié de Docteur, je ſerois bien fâ-

ché d'être au nombre de ceux qui ſçavent répondre à tout.

Ma défenſe n'en ſera pas moins facile ; elle ſe bornera à comparer avec mon ſentiment les vérités qu'on m'objecte : car ſi je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce ſera, je crois, l'avoir aſſez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux toutes les propoſitions établies par mon adverſaire ; l'un renferme l'éloge des Sciences, l'autre traite de leurs abus. Je les examinerai ſéparément.

Il ſemble, au ton de la réponſe, qu'on ſeroit bien-aiſe que j'euſſe dit des ſciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y ſuppoſe que leur éloge qui ſe trouve à la tête de mon Diſcours, a dû me coûter beaucoup : c'eſt, ſelon l'auteur, un aveu arraché à la vérité, & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu eſt un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je penſois des ſciences le bien que j'en ai dit : le bien que l'Auteur en dit lui-même n'eſt donc point contraire à mon ſentiment. Cet aveu, dit-on, eſt arraché par force : tant mieux pour ma

cauſe ; car cela montre que la vérité eſt chez moi plus forte que le penchant. Mais ſur quoi peut-on juger que cet éloge eſt forcé ? Seroit-ce pour être mal fait ? Ce ſeroit intenter un procès bien terrible à la ſincérité des Auteurs, que d'en juger ſur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court ? Il me ſemble que j'aurois pu facilement dire moins de choſes en plus de pages. C'eſt, dit-on, que je me ſuis rétracté ; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; & tout ce que je puis répondre, c'eſt que ce n'a pas été mon intention.

La ſcience eſt très-bonne en ſoi, cela eſt évident ; & il faudroit avoir renoncé au bon ſens pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choſes eſt la ſource de la vérité ; tout connoître eſt un de ſes divins attributs ; c'eſt donc participer en quelque ſorte à la ſuprême intelligence, que d'acquérir des connoiſſances, & d'étendre ſes lumieres. En ce ſens, j'ai loué le ſçavoir, & c'eſt en ce ſens que je loue mon adverſaire. Il s'étend encore ſur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts & des ſciences ; & j'en aurois volontiers dit autant, ſi cela eût

été de mon ſujet. Ainſi nous ſommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment ſe peut-il faire que les ſciences, dont la ſource eſt ſi pure & la fin ſi louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'héréſies, tant d'erreurs, tant de ſyſtêmes abſurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de miſérables romans, tant de vers licentieux, tant de livres obſcènes ; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalouſie, tant de menſonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuſes flatteries ? Je diſois que c'eſt parce que la ſcience, toute belle, toute ſublime qu'elle eſt, n'eſt point faite pour l'homme ; qu'il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de paſſions dans le cœur, pour n'en pas faire un mauvais uſage ; que c'eſt aſſez pour lui de bien étudier ſes devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumieres dont il a beſoin pour cette étude. Mon adverſaire avoue de ſon côté que les ſciences deviennent nuiſibles quand on en abuſe, & que pluſieurs en abuſent en effet.

En cela, nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoûte, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours; & il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes, & par conséquent toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé, & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à desirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que, quoique les sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au Public, mais au petit nombre de vrais philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légeres observations à faire, sur quelques endroits de cette réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers

dans les autres, & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conſéquence que l'Auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques perſonnalités, que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la queſtion. L'Auteur m'honore de pluſieurs éloges, & c'eſt aſſurément m'ouvrir une belle carriere ; mais il y a trop peu de proportion entre ces choſes : un ſilence reſpectueux ſur les objets de notre admiration, eſt ſouvent plus convenable que des louanges indiſcrettes *.

---

* Tous les Princes, bons & mauvais, ſeront toujours baſſement & indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtiſans & des gens de lettres. Quant aux Princes qui ſont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choiſis. La flatterie offenſe leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je ſçais bien, du moins, que Trajan ſeroit beaucoup plus grand à mes yeux, ſi Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point ſongé à ſon portrait ni à ſa ſtatue ; mais pour ſon panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au riſque de n'en point avoir. Le ſeul éloge, digne d'un Roi, eſt celui qui ſe fait entendre, non par la bouche mercénaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre,

Mon diſcours, dit-on, a de quoi ſurprendre *. Il me ſemble que ceci demanderoit quelque éclairciſſement. On eſt encore ſurpris de le voir couronné. Ce n'eſt pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre ſens cette ſurpriſe ſeroit auſſi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuſe à l'intégrité des Académies en général; & il eſt aiſé de ſentir combien j'en ferois le profit de ma cauſe.

On me taxe, par des phraſes fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite & ma doctrine; on me reproche d'avoir cultivé moi-

* C'eſt de la queſtion même qu'on pourroit être ſurpris : grande & belle queſtion, s'il en fut jamais, & qui pourra bien n'être pas ſi-tôt renouvellée. L'Académie Françoiſe vient de propoſer pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un ſujet fort ſemblable à celui-là. Il s'agit de ſoutenir que l'*amour des lettres inſpire l'amour de la vertu*. L'Académie n'a pas jugé à propos de laiſſer un tel ſujet en problême; & cette ſage compagnie a doublé dans cette occaſion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux auteurs, même pour les ſujets les plus difficiles.

même les études que je condamne *, puiſque la ſcience & la vertu ſont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver ; on me demande, d'un ton aſſez preſſant, comment j'oſe employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adreſſe à m'impliquer ainſi moi-même dans la queſtion: cette perſonnalité ne peut manquer de jetter de l'embarras dans mes réponſes; car malheureuſement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la juſteſſe y ſupplée à l'agrément.

1. Que la culture des ſciences corrompe les mœurs d'une Nation, c'eſt ce que j'ai oſé ſoutenir ; c'eſt ce que

* Je ne ſçaurois me juſtifier, comme bien d'autres, ſur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous conſulte pas pour nous empoiſonner; c'eſt de très-bon gré que je me ſuis jetté dans l'étude; & c'eſt de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame ſans aucun profit pour ma raiſon. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la ſageſſe, en faiſant tout pour la vanité.

j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque homme en particulier la science & la vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais sçavans à leur Cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voye une fois ce que peuvent la science & la vertu réunies pour le bonheur du genre humain ? Ces vrais sçavans sont en petit nombre, je l'avoue ; car, pour bien user de la science, il faut réunir de grands talens & de grandes vertus ; or c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées ; mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sçauroit donc conclure de mes principes, qu'un homme ne puisse être sçavant & vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage : il me dit trop aussi, combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux ; d'ailleurs, je suis fort éloigné d'avoir de la scien-

ce, & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours, me garantiroit de cette imputation : je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sçais-je même, si l'on n'en viendroit point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être ?

3. Je pourrois rapporter à ce sujet ce que disoient les Peres de l'Eglise des sciences mondaines qu'ils méprisoient, & dont pourtant ils se servoient pour combattre les philosophes payens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Egyptiens volés par les Israélites ; mais je me contenterai, pour derniere réponse, de proposer cette question : Si quelqu'un venoit pour me tuer, & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me repro-

che n'existe pas, il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole paradoxe; & cela me paroît d'autant moins nécessaire, que le ton que j'ai, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas celui qu'on emploie dans les jeux d'esprit.

Il est temps de finir sur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de soi ; & c'est une indiscrétion que le Public pardonne difficilement, même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent, & de ceux qui la défendent, que les Auteurs qui en disputent, devroient bien s'oublier réciproquement; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette regle, si aisée à pratiquer avec moi, ne l'est point du tout vis-à-vis de mon adversaire ; & c'est une différence qui n'est pas à l'avantage de ma réplique.

L'Auteur, observant que j'attaque les sciences & les arts par leurs effets sur les mœurs, emploie, pour me répondre, le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les Etats; comme si, pour justifier un accusé, on se contentoit de prouver qu'il se porte

fort bien, qu'il a beaucoup d'habilité, ou qu'il eſt fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts & les ſciences nous rendent malhonnêtes gens, je ne diſconviendrai pas qu'ils ne nous ſoient d'ailleurs très-commodes ; c'eſt une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'Auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous eſt néceſſaire pour admirer les beautés de l'univers, & que le ſpectacle de la Nature expoſé, ce ſemble, aux yeux de tous pour l'inſtruction des ſimples, exige lui-même beaucoup d'inſtruction dans les obſervateurs, pour en être apperçu. J'avoue que cette propoſition me ſurprend. Seroit-ce qu'il eſt ordonné à tous les hommes d'être philoſophes, ou qu'il n'eſt ordonné qu'aux ſeuls philoſophes de croire en Dieu ? L'Écriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ſes œuvres ; je ne penſe pas qu'elle nous ait preſcrit nulle part d'étudier la phyſique, ni que l'Auteur de la nature ſoit moins bien adoré par moi qui ne ſçais rien, que par celui qui connoît & le cédre & l'hyſope ;

& la trompe de la mouche, & celle de l'éléphant.

On croit toujours avoir dit ce que font les ſciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'univers devroit élever l'homme à ſon Créateur, je le ſçais ; mais elle n'éleve que la vanité humaine. Le philoſophe qui ſe flatte de pénétrer dans les ſecrets de Dieu, oſe aſſocier ſa prétendue ſageſſe à la ſageſſe Éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il preſcrit des loix à la nature, & des bornes à la Divinité ; & tandis qu'occupé de ſes vains ſyſtêmes, il ſe donne mille peines pour arranger la machine du Monde, le laboureur qui voit la pluie & le ſoleil tour-à-tour fertiliſer ſon champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, ſans ſe mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à juſtifier ſon ignorance ou ſes vices par ſon incrédulité. Il ne cenſure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à ſon Maître pour faire briller ſa ſuffiſance. Jamais le mot impie d'Alphonſe X. ne tombera dans l'eſprit d'un homme

vulgaire : c'eſt à une bouche ſçavante que ce blaſphême étoit réſervé.

La curioſité naturelle à l'homme, continue-t-on, *lui inſpire l'envie d'apprendre.* Il devroit donc travailler à la contenir, comme tous ſes penchans naturels. *Ses beſoins lui en font ſentir la néceſſité.* A bien des égards les connoiſſances ſont utiles ; cependant les Sauvages ſont des hommes, & ne ſentent point cette néceſſité-là. *Ses emplois lui en impoſent l'obligation.* Ils lui impoſent bien plus ſouvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ſes devoirs *. *Ses progrès lui en font goûter le plaiſir.* C'eſt pour cela même qu'il devroit s'en défier. *Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſcavoir.* Cela arrive, en effet, à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir.* C'eſt-à-dire, que l'uſage de tout le temps qu'il

* C'eſt une mauvaiſe marque pour une ſociété, qu'il faille tant de ſcience dans ceux qui la conduiſent. Si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient guères beſoin d'étudier, pour apprendre les choſes qu'ils ont à faire.

perd, eſt de l'exciter à en perdre encore davantage. Mais il n'y a guères qu'un petit nombre d'hommes de génie, en qui la vûe de leur ignorance ſe développe en apprenant, & c'eſt pour eux ſeulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits eſprits ont-ils appris quelque choſe, qu'ils croient tout ſçavoir ; & il n'y a ſorte de ſottiſe que cette perſuaſion ne leur faſſe dire & faire. *Plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainſi, l'Auteur a bien plus conſulté ſon cœur, qu'il n'a obſervé les hommes.

Il avance encore qu'il eſt bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir ; & il fait entendre qu'on ne peut s'aſſurer de ſa vertu qu'après l'avoir miſe à l'épreuve. Ces maximes ſont au moins douteuſes, & ſujettes à bien des diſcuſſions. Il n'eſt pas certain que, pour apprendre à bien faire, on ſoit obligé de ſçavoir en combien de manieres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le beſoin. C'en ſeroit aſſez pour nous conduire innocemment,

ſi

ſi nous voulions l'écouter toujours. Et comment ſeroit-on obligé d'éprouver ſes forces, pour s'aſſurer de ſa vertu, ſi c'eſt un des exercices de la vertu, de fuir les occaſions du vice ?

L'homme ſage eſt continuellement ſur ſes gardes, & ſe défie toujours de ſes propres forces : il réſerve tout ſon courage pour le beſoin, & ne s'expoſe jamais mal-à-propos. Le fanfaron eſt celui qui ſe vante ſans ceſſe de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & inſulté tout le monde, ſe laiſſe battre à la premiere rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits reſſemble le mieux à un Philoſophe aux priſes avec ſes paſſions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les Anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, ſi j'avois pu remonter plus haut. J'ai cité auſſi un peuple moderne, & ce n'eſt pas ma faute, ſi je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore, dans une maxime générale, des parallèles odieux, où il entre, dit-on, moins de zèle & d'équité, que d'envie contre mes compatriotes, & d'humeur

contre mes contemporains. Cependant personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays & ses compatriotes. Au surplus, je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raisons, & ce sont elles qu'il faut peser. Quant à mes intentions, il en faut laisser le jugement à celui-là seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous silence une objection considérable, qui m'a déja été faite par un Philosophe * : *N'est-ce point*, me dit-on ici, *au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'œconomie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre chose qu'aux sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens temps?*

Cette question renferme de grandes vues, & demanderoit des éclaircissemens trop étendus, pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles, qui se trouvent entre la nature du gouvernement & le génie, les mœurs & les connoissances des citoyens : & ceci me

* Préf. de l'Encycl.

jetteroit dans des discussions délicates qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me seroit bien difficile de parler de gouvernement, sans donner trop beau jeu à mon adversaire ; &, tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Genève, & dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente ; je la transcrirai dans ses propres termes ; car il est important de la mettre fidélement sous les yeux du lecteur.

Plus le Chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines Ecritures, qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise, qu'il en suit de siécle en siécle le développement ; c'est dans les livres de morale & les annales saintes, qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des appuis si puissans ; & ce sera à cette même religion, qu'un Docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit

davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſçavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus, pour qui n'a pour regle que l'eſprit particulier.

J'oſe le demander à l'Auteur; comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis? Comment a-t-il pu m'accuſer de blâmer l'étude de la religion, moi qui blâme ſur-tout l'étude de nos vaines ſciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs? & qu'eſt-ce que l'étude des devoirs du Chrétien, ſinon celle de ſa religion même?

Sans doute j'aurois dû blâmer expreſſément toutes ces puériles ſubtilités de la ſcholaſtique, avec leſquelles, ſous prétexte d'éclaircir les principes de la religion, on en anéantit l'eſprit, en ſubſtituant l'orgueil ſcientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces Miniſtres indiſcrets, qui les premiers ont oſé porter les mains à l'arche, pour étayer, avec leur foible ſçavoir, un édifice ſoutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles,

qui, par leurs miférables pointilleries, ontavili la fublime fimplicité de l'évangile, & réduit en fyllogifmes la doctrine de Jéfus-Chrift; mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attaquer.

Je vois que c'eft par l'Hiftoire & les faits qu'il faudroit terminer cette difpute. Si je fçavois expofer en peu de mots ce que les fciences & la religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela ferviroit-il à décider la queftion fur ce point.

Le peuple que Dieu s'étoit choifi, n'a jamais cultivé les fciences, & on ne lui en a jamais confeillé l'étude; cependant fi cette étude étoit bonne à quelque chofe, il en auroit eu plus befoin qu'un autre. Au contraire, fes chefs firent tous leurs efforts pour le tenir féparé, autant qu'il étoit poffible, des nations idolâtres & fçavantes qui l'environnoient. Précaution moins néceffaire pour lui d'un côté que de l'autre; car ce peuple foible & groffier étoit bien plus aifé à féduire par les fourberies des prêtres de Baal, que par les fophifmes des Philofophes.

Après des difperfions fréquentes par-

mi les Egyptiens & les Grecs, la ſcience eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joſeph & Philon, qui par-tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoiſſables à leur irreligion, furent les Philoſophes de Jéruſalem; les Phariſiens, grands hypocrites, en furent les Docteurs *. Ceux-ci, quoiqu'ils bornaſſent à-peu-près leur ſcience à l'étude de la loi, faiſoient cette étude avec tout le faſte & toute la ſuffiſance dogmatiques; ils obſervoient auſſi avec un très-grand ſoin toutes les pratiques de la religion : mais l'évangile nous apprend l'eſprit de cette exacti-

* On voyoit regner entre ces deux partis cette haîne & ce mépris réciproques, qui régnerent de tout tems entre les Docteurs & les Philoſophes : c'eſt-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la ſcience d'autrui, & ceux qui ſe piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux priſes le Maître de Muſique & le Maître à Danſer du Bourgeois Gentil homme, vous aurez l'Antiquaire & le Bel-Eſprit, le Chymiſte & l'Homme de Lettres, le Juriſconſulte & le Médecin, le Géometre & le Verſificateur, le Théologien & le Philoſophe. Pour bien juger de tous ces gens-là, il ſuffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de ſoi, mais des autres.

tude & le cas qu'il falloit en faire : au ſurplus, ils avoient tous très-peu de ſcience & beaucoup d'orgueil ; & ce n'eſt pas en cela qu'ils différoient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établiſſement de la nouvelle loi, ce ne fut point à des Sçavans que Jéſus-Chriſt voulut confier ſa doctrine & ſon miniſtere. Il ſuivit dans ſon choix la prédilection qu'il a montrée en toute occaſion pour les petits & les ſimples. Et dans les inſtructions qu'il donnoit à ſes diſciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de ſcience, ſi ce n'eſt pour marquer le mépris qu'il faiſoit de tout cela.

Après la mort de Jéſus-Chriſt, douze pauvres pêcheurs & artiſans entreprirent d'inſtruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit ſimple ; ils prêchoient ſans art, mais avec un cœur pénétré ; &, de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la ſainteté de leur vie ; leurs diſciples ſuivirent cet exemple, & le ſuccès fut prodigieux. Les prêtres payens, allarmés, firent entendre aux Princes, que l'État étoit perdu, parce que les offrandes diminuoient. Les perſécutions

s'éleverent, & les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre; tous les Peuples couroient au baptême : l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Cependant les prêtres des idoles, non contens de persécuter les Chrétiens, se mirent à les calomnier; les Philosophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin, martyr *, écrivit le

* Ces premiers Écrivains, qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des Auteurs bien scandaleux; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin, dans son entretien avec Triphon, passe en revue les diverses sectes de Philosophie dont il avoit autrefois essayé, & les rend si ridicules, qu'on croiroit lire un dialogue de Lucien : aussi voit-on, dans l'Apologie de Tertullien, combien les premiers Chrétiens se tenoient offensés d'être pris pour des Philosophes.

Ce seroit, en effet, un détail bien flétrissant pour la philosophie, que l'exposition des maxi-

premier l'apologie de ſa foi. On attaqua les payens à leur tour ; les attaquer

mes pernicieuſes, & des dogmes impies de ſes diverſes ſectes. Les Épicuriens nioient toute providence ; les Académiciens doutoient de l'exiſtence de la Divinité ; & les Stoïciens, de l'immortalité de l'ame. Les ſectes moins célebres n'avoient pas de meilleurs ſentimens : en voici un échantillon dans ceux de Théodore, chef d'une des deux branches des Cyrénaïques, rapporté par Diogène Laërce. *Suſtulit amicitiam, quòd ea neque inſipientibus neque ſapientibus adſit... Probabile dicebat prudentem virum non ſeipſum, pro patriâ, periculis exponere ; neque enim pro inſipientium commodis amittendam eſſe prudentiam. Furto quoque & adulterio & ſacrilegio, cùm tempeſtivum erit, daturum operam ſapientem ; nihil quippè horum turpe naturâ eſſe. Sed auferatur de hiſce vulgaris opinio, quæ à ſtultorum imperitorumque plebeculâ conflata eſt... ſapientem publicè, abſque ullo pudore ac ſuſpicione, ſcortis congreſſurum.*

Ces opinions ſont particulieres, je le ſçais ; mais y a-t-il une ſeule de toutes les ſectes, qui ne ſoit tombée dans quelque erreur dangereuſe ? Et que dirons-nous de la diſtinction des deux doctrines, ſi avidement reçue de tous les Philoſophes, & par laquelle ils profeſſoient en ſecret des ſentimens contraires à ceux qu'ils enſeignoient publiquement ; Pythagore fut le premier qui fit uſage de la doctrine intérieure ; il ne la découvroit à ſes diſciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand myſtere ; il leur donnoit en ſecret des leçons d'Athéiſme, &

c'étoit les vaincre. Les premiers ſuccès encouragerent d'autres Ecrivains. Sous prétexte d'expoſer la turpitude du paganiſme, on ſe jetta dans la mythologie & dans l'érudition * : on voulut

offroit ſolemnellement des hécatombes à Jupiter. Les Philoſophes ſe trouverent ſi bien de cette méthode, qu'elle ſe répandit rapidement dans la Grèce, & de-là dans Rome; comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui ſe moquoit, avec ſes amis, des Dieux immortels, qu'il atteſtoit avec tant d'emphaſe ſur la tribune aux harangues.

* On a fait de juſtes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ſes écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant il ſemble qu'on étoit excuſable alors de s'inſtruire de la doctrine contre laquelle on avoit à ſe défendre. Mais qui pourroit voir, ſans rire, toutes les peines que ſe donnent aujourd'hui nos Sçavans, pour éclaircir les rêveries de la Mythologie ?

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y eſt née auſſi avec la philoſophie; & c'eſt à elle que les Chinois ſont redevables de cette foule d'Athées ou de Philoſophes qu'ils ont parmi eux. L'hiſtoire de cette fatale doctrine, faite par un homme inſtruit & ſincere, ſeroit un terrible coup porté à la philoſophie ancienne & moderne. Mais la philoſophie bravera toujours la raiſon, & le temps même; parce qu'elle a ſa ſource dans l'orgueil humain plus fort que toutes ces choſes.

montrer de la ſcience & du bel-eſprit : les livres parurent en foule ; & les mœurs commencerent à ſe relâcher.

Bientôt on ne ſe contenta plus de la ſimplicité de l'évangile & de la foi des Apôtres ; il fallut toujours avoir plus d'eſprit que ſes prédéceſſeurs. On ſubtiliſa ſur tous les dogmes : chacun voulut ſoutenir ſon opinion ; perſonne ne voulut céder. L'ambition d'être chef de ſecte ſe fit entendre ; les héréſies pullulerent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tarderent pas à ſe joindre à la diſpute. Ces Chrétiens ſi doux, qui ne ſçavoient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entr'eux des perſécuteurs furieux, pires que les idolâtres : tous tomberent dans les mêmes excès ; & le parti de la vérité ne fut pas ſoutenu avec plus de modération, que celui de l'erreur.

Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même ſource. C'eſt l'introduction de l'ancienne philoſophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les Philoſophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le chriſ-

tianiſme. On oſa croire que la religion en deviendroit plus reſpectable, revétue de l'autorité de la philoſophie. Il fut un tems où il falloit être Platonicien pour être orthodoxe : & peu s'en fallut que Platon d'abord, & enſuite Ariſtote, ne fût placé ſur l'autel à côté de J. C.

L'égliſe s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illuſtres défenſeurs les déplorerent ſouvent en termes pleins de force & d'énergie : ſouvent ils tenterent d'en bannir toute cette ſcience mondaine, qui en ſouilloit la pureté. Un des plus illuſtres Papes en vint même juſqu'à cet excès de zèle, de ſoutenir que c'étoit une choſe honteuſe d'aſſervir la parole de Dieu aux regles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier : entraînés par le torrent, ils furent contraints de ſe conformer eux-mêmes à l'uſage qu'ils condamnoient ; & ce fut d'une maniere très-ſçavante que la plupart d'entr'eux déclamerent contre le progrès des ſciences.

Après de longues agitations, les choſes prirent enfin une aſſiette plus fixe. Vers le dixieme ſiécle, le flambeau des ſciences ceſſa d'éclairer la terre ;

le clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit sçavoir, que sur celles qui lui sont inutiles ; mais à laquelle l'église gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des lettres, les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De sçavans hommes émurent la querelle, de sçavans hommes la soutinrent : & les plus capables se montrerent les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différens partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité ; tous n'y portoient que le desir de briller aux dépens de leur adversaire : chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire : le plus fort imposoit silence au plus foible : la dispute se terminoit toujours par des injures ; & la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul sçait quand tous ces maux finiront.

Les sciences sont florissantes aujourd'hui ; la littérature & les arts brillent

parmi nous; quel profit en a tiré la religion ? Demandons-le à cette multitude de Philoſophes qui ſe piquent de n'en point avoir. Nos bibliothéques regorgent de livres de théologie, & les caſuiſtes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des ſaints & point de caſuiſtes. La ſcience s'étend, & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enſeigner à bien faire, & perſonne ne veut l'apprendre. Nous ſommes tous devenus docteurs, & nous avons ceſſé d'être Chrétiens.

Non, ce n'eſt point avec tant d'art & d'appareil que l'évangile s'eſt étendu par tout l'univers, & que ſa beauté raviſſante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le feroit pas, n'a beſoin que d'être médité, pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage : jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture, ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant. O vous, Miniſtres de la loi qui

m'y eſt annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'inſtruire de tant de choſes inutiles. Laiſſez-là tous ces livres ſçavans qui ne ſçavent ni me convaincre, ni me toucher. Proſternez-vous aux pieds de ce Dieu de miséricorde, que vous vous chargez de me faire connoître & aimer; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette ſcience orgueilleuſe, ni ce faſte indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent; ſoyez touchés vous-mêmes, ſi vous voulez que je le ſois; & ſur-tout montrez-moi, dans votre conduite, la pratique de cette loi dont vous prétendez m'inſtruire. Vous n'avez pas beſoin d'en ſçavoir, ni de m'en enſeigner davantage; & votre miniſtere eſt accompli. Il n'eſt point en tout cela queſtion de belles-lettres, ni de philoſophie. C'eſt ainſi qu'il convient de ſuivre & de prêcher l'évangile; & c'eſt ainſi que ſes premiers défenſeurs l'ont fait triompher de toutes les nations : *non Ariſtotelico more*, diſoient les peres de l'égliſe, *ſed piſcatorio.*

Je ſens que je deviens long; mais

j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique; car, où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxieme partie de la réponse, sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guère moins d'observations à faire.

Ce n'est pas des sciences, me dit-on, *c'est du sein des richesses, que sont nés de tout tems la mollesse & le luxe.* Je n'avois pas dit non plus que le luxe fût né des sciences, mais qu'ils étoient nés ensemble, & que l'un n'alloit guère sans l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie; la premiere source du mal est l'inégalité; de l'inégalité, sont venues les richesses; car ces mots de *pauvre* & de *riche* sont relatifs, & par-tout où les hommes seront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres: des richesses, sont nés le luxe & l'oisiveté; du luxe, sont venus les beaux arts; & de l'oisiveté, les sciences. *Dans aucun tems les richesses n'ont été l'appanage des Sçavans.* C'est en

cela même que le mal eſt plus grand ; les riches & les Sçavans ne ſervent qu'à ſe corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus ſçavans, ou que les Sçavans fuſſent plus riches, les uns ſeroient de moins lâches flatteurs, les autres aimeroient moins la baſſe flatterie ; & tous en vaudroient mieux. C'eſt ce qui peut ſe voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être ſçavans & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Ariſtippe accrédité à la Cour, combien de philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur ſolitude ?* Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philoſophes très-pauvres, & ſûrement très-fâchés de l'être : je ne doute pas non plus que ce ne ſoit à leur ſeule pauvreté, que la plupart d'entr'eux doivent leur philoſophie ; mais quand je voudrois bien les ſuppoſer vertueux, ſeroit-ce ſur leurs mœurs, que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les ſiennes ? *Les Sçavans n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens.* Je conſens à croire qu'ils n'en ont pas le loiſir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit

pas ſon métier, ſeroit un homme bien fou ou bien miſérable. *Ils vivent dans la médiocrité.* Il faut être extrêmement diſpoſé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuſe & modérée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle.* Non pas, du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompue : d'ailleurs, qu'importe qu'il ſoit lui-même vertueux & modeſte, ſi les travaux dont il s'occupe nourriſſent l'oiſiveté, & gâtent l'eſprit de ſes concitoyens ? *Les commodités de la vie, pour être ſouvent le fruit des Arts, n'en ſont pas davantage le partage des Artiſtes.* Il ne me paroît guères qu'ils ſoient gens à ſe les refuſer, ſur-tout ceux qui, s'occupant des arts tout-à-fait inutiles, & par conſéquent très-lucratifs, ſont plus en état de ſe procurer tout ce qu'ils deſirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choſes, je ne ſerois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abu-*

ſent de leur induſtrie. Encore une fois, je ne vois point que nos Artiſtes ſoient des gens ſi ſimples & ſi modeſtes. Le luxe ne ſçauroit regner dans un ordre de citoyens, qu'il ne ſe gliſſe bien-tôt parmi tous les autres ſous différentes modifications ; & par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le miſérable qui le convoite. On ne ſçauroit dire que ce fût un mal en ſoi, de porter des manchettes de points, un habit brodé & une boëte émaillée ; mais c'en eſt un très-grand, de faire quelque cas de ces colifichets, d'eſtimer heureux le peuple qui les porte, & de conſacrer, à ſe mettre en état d'en acquérir de ſemblables, un temps & des ſoins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas beſoin d'apprendre quel eſt le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour ſçavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai paſſé le beau portrait qu'on nous fait ici des Sçavans ; & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaiſance. Mon adverſaire eſt moins indulgent ; non-ſeulement il ne m'accorde

rien qu'il puiſſe me refuſer ; mais plutôt que de paſſer condamnation ſur le mal que je penſe de notre vaine & fauſſe politeſſe, il aime mieux excuſer l'hypocriſie. Il me demande ſi je voudrois que le vice ſe montrât à découvert ; aſſurément je le voudrois. La confiance & l'eſtime renaîtroient entre les bons : on apprendroit à ſe défier des méchans ; & la ſociété en ſeroit plus ſûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahiſon me frapper par derriere. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le ſcandale au crime ? Je ne ſçais : mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'eſt une choſe très-commode pour les vicieux, que toutes les maximes qu'on nous débite depuis longtemps ſur le ſcandale ; ſi on les vouloit ſuivre à la rigueur, il faudroit ſe laiſſer piller, trahir, tuer impunément, & ne jamais punir perſonne ; car c'eſt un objet très-ſcandaleux qu'un ſcélérat ſur la roue. .... Mais l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu.... Oui, comme celui des aſſaſſins de Céſar, qui ſe proſternoient à ſes pieds pour l'égorger plus ſûrement.

Cette pensée a beau être brillante ; elle a beau être autorisée du nom célebre de son Auteur, elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison, qu'il vole ? Non ; couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu : c'est l'outrager, en profanant ses enseignes ; c'est ajoûter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caracteres élevés qui portent, jusques dans le crime, je ne sçais quoi de fier & de généreux, qui laissent voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rempante de l'hypocrite est semblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'éxpérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever saintemenr leur carriere, & mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien ;

on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche; jamais homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétabliſſement des lettres & des arts l'élégance & la politeſſe qui regnent dans nos manieres. L'Auteur de la réponſe me le diſpute, & j'en ſuis étonné : car puiſqu'il fait tant de cas de la politeſſe & des ſciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choſes l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ſes preuves; elles ſe réduiront à ceci. *On ne voit point que les ſçavans ſoient plus polis que les autres hommes ; au contraire, ils le ſont ſouvent beaucoup moins : donc notre politeſſe n'eſt pas l'ouvrage des ſciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de ſciences que de littérature, de beaux arts & d'ouvrages de goût; & nos Beaux-Eſprits, auſſi peu ſçavans qu'on voudra, mais ſi polis, ſi répandus, ſi brillans, ſi petits-maîtres, ſe reconnoîtront difficilement à l'air mauſſade & pédanteſque que l'Auteur de la réponſe leur veut donner. Mais paſſons-lui cet antécédent : accordons, s'il le faut, que les Sçavans, les Poë-

tes & les Beaux-Eſprits ſont tous également ridicules ; que Meſſieurs de l'Académie des Belles-Lettres, Meſſieurs de l'Académie des Sciences, Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, ſont des gens groſſiers qui ne connoiſſent ni le ton ni les uſages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie ; l'Auteur gagnera peu de choſe à cela, & n'en ſera pas plus en droit de nier que la politeſſe & l'urbanité, qui régnent parmi nous, ſoient l'effet du bon goût, puiſé d'abord chez les Anciens, & répandu parmi les peuples de l'Europe, par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts *. Comme les meilleurs Maî-

* Quand il eſt queſtion d'objets auſſi généraux que les mœurs & les manieres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir ſes vues ſur des exemples particuliers. Ce ſeroit le moyen de ne jamais appercevoir les ſources des choſes. Pour ſçavoir ſi j'ai raiſon d'attribuer la politeſſe à la culture des Lettres, il ne faut pas chercher ſi un Sçavant, ou un autre, ſont des gens polis ; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politeſſe, & voir enſuite quels ſont les peuples chez leſquels ces choſes ſe ſont trouvées réunies ou ſéparées. J'en dis autant du luxe,

tres à danſer ne ſont pas toujours les gens qui ſe préſentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politeſſe, ſans vouloir ou pouvoir être fort poli ſoi-même. Ces peſans commentateurs, qu'on nous dit qui connoiſſoient tout dans les Anciens, hors la grace & la fineſſe, n'ont pas laiſſé, par leurs ouvrages utiles, quoique mépriſés, de nous apprendre à ſentir ces beautés qu'ils ne ſentoient point. Il en eſt de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on ſubſtitue à leur pureté, & qui s'eſt fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur. A Athenes, à Rome, à la Chine, partout on a vu la politeſſe & du langage & des manieres accompagner toujours,

---

de la liberté, & de toutes les autres choſes qui influent ſur les mœurs d'une nation, & ſur leſquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raiſonnemens. Examiner tout cela en petit & ſur quelques individus, ce n'eſt pas philoſopher; c'eſt perdre ſon temps & ſes réflexions : car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoiſſance des hommes.

non

non les Sçavans & les Artiſtes, mais les ſciences & les beaux arts.

L'Auteur attaque enſuite les louanges que j'ai données à l'ignorance ; & me taxant d'avoir parlé plus en Orateur qu'en Philoſophe, il peint l'ignorance à ſon tour ; & l'on peut bien ſe douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raiſon ; mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une diſtinction très-juſte & très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce * & bru-

* Je ſerai fort étonné ſi quelqu'un de mes Critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de pluſieurs peuples ignorans & vertueux, pour m'oppoſer la liſte de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre, & qui pour l'ordinaire n'étoient pas de fort ſçavans hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas ſe fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'eſtiment néceſſaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il ſuffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne ſeroit pas la peine de me répondre ; & par la même raiſon, je me croirai très-diſpenſé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me ſoutenir le contraire.

tale, qui naît d'un mauvais cœur & d'un eſprit faux; une ignorance criminelle, qui s'étend juſqu'aux devoirs de l'humanité, qui multiplie les vices, qui dégrade la raiſon, avilit l'ame & rend les hommes ſemblables aux bêtes : cette ignorance eſt celle que l'Auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort reſſemblant. Il y a une autre ſorte d'ignorance raiſonnable, qui conſiſte à borner ſa curioſité à l'étendue des facultés qu'on a reçues; une ignorance modeſte, qui naît d'un vif amour pour la vertu, & n'inſpire qu'indifférence ſur toutes les choſes qui ne ſont point dignes de remplir le cœur de l'homme, & qui ne contribuent point à le rendre meilleur; une douce & précieuſe ignorance, tréſor d'une ame pure & contente de ſoi, qui met toute ſa félicité à ſe replier ſur elle-même, à ſe rendre témoignage de ſon innocence, & n'a pas beſoin de chercher un faux & vain honneur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ſes lumieres. Voilà l'ignorance que j'ai louée, & celle que je demande au ciel, en punition du ſcandale que j'ai cauſé aux

doctes par mon mépris déclaré pour les ſciences humaines.

Que l'on compare, dit l'Auteur, *à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces ſiecles heureux où les ſciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice.* Ces ſiecles heureux ſeront difficiles à trouver; mais on en trouvera plus aiſément, où, grace aux ſciences, *ordre & juſtice* ne ſeront plus que de vains noms, faits pour en impoſer au peuple, & où l'apparence en aura été conſervée avec ſoin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes.* En quelque temps que ce ſoit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juſte dans l'un des partis, ſans être plus injuſte dans l'autre? Je ne ſçaurois concevoir cela. *Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques.* Perſonne aſſurément ne diſputera à mon adverſaire le droit de juger de l'héroïſme; mais penſe-t-il que ce qui n'eſt point étonnant pour lui, ne le ſoit pas pour nous? *Des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſu-*

rées ; des guerriers moins violens, mais plus redoutés ; ſçachant vaincre avec modération ; traitant les vaincus avec humanité : l'honneur eſt leur guide ; la gloire, leur récompenſe. Je ne nie pas à l'Auteur qu'il y ait de grands hommes parmi nous ; il lui ſeroit trop aiſé d'en fournir la preuve ; ce qui n'empêche point que les peuples ne ſoient très-corrompus. Au reſte, ces choſes ſont ſi vagues, qu'on pourroit preſque les dire de tous les âges ; & il eſt impoſſible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des bibliotheques & faire des *in*-folio pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les ſciences, il n'a pu, ce me ſemble, avoir en vue, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la molleſſe des Epicuriens, ni l'abſurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ces gens-là n'exiſtoit de ſon temps. Mais ce léger anachroniſme n'eſt point méſéant à mon adverſaire : il a mieux employé ſa vie qu'à vérifier des dates, & n'eſt pas plus obligé de ſçavoir par cœur ſon Diogène Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui ſe paſſe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a ſongé qu'à relever les vices des Philoſophes de ſon temps ; mais je ne ſçais qu'en conclure, ſinon que dès ce temps-là les vices pulluloient avec les Philoſophes. A cela on me répond que c'eſt l'abus de la philoſophie ; & je ne penſe pas avoir dit le contraire... Quoi ! faut-il donc ſupprimer toutes les choſes dont on abuſe ? Oui, ſans doute, répondrai-je ſans balancer : toutes celles qui ſont inutiles, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur uſage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un inſtant ſur cette derniere conſéquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliotheques, & détruire toutes les Univerſités & les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien *. C'eſt

* *Les vices nous reſteroient*, dit le Philoſophe que j'ai déja cité, *& nous aurions l'ignorance de plus.* Dans le peu de lignes que cet Auteur a écrites ſur ce grand ſujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du ſçavoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre eſt fréquente chez les nations ; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oiſiveté & du luxe ; en vain même vous rameneriez les hommes à cette premiere égalité, conſervatrice de l'innocence & ſource de toute vertu : leurs cœurs, une fois gâtés, le ſeront toujours ; il n'y a plus de remede, à moins de quelque grande révolution preſque auſſi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il eſt blâmable de deſirer, & impoſſible de prévoir.

Laiſſons donc les ſciences & les arts adoucir en quelque ſorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus : cherchons à faire une diverſion ſage, & tâchons de donner le change à leurs paſſions. Offrons quelques alimens à ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumieres du méchant ſont encore moins à craindre que ſa brutale ſtupidité : elles le rendent au moins

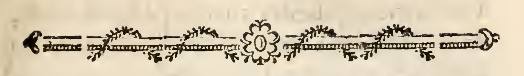
plus circonſpect ſur le mal qu'il pourroit faire, par la connoiſſance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loué les Académies & leurs illuſtres fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal eſt incurable, le Médecin applique des palliatifs, & proportionne les remedes, moins aux beſoins qu'au tempérament du malade. C'eſt aux ſages Légiſlateurs d'imiter ſa prudence, & ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puiſſent comporter.

Il y a en Europe un grand Prince, & ce qui eſt bien plus, un vertueux citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée, & qu'il rend heureuſe, vient de former pluſieurs inſtitutions en faveur des Lettres. Il a fait en cela une choſe très-digne de ſa ſageſſe & de ſa vertu. Quand il eſt queſtion d'établiſſemens politiques, c'eſt le temps & le lieu qui décident de tout. Il faut, pour leurs propres intérêts, que les Princes favoriſent toujours les ſciences & les arts; j'en ai dit la raiſon: & dans l'état

préſent des choſes, il faut encore qu'ils les favoriſent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque aſſez borné pour penſer & agir différemment, ſes Sujets reſteroient pauvres & ignorans, & n'en ſeroient pas moins vicieux. Mon adverſaire a négligé de tirer avantage d'un exemple ſi frappant & ſi favorable en apparence à ſa cauſe. Peut-être eſt-il le ſeul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas ſongé. Qu'il ſouffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuſe point à de grandes choſes les éloges qui leur ſont dûs; qu'il les admire ainſi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.





RÉFUTATION

D'un Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, sur cette Question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs ? *Cette Réfutation a été lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Professeur de Mathématique & d'Histoire.*

L'ÉTABLISSEMENT que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences & nos arts se sont perfectionnés, & que le même phénomene s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux. Ce Discours de M. Rousseau

renferme plusieurs autres propositions, dont il est très important de montrer la fausseté, puisque, selon de sçavans Journalistes, il paroît capable de faire une révolution dans les idées de notre siécle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte : plus la maniere de cet ouvrage est grande & hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre ; de ces vains sujets d'éloquence, où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause qui intéresse votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raisonnemens * de M. Rousseau sont défectueux, je tomberois dans la sé-

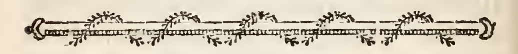
* Il y auroit de l'injustice à dire que tous les raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux. Cette proposition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui se glissent dans les Arts & dans la République des Lettres.

chereſſe du genre polémique. Cet inconvénient ne m'a point arrêté, perſuadé que la ſolidité d'une réfutation de cette nature fait ſon principal mérite.

Si, comme l'Auteur le prétend, les ſciences dépravent les mœurs, Staniſlas le bienfaiſant ſera donc blâmé par la poſtérité, d'avoir fait un établiſſement pour les rendre plus floriſſantes ; & ſon Miniſtre, d'avoir encouragé les talens & fait éclater les ſiens : ſi les ſciences dépravent les mœurs, vous devez donc déteſter l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amerement le temps que vous avez employé à acquérir des connoiſſances, & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la patrie. L'Auteur que je combats eſt l'apologiſte de l'ignorance : il paroît ſouhaiter qu'on brûle les bibliotheques ; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme univerſel ; mais il compte ſur les ſuffrages des ſiécles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie ; quand ſur les ruï-

nes des Beaux Arts éplorés, triompheront insolemment l'Ignorance & la Rusticité.

Nous avons deux questions à discuter, l'une de fait, l'autre de droit. Nous examinerons dans la premiere partie de ce Discours, si les sciences & les arts ont contribué à corrompre les mœurs; & dans la seconde, ce qui peut résulter du progrès des sciences & des arts considérés en eux-mêmes : tel est le plan de l'ouvrage que je critique.



PREMIERE PARTIE.

AVANT, dit M. Rousseau, que l'art eût façonné nos manieres, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit, au premier coup d'œil, celle des caractères. La Nature humaine au fond n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit

bien des vices. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve, la haîne, la trahiſon, ſe cachent ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumieres de notre ſiécle. Nous avons les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la ſource de cette politeſſe qui fait tant d'honneur à notre ſiécle, & tant de peine à M. Rouſſeau, on découvre aiſément combien elle eſt eſtimable. C'eſt le deſir de plaire dans la ſociété, qui en a fait prendre l'eſprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caracteres, leurs deſirs, leurs beſoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analyſé les agrémens, dévoilé leurs cauſes, apprécié le mérite, diſtingué ſes divers degrés. D'une infinité de réflexions ſur le beau, l'honnête & le décent, s'eſt formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos beſoins en plaiſirs, de répandre des charmes dans la converſation, de gagner l'eſprit par ſes diſcours & les cœurs par ſes procédés.

Egards, attentions, complaiſances, prévenances, reſpect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politeſſe s'eſt perfectionnée, plus la ſociété a été utile aux hommes ; on s'eſt plié aux bienſéances, ſouvent plus puiſſantes que les devoirs ; les inclinations ſont devenues plus douces, les caracteres plus lians, les vertus ſociales plus communes. Combien ne changent de diſpoſitions, que parce qu'ils ſont contraints de paroître en changer! Celui qui a des vices eſt obligé de les déguiſer : c'eſt pour lui un avertiſſement continuel qu'il n'eſt pas ce qu'il doit être ; ſes mœurs prennent inſenſiblement la teinte des mœurs reçues. La néceſſité de copier ſans ceſſe la vertu, le rend enfin vertueux ; ou du moins ſes vices ne ſont pas contagieux, comme ils le ſeroient, s'ils ſe préſentoient de front avec cette ruſticité que regrette mon adverſaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement, & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas conſidéré que la Nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il

l'avoue, la rusticité n'empêchoit pas le déguisement. On en a sous les yeux une preuve sans réplique : on voit des nations dont les manieres ne sont pas façonnées, ni le langage apprêté, user de détours, de dissimulations & d'artifices, tromper adroitement, sans qu'on puisse en rendre comptables les belles-lettres, les sciences & les arts.

D'ailleurs, si l'art de se voiler s'est perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes sur de simples apparences ; on n'attend pas à les éprouver, qu'on soit dans l'obligation indispensable de recourir à leurs bienfaits. On est convaincu qu'en général il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile, qu'ils n'aient quelqu'intérêt à nous rendre service. On sçait évaluer les offres spécieuses de la politesse, & ramener ses expressions à leur signification reçue. Ce n'est pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui, en obligeant, ne cherchent que le plaisir même d'obliger. Leur politesse a un ton bien supérieur à tout ce qui n'est que cérémonial ; leur candeur, un langage qui

lui eſt propre : leur mérite eſt leur art de plaire.

Ajoûtez que le ſeul commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant-homme ; on n'eſt donc pas fondé à en faire honneur aux ſciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau ? Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune ? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'eſt qu'on cultive les belles-lettres, les ſciences & les arts. Si l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on ſeroit digne des éloges de M. Rouſſeau. Ne ſe laſſera-t-on jamais d'invectiver les hommes ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'ils n'ont point de vertu ? Sous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis ? O doux nœuds de la ſociété, charme des vrais Philoſophes, aimables vertus, c'eſt par vos propres attraits que vous regnez dans les cœurs : vous ne devez votre empire ni à l'âpreté ſtoïque, ni à des

mœurs barbares, ni aux conſeils d'une orgueilleuſe ruſticité.

M. Rouſſeau attribue à notre ſiécle des défauts & des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les nations qui ne ſont pas policées ; & il en conclut que le ſort des mœurs & de la probité a été régulierement aſſujetti aux progrès des ſciences & des arts. Laiſſons ces vagues imputations & paſſons au fait.

Pour montrer que les ſciences ont corrompu les mœurs dans tous les temps, il dit que pluſieurs peuples tomberent ſous le joug, lorſqu'ils étoient les plus renommés par la culture des ſciences. On ſçait bien qu'elles ne rendent point invincibles ; s'enſuit-il qu'elles corrompent les mœurs ? Par cette façon ſinguliere de raiſonner, on pourroit conclure auſſi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puiſqu'un grand nombre de nations barbares ont été ſubjuguées par des peuples amateurs des beaux-arts. Quand même on pourroit prouver par des faits, que la diſſolution des mœurs a toujours regné avec les ſciences, il ne s'enſuivroit pas que le ſort de la probité dépendît de leurs progrès.

Lorsqu'une nation jouit d'une tranquille abondance, elle se porte ordinairement aux plaisirs & aux beaux-arts. Les richesses procurent les moyens de satisfaire ses passions : ainsi ce seroient les richesses, & non pas les belles-lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs; sans parler de plusieurs autres causes qui n'influent pas moins que l'abondance sur cette dépravation : l'extrême pauvreté est la mere de bien des crimes, & elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégue notre adversaire, ne prouvent point que les sciences corrompent les mœurs.

Il prétend montrer par ce qui est arrivé en Egypte, en Grèce, à Rome, à Constantinople, à la Chine, que les arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette assertion, sur laquelle il insiste principalement, paroisse étrangere à la question dont il s'agit, il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Egypte, dit-il, devint la mere de la Philosophie & des beaux arts, & bien-tôt après la conquête de Cambise : mais bien des siécles avant cette époque, elle avoit été soumise par des bergers Arabes,

ſous le regne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cents ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de ſe défendre ? Etoient-ils énervés par les beaux-arts qu'ils ignoroient ? Sont-ce les ſciences qui ont efféminé les Aſiatiques, & rendu lâches à l'excès tant de nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique ?

Les victoires que les Athéniens remporterent ſur les Perſes & ſur les Lacédémoniens même, font voir que les arts peuvent s'aſſocier avec la vertu militaire. Leur gouvernement, devenu vénal ſous Périclès, prend une nouvelle face : l'amour du plaiſir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables ſont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds deſtinés à la guerre ſont employés à nourrir la molleſſe & l'oiſiveté ; toutes ces cauſes de corruption, quel rapport ont-elles aux ſciences ?

De quelle gloire militaire les Romains ne ſe ſont ils pas couverts dans le temps que la littérature étoit en honneur à Rome ? Étoient-ils énervés par les arts, lorſque Ciceron diſoit à Céſar : vous avez dompté des nations ſauvages

& féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux ? Comme un ſeul de ces faits ſuffit pour détruire les raiſonnemens de mon adverſaire, il ſeroit inutile d'inſiſter davantage ſur cet article. On connoît les cauſes des révolutions qui arrivent dans les États. Les ſciences ne pourroient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui ſont deſtinés à les défendre, s'occuperoient des ſciences au point de négliger leurs fonctions militaires ; dans cette ſuppoſition, toute occupation étrangere à la guerre auroit les mêmes ſuites.

M. Rouſſeau, pour montrer que l'ignorance préſerve les mœurs de la corruption, paſſe en revûe les Scythes, les premiers Perſes, les Germains & les Romains dans les premiers temps de leur République ; & il dit que ces peuples ont, par leur vertu, fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. On avoue que Juſtin a fait un éloge magnifique des Scythes ; mais Hérodote, & des Auteurs cités par Strabon, les repréſentent comme une nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquieme partie de

leurs prifonniers & crevoient les yeux aux autres. A l'anniverfaire d'un Roi, ils étrangloient cinquante de fes officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin fe nourriffoient de la chair des Étrangers qui arrivoient chez eux. L'hiftoire des diverfes nations Scythes offre par-tout des traits, ou qui les deshonorent, ou qui font horreur à la Nature. Les femmes etoient communes entre les Maffagetes ; les perfonnes âgées étoient immolées par leurs parens, qui fe régaloient de leurs chairs. Les Agathyrfiens ne vivoient que de pillage, & avoient leurs femmes en commun. Les Anthropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injuftes & inhumains. Tels furent les peuples qu'on propofe pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perfes, tout le monde convient fans doute avec M. Rollin qu'on ne fçauroit lire fans horreur jufqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la Nature. Chez eux toutes fortes d'inceftes étoient autorifés. Dans la Tribu Sacerdotale, on conféroit prefque toujours les premieres dignités

à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec sa mere. Il falloit qu'ils fussent bien cruels, pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

Les couleurs dont Pomponius-Méla peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur ressembler: peuple naturellement féroce, sauvage jusqu'à manger de la chair crûe, chez qui le vol n'est point une chose honteuse, & qui ne reconnoît d'autre droit que sa force.

Que de reproches auroit eu raison de faire aux Romains, dans le temps qu'ils n'étoient point encore familiarisés avec les Lettres, un Philosophe éclairé de toutes les lumieres de la raison? Illustres Barbares, auroit-il pu leur dire, toute votre grandeur n'est qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'Univers? Tigres altérés du sang des hommes, comment osez-vous mettre votre gloire à être injustes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuse tyrannie? Qui vous a donné le droit de disposer de nos biens & de nos vies, de nous rendre esclaves & malheureux, de répandre par-tout la terreur, la désolation

& la mort ? Eſt-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez ? O déteſtable grandeur, qui ſe repaît de miſeres & de calamités ! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont coûté ? Eſt-ce la force ? Les loix de l'humanité n'en ont donc plus ? Sa voix ne ſe fait donc point entendre à vos cœurs ? Vous mépriſez la volonté des Dieux qui vous ont deſtinés, ainſi que nous, à paſſer tranquillement quelques inſtans ſur la terre : mais la peine eſt toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de paſſer ſous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pieces, & vous aurez bien-tôt celle de voir la République ſe déchirer par ſes propres forces. Qui vous empêche de paſſer une vie agréable dans le ſein de la paix, des arts, des ſciences & de la vertu ? Romains, ceſſez d'être injuſtes ; ceſſez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

Mais je veux qu'il y ait eu des nations vertueuſes dans le ſein de l'ignorance ; je demande ſi ce n'eſt pas à des loix ſages, maintenues avec vigueur, avec prudence, & non pas à la priva-

tion des arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur ? En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les Lettres ; ils ne furent jamais les apologiſtes de l'ignorance. Le plus ſçavant des Athéniens avoit raiſon de dire que la préſomption des hommes d'État, des Poëtes & des Artiſtes d'Athènes, terniſſoit leur ſçavoir à ſes yeux, & qu'ils avoient tort de ſe croire les plus ſages des hommes ; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophiſtes, il ne faiſoit point d'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des ſons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les ſtatues des Graces. La Rhétorique, la Phyſique, l'Aſtronomie furent l'objet de ſes études ; &, ſelon Diogène de Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il eſt vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une ſcience de la Morale, & qu'il ne s'imaginoit pas ſçavoir ce qu'il ne ſçavoit pas : eſt-ce-là favoriſer l'ignorance ? Doit-elle ſe prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces diſcoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains

l'art

l'art funeſte de rendre toutes les vérités douteuſes. Un des chefs de la troiſième Académie, Carnéade, montrant en préſence de Caton la néceſſité d'une loi naturelle, & renverſant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'eſprit de ce cenſeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en ſentit l'injuſtice & la répara en apprenant la langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma ſon ſtyle ſur celui de Thucydide & de Démoſthène, & enrichit ſes ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'Agriculture, la Médecine, l'Hiſtoire & beaucoup d'autres matieres exercerent ſa plume. Ces traits ſont voir que, ſi Socrate & Caton euſſent fait l'éloge de l'ignorance, ils ſe ſeroient cenſurés eux-mêmes; & M. Rouſſeau, qui a ſi heureuſement cultivé les Belles-Lettres, montre combien elles ſont eſtimables, par la maniere dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire: je dis, qu'il paroît; parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'il faſſe peu de cas de ſes connoiſſances. Dans tous les temps on a vu

des Auteurs décrier leur ſiécle & louer à l'excès des nations anciennes. On met une ſorte de gloire à ſe roidir contre les idées communes ; de ſupériorité, à blâmer ce qui eſt loué ; de grandeur, à dégrader ce que les hommes eſtiment le plus.

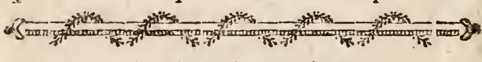
La meilleure maniere de décider la queſtion de fait dont il s'agit, eſt d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les nations. Or il réſulte de cet examen fait impartialement, que les peuples policés & diſtingués par la culture des lettres & des ſciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le ſont pas. Dans la Barbarie & dans la plupart des pays orientaux regnent des vices qu'il ne conviendroit pas même de nommer. Si vous parcourez les divers États d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avares, cruels, voleurs & débauchés. Là, ſont établis des uſages inhumains ; ici, l'impudicité eſt autoriſée par les loix. Là, le brigandage & le meurtre ſont érigés en profeſſions ; ici, on eſt tellement barbare, qu'on ſe nourrit de chair humaine. Dans pluſieurs Royaumes les maris

vendent leurs femmes & leurs enfans; en d'autres on ſacrifie des hommes au Démon : on tue quelques perſonnes pour faire honneur au Roi, lorſqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Aſie & l'Amérique offrent des tableaux ſemblables *.

L'ignorance & les mœurs corrompues des nations qui habitent ces vaſtes Contrées, font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adverſaire : peuples, ſçachez une fois que la Nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. J'aimerois autant qu'il eût dit : peuples, ſçachez une fois que la Nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre; la peine qu'elle a

* Les bornes étroites que je me ſuis preſcrites, m'obligent à renvoyer à l'Hiſtoire des Voyages, & à l'Hiſtoire Générale par M. l'Abbé Lambert.

attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. Il finit la premiere partie de son Discours par cette réflexion : que la probité est fille de l'ignorance, & que la science & la vertu sont incompatibles. Voilà un sentiment bien contraire à celui de l'Église; elle regarda comme la plus dangereuse des persécutions la défense que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enseigner à leurs enfans la Rhétorique, la Poëtique & la Philosophie.



SECONDE PARTIE.

M. Rousseau entreprend de prouver dans la seconde partie de son Discours, que l'origine des sciences est vicieuse, leurs objets vains, & leurs effets pernicieux. C'étoit, dit-il, une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des sciences : d'où il infere que les Égyptiens, chez qui elles étoient nées, n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder sa conclusion avec ces paroles : *Remedes pour les maladie de l'ame* : Inscrip-

tion qu'au rapport de Diodore de Sicile, on lisoit sur le frontispice de la plus ancienne des Bibliotheques, de celle d'Osymandias Roi d'Égypte.

Il assure qu l'Astronomie est née de la superstition; l'Éloquence de l'ambition, de la haîne, de la flatterie, du mensonge; la Géométrie, de l'avarice; la Physique, d'une vaine curiosité; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jusqu'ici on avoit cru que les sciences & les arts devoient leur naissance à nos besoins; on l'avoit même fait voir dans plusieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des sciences & des arts ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des arts sans le luxe qui les nourrit: tout le monde vous répondra que les arts instructifs & ministériels, indépendamment du luxe, servent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux besoins de la vie.

Vous demandez à quoi serviroit la Jurisprudence sans les injustices des hommes: on peut vous répondre qu'au-

cun corps politique ne pourroit ſubſiſter ſans loix, ne fût-il composé que d'hommes juſtes. Vous voulez ſçavoir ce que deviendroit l'Hiſtoire s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs : vous n'ignorez cependant pas que l'Hiſtoire Univerſelle contient la deſcription des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce & les coutumes des peuples, les dignités, les Magiſtratures, les vies des Princes pacifiques, des Philoſophes & des Artiſtes célèbres. Tous ces ſujets, qu'ont-ils de commun avec les tyrans, les guerres, & les conſpirateurs ?

Sommes-nous donc faits, dites-vous, pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée ? Cette ſeule vérité devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la philoſophie. Vous ſçavez que les ſciences dont on occupe les jeunes Philoſophes dans les Univerſités, ſont la Logique, la Métaphyſique, la Morale, la Phyſique, les Mathématiques élémentaires. Ce ſont donc là ſelon vous de ſtériles ſpéculations. Les Univerſités vous ont une grande obligation de leur

avoir appris que la vérité de ces ſciences s'eſt retirée au fond d'un puits ! Les grands Philoſophes qui les poſſédent dans un degré éminent, ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſçavent rien. Ils ignoreroient auſſi, ſans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'inveſtigation des ſciences. Vous dites que le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons, & que la vérité n'a qu'une maniere d'être : mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité ? Qui eſt-ce d'ailleurs, ajoûtez-vous, qui la cherche bien ſincérement ? A quelle marque eſt-on ſûr de la reconnoître ? Les Philoſophes vous répondront qu'ils n'ont appris les ſciences, que pour les ſçavoir & en faire uſage ; & que l'évidence, c'eſt-à-dire, la perception du rapport des idées eſt le caractere diſtinctif de la vérité ; & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matieres qui ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration. Voudriez-vous voir renaître les Sectes de Pyrrhon, d'Arcéſilas ou de Lacyde ?

Convenez que vous auriez pu vous

diſpenſer de parler de l'origine des ſciences & que vous n'avez point prouvé que leurs objets ſont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puiſque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des ſciences & des arts ? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliotheques, productions des pays étrangers dûes à la navigation dirigée par l'Aſtronomie. Là, les arts méchaniques mettent nos biens en valeur; les progrès de l'Anatomie aſſurent ceux de la Chirurgie; la Chymie, la Botanique, nous préparent des remedes : les arts libéraux, des plaiſirs inſtructifs : ils s'occupent à tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir des belles actions, & immortaliſent les grands hommes & notre reconnoiſſance pour les ſervices qu'ils nous ont rendus. Ici, la Géométrie, appuyée de l'Algébre, préſide à la plupart des ſciences; elle donne des leçons à l'Aſtronomie, à la Navigation, à l'Artillerie, à la Phyſique. Quoi ! tous ces objets ſont vains ? Oui, & ſelon M. Rouſſeau, tous ceux qui s'en occupent ſont des citoyens inutiles; & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je ? ſelon

lui, nous ne ſommes pas même des citoyens. Voici ſes propres paroles : nous avons des Phyſiciens, des Géométres, des Chymiſtes, des Aſtronomes, des Poëtes, des Muſiciens, des Peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reſte encore, diſperſés dans nos campagnes abandonnées, ils y périſſent indigens & mépriſés. Ainſi, Meſſieurs, ceſſez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous conſacriez vos jours au ſervice de la ſociété, quoique vous rempliſſiez dignement les emplois où vos talens vous ont appellés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité eſt le partage des payſans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment oſe-t-on inſulter ainſi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les Etats ?

O Louis le Grand ! quel ſeroit votre étonnement, ſi, rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant ſur vos traces glorieuſes, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage, où l'on ſoutient que les ſciences ſont vaines dans leur objet, pernicieuſes dans

leurs effets ; que ceux qui les cultivent ne ſont pas citoyens ! Quoi ! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire pour avoir donné un aſyle aux muſes, établi des Académies, rendu la vie aux Beaux-Arts, pour avoir envoyé des Aſtronomes dans les pays les plus éloignés, récompenſé les talens & les découvertes, attiré les Sçavans près du Trône ! Quoi ! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxitéles & des Syſippes, des Appelles & des Ariſtides, des Amphions & des Orphées ! Que tardez vous de briſer ces inſtrumens des arts & des ſciences, de brûler ces précieuſes dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les Archives de l'eſprit & du génie ? Replongez-vous dans les ténebres épaiſſes de la barbarie, dans les préjugés qu'elle conſacre ſous les funeſtes auſpices de l'ignorance & de la ſuperſtition. Renoncez aux lumieres de votre ſiécle ; que des abus anciens uſurpent les droits de l'équité ; rétabliſſez des loix civiles contraires à la loi naturelle ; que l'innocent qu'accuſe l'injuſtice, ſoit obligé, pour ſe juſtifier, à s'expoſer à périr par l'eau ou par le feu ; que des peuples aillent

encore maſſacrer d'autres peuples ſous le manteau de la religion ; qu'on faſſe les plus grands maux avec la même tranquillité de conſcience, qu'on éprouve à faire les plus grands biens : telles & plus déplorables encore ſeront les ſuites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'Académie de Dijon n'eſt point cenſée adopter tous les ſentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne penſe point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos Sçavans & de nos meilleurs citoyens ne ſont preſque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des ſervices, faute de connoître tous leurs rapports & l'enſemble des parties de la Nature ; mais elle penſe, ainſi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il eſt important d'étendre de toutes parts les branches de notre ſçavoir, d'en creuſer les analogies, d'en ſuivre toutes les ramifications. Elle ſçait que telle connoiſſance qui paroît ſtérile pendant un temps, peut ceſſer de l'être par des applications dûes au gé-

nie, à des recherches laborieuses, peut-être même au hazard. Elle sçait que, pour élever un édifice, on rassemble des matériaux de toute espece : ces pieces brutes, amas informe, ont leur destination ; l'art les dégrossit & les arrange : il en forme des chef-d'œuvres d'Architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en est, en quelque sorte, de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité est reconnue, comme de ces glaçons errans au gré du hazard sur la surface des fleuves ; ils se réunissent, ils se fortifient mutuellement & servent à les traverser.

Si l'Auteur a avancé sans fondement que cultiver les sciences est abuser du temps, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux lettres & aux arts. Le luxe est une somptuosité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité, à l'aide de l'abondance, cherche à se distinguer, & procure à quelques arts les moyens de lui fournir le superflu : mais ce qui est superflu par rapport à certains états, est nécessaire à d'autres, pour entretenir les distinctions qui caractérisent les rangs divers

de la société. La religion même ne condamne point les dépenses qu'éxige la décence de chaque condition. Ce qui est luxe pour l'artisan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête-homme & lui transmettent les sentimens de l'homme vicieux ? Caton, le grand solliciteur des loix somptuaires, suivant la remarque d'un politique, nous est dépeint avare & intempérant, même usurier & ivrogne ; au lieu que le somptueux Lucullus, encore plus grand capitaine & aussi juste que lui, fut toujours libéral & bien-faisant. Condamnons la somptuosité de Lucullus & de ses imitateurs ; mais ne concluons pas qu'il faille chasser de nos murs les Sçavans & les Artistes. Les passions peuvent abuser des arts ; ce sont elles qu'il faut réprimer. Les arts sont le soutien des Etats ; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le nécessaire physique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la nation : comment pourront subsister les autres Su-

jets, ſi les riches craignent de dépenſer, ſi la circulation des eſpeces eſt ſuſpendue par une économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains.

Tandis, ajoûte l'Auteur, que les commodités de la vie ſe multiplient, que les arts ſe perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouiſſent, & c'eſt encore l'ouvrage des ſciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Meſſieurs, que tous nos ſoldats ſont occupés à cultiver les ſciences, & que tous leurs officiers ſont des Maupertuis & des Réaumurs ? S'eſt-on apperçu, ſous les regnes de Louis XIV & de Louis XV, que les vertus militaires ſe ſoient évanouies ? Si on veut parler des ſciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les Académies ont de commun avec les troupes ; & s'il s'agit de ſciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection ? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu regner davantage dans les armées Françoiſes, que durant le cours de leurs victoires.

Comment peut-on s'imaginer que des ſoldats deviendront plus vaillants, parce qu'ils ſeront mal vétus & mal nourris ?

M. Rouſſeau eſt-il mieux fondé à ſoutenir que la culture des ſciences eſt nuiſible aux qualités morales ? C'eſt, dit-il, dès nos premieres années, qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établiſſemens immenſes, où l'on éleve à grands frais la Jeuneſſe pour lui apprendre toutes choſes, excepté ſes devoirs.

Peut-on attaquer de la ſorte tant de corps reſpectables, uniquement dévoués à l'inſtruction des jeunes gens, à qui ils inculquent ſans ceſſe les principes de l'honneur, de la probité & du Chriſtianiſme ? La ſcience, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'eſt toujours propoſé l'Univerſité de Paris, conformément aux reglemens qui lui ont été donnés par les Rois de France. Dans tous les établiſſemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens poſſibles pour leur inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens Citoyens ; on met continuellement ſous

leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes de l'Antiquité. L'hiſtoire ſacrée & profane leur donne des leçons ſoutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur eſprit une impreſſion qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les ſciences pourroient-elles nuire aux qualités morales ? Un de leurs premiers effets eſt de retirer de l'oiſiveté, & par conſéquent du jeu & de la débauche qui en ſont les ſuites. Séneque, que M. Rouſſeau cite pour appuyer ſon ſentiment, convient que les belles-lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epiſt.* 88.)

Que veulent dire ces traits ſatyriques lancés contre notre ſiécle : que l'effet le plus évident de toutes nos études eſt l'aviliſſement des vertus ; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; que la vertu reſte ſans honneur ; qu'il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions ? Comment peut-on ignorer qu'un homme qui paſſe pour manquer de probité eſt mépriſé univerſellement ? La punition du vice n'eſt-elle pas déjà la premiere récom-

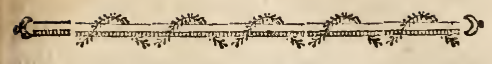
penſe de la vertu ? L'eſtime, l'amitié de ſes concitoyens, des diſtinctions honorables, voilà des prix bien ſupérieurs à des lauriers Académiques. D'ailleurs celui qui ſert ſes amis, qui ſoulage de pauvres familles, ira-t-il publier ſes bienfaits ? Ce ſeroit en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuſes, ſi ce n'eſt le ſoin même de les cacher.

M. Rouſſeau parle de nos Philoſophes avec mépris; il cite les dangereuſes rêveries des Hobbes & des Spinoſa, & les met ſur une même ligne avec toutes les productions de la philoſophie. Pourquoi confondre ainſi avec les ouvrages de nos vrais Philoſophes, des ſyſtêmes que nous abhorrons ? Doit-on rejetter ſur l'étude des belles-lettres les opinions inſenſées de quelques écrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples ſont infatués de ſyſtêmes abſurdes, fruits de leur ignorance & de leur crédulité ? L'eſprit humain n'a pas beſoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monſtrueuſes. C'eſt en s'élevant avec tout l'effor dont elle eſt capable, que la raiſon ſe met au-deſſus des chimeres. La vraie philoſophie nous ap-

prend à déchirer le voile des préjugés & de la ſuperſtition. Parce que quelques Auteurs ont abuſé de leurs lumieres, faudra-t-il proſcrire la culture de la raiſon ? Eh ! de quoi ne peut-on pas abuſer ? Pouvoir, loix, religion, tout ce qu'il y a de plus utile, ne peut-il pas être détourné à des uſages nuiſibles ? Tel eſt celui qu'a fait M. Rouſſeau de ſa puiſſante éloquence pour inſpirer le mépris des ſciences, des lettres & des Philoſophes. Au tableau qu'il préſente de ces hommes Sçavans, oppoſons celui du vrai Philoſophe. Je vais le tracer, Meſſieurs, d'après les modèles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'eſt-ce qu'un vrai Philoſophe ? C'eſt un homme très-raiſonnable & très-éclairé. Sous quelque point de vûe qu'on le conſidere, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute ſon eſtime, & l'on n'eſt content de ſoi-même que lorſqu'on mérite la ſienne. Il ne connoît ni les ſoupleſſes rempantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuſes de la jalouſie, ni la baſſeſſe d'une haîne produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obſcurcir celui des autres : car l'envie, qui ne

pardonne ni les ſuccès, ni ſes propres injuſtices, eſt toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ſes maximes en les contrediſant par ſes actions, jamais acceſſible à la licence que condamnent la Religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute ſi ſon caractere a plus de nobleſſe que de force, plus d'élévation que de vérité. Son eſprit eſt toujours l'organe de ſon cœur, & ſon expreſſion l'image de ſes ſentimens. La franchiſe, qui eſt un défaut quand elle n'eſt pas un mérite, donne à ſes diſcours cet air aimable de ſincérité, qui ne vaut beaucoup, que lorſqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il ſe charge de la reconnoiſſance & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde; & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il déſire toujours d'obliger. Il met ſa gloire à ſervir ſa Patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la ſociété cette raiſon farouche, qui ne ſçait pas ſe relâcher de ſa ſupériorité; cette infléxibilité de ſentiment, qui, ſous le nom de fermeté, bruſque les égards & les condeſcen-

dances; cet eſprit de contradiction, qui, ſecouant le joug des bienſéances, ſe fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïſſable, ſoit qu'il défende les droits de la vérité, ou les pretentions de ſon orgueil. Le vrai Philoſophe s'enveloppe dans ſa modeſtie, &, pour faire valoir les qualités des autres, il n'héſite pas à cacher l'éclat des ſiennes. D'un commerce auſſi ſûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuſer, & dans la converſation que celui d'aſſocier les autres à ſon propre mérite. Il ſçait qu'un des plus ſolides appuis de la juſtice que nous nous flattons d'obtenir, eſt celle que nous rendons au mérite d'autrui; &, quand il l'ignoreroit, il ne monteroit pas ſa conduite ſur des principes différens de ceux que nous venons d'expoſer: perſuadé que le cœur fait l'homme; l'indulgence, les vrais amis; la modeſtie, des citoyens aimables. Je ſçais bien que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du Philoſophe, & ſur-tout du Philoſophe Chrétien; mon deſſein a été ſeulement d'en donner une légere eſquiſſe.



LETTRE
DE
JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
DE GENÈVE,
A M. ***.

Sur la Réfutation précédente *.

JE vous renvoie, Monſieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'ai lu, avec beaucoup de plaiſir, la Réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon Diſcours; mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la néceſſité d'y répondre; & voici mes objections.

1. Je ne puis me perſuader que, pour avoir raiſon, on ſoit indiſpenſablement obligé de parler le dernier.

2. Plus je relis la Réfutation, & plus je ſuis convaincu que je n'ai pas beſoin

* La Réfutation qu'on vient de lire, avoit été lue à l'Académie de Nancy, & inſérée dans le Mercure d'Octobre 1751. Elle ne ſe trouve ici qu'à cauſe de la Réponſe de M. Rouſſeau.

de donner à M. Gautier d'autre réplique, que le Discours même auquel il a répondu. Lisez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit, les articles du luxe, de la guerre, des Académies, de l'éducation : lisez la prosopopée de Louis le Grand, & celle de Fabricius : enfin, lisez la conclusion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3. Je pense en tout si différemment de M. Gautier, que, s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je serois obligé de le combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui; & cela me donneroit un air contrariant, que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politesse, il fait entendre très-clairement que, pour devenir homme de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, & que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse, ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec rusticité; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser; qu'on

est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile; qu'on sçait évaluer les offres spécieuses de la politesse; c'est-à-dire, sans doute, que, quand deux hommes se font des complimens, & que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur: *Je vous traite comme un sot, & je me moque de vous:* l'autre lui répond dans le fond du sien: *Je sçais que vous mentez impudemment; mais je vous le rends de mon mieux.* Si j'avois voulu employer la plus amere ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. On voit à chaque page de la Réfutation, que l'Auteur n'entend point, ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute: ce qui lui est assurément fort commode; parce que, répondant sans cesse à sa pensée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qui lui plaît. D'un autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire: car on n'a jamais ouï dire qu'un peintre, qui expose en public un tableau, soit obligé de visiter les yeux des spectateurs, & de

fournir des lunettes à tous ceux qui en ont beſoin.

D'ailleurs, il n'eſt pas bien ſûr que je me fiſſe entendre, même en répliquant. Par exemple : je ſçais, dirois-je à M. Gautier, que nos ſoldats ne ſont point des Réaumurs & des Fontenelles ; & c'eſt tant pis pour eux, pour nous, & ſur-tout pour les ennemis. Je ſçais qu'ils ne ſçavent rien, qu'ils ſont brutaux & groſſiers ; & toutefois j'ai dit, & je dis encore qu'ils ſont énervés par les ſciences qu'ils mépriſent, & par les beaux-arts qu'ils ignorent. C'eſt un des grands inconvéniens de la culture des Lettres, que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or, vous voyez bien, Monſieur, que ceci ne feroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier, pour ce M. Gautier qui me demande fierement ce que les troupes ont de commun avec les Académies ; ſi les ſoldats en auront plus de bravoure pour être mal vétus & mal nourris ; ce que je veux dire, en avançant qu'à force d'honorer les talens, on néglige les vertus ; & d'autres queſtions ſemblables,

qui

qui toutes montrent qu'il eſt impoſſible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'eſt pas la peine de m'expliquer une ſeconde fois, pour n'être pas mieux entendu que la premiere.

5. Si je voulois répondre à la premiere partie de la Réfutation, ce ſeroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me preſcrire les Auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix eſt tout-à-fait naturel ; il recuſe l'autorité de ceux qui dépoſent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un ſeul témoignage en ma faveur eſt déciſif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon ſentiment, parce que les témoins ſont parties dans le procès ; en vain le prierois-je de diſtinguer dans les exemples qu'il allegue ; en vain lui repréſenterois-je qu'être barbare ou criminel, ſont deux choſes tout-à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus ſont moins ceux qui ont de mauvaiſes loix, que ceux

qui méprifent les loix ; fa réplique eft aifée à prévoir. Le moyen qu'on puiffe ajoûter foi à des Écrivains fcandaleux, qui ofent louer des barbares qui ne fçavent ni lire ni écrire ! Le moyen qu'on puiffe jamais fuppofer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue ! Il faudra donc difputer. Voilà donc Hérodote, Strabon, Pomponius-Méla, aux prifes avec Xénophon, Juftin, Quinte-Curce, Tacite. Nous voilà donc dans les recherches de critique, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures fe transforment en volumes ; les livres fe multiplient, & la queftion s'oublie. C'eft le fort des difputes de littérature, qu'après des *in-folio* d'éclairciffemens, on finit toujours par ne fçavoir où l'on en eft : ce n'eft pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la feconde partie, cela feroit bientôt fait ; mais je n'apprendrois rien à perfonne. M. Gautier fe contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, & non par-tout où j'ai dit oui : je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois

dit qui, & ſupprimer les preuves, j'aurai très-exactement répondu. En ſuivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux parties de la Réfutation, ſans en dire trop & trop peu : or, je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois ſuivre une autre méthode, & examiner ſéparément les raiſonnemens de M. Gautier, & le ſtyle de la Réfutation.

Si j'examinois ſes raiſonnemens, il me feroit aiſé de montrer qu'ils portent tous à faux, & que l'Auteur n'a point ſaiſi l'état de la queſtion, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne ſont pas ſçavans, & je m'étois déja bien douté que les Kalmouques, les Bédouins, les Caffres n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes ſoins à me montrer quelque peuple ſçavant qui ne fût pas vicieux, il m'auroit ſurpris davantage. Par-tout il me fait raiſonner, comme ſi j'avois dit que la ſcience eſt la ſeule ſource de corruption parmi les hom-

mes. S'il a cru cela de bonne-foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant-homme ; d'où il conclut qu'on n'eſt pas fondé à en faire honneur aux ſciences. Mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur ? Depuis que les hommes vivent en ſociété, il y a eu des peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous rendre raiſon de cette différence.

M. Gautier eſt par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a, fait aſſurément beaucoup d'honneur aux ſiennes ; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il parle, qu'il a étudié les hommes, comme les Péripathéticiens étudioient la phyſique, ſans ſortir de ſon cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres ; &, après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'eſt pas une merveille, qu'ayant ſuivi des méthodes ſi différentes, nous nous rencontrions ſi peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne ſçauroit em-

ployer un langage plus honnête que celui de notre siecle, & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois encore qu'on ne sçauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

Il dit encore que, quand même on pourroit prouver par des faits, que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir employé la premiere partie de mon Discours à prouver que ces choses avoient toujours marché ensemble, j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A quoi donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici ?

Il me paroît sur-tout très-scandalisé de la maniere dont j'ai parlé de l'éducation des colléges. Il m'apprend qu'on y enseigne aux jeunes gens je ne sçais combien de belles choses, qui peuvent être d'une bonne ressource pour leur amusement, quand ils seront grands,

mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les instruire. « Nous nous enquérons volontiers :
» Sçait-il du Grec & du Latin ? Écrit-il
» en vers ou en prose ? Mais s'il est de-
» venu meilleur ou plus avisé, c'étoit
» le principal ; & c'est ce qui demeure
» derriere. Criez d'un passant à notre
» peuple : *O le sçavant homme !* & d'un
» autre : *O le bon homme !* il ne faudra
» pas à détourner ses yeux & son respect
» vers le premier. Il y faudroit un tiers
» crieur : *ô les lourdes têtes* « !

J'ai dit que la nature a voulu nous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant, & que la peine que nous trouvons à nous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'eusse dit : Peuples, sçachez donc une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre : la peine qu'elle a attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé qu'avec un peu de travail, on est sûr de faire du pain ; mais qu'avec

beaucoup d'étude, il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur : car pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses ? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que, s'il ne tenoit qu'à lui, tous les laboureurs déserteroient bientôt les campagnes, pour aller argumenter dans les écoles ; occupation, selon M. Gautier, & je crois, selon bien des Professeurs, fort importante pour le bonheur de l'État.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Égyptiens ne faisoient-ils pas des sciences tout le cas qu'on auroit pu croire ? L'Auteur de la Réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa bibliotheque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce Prince. À présent qu'il est mort, je demande, à mon

tour, où est la nécessité de faire accorder le sentiment du Roi Osymandias, avec celui des sages d'Égypte. S'il eût compté, & sur-tout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui de *remedes?* Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remedes sont excellens, j'en conviens, & je l'ai déja répété bien des fois; mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérément, & sans égard aux tempéramens des malades? Tel aliment est très-bon en soi, qui, dans un estomac infirme, ne produit qu'indigestions & mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concluroit que tous les malades s'en doivent rassasier?

J'ai fait voir que les sciences & les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singuliere de raisonner; & il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage & la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre. Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir,

ne tardera guère à lui préférer encore les choſes qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la ſcience convient à quelques grands génies ; mais qu'elle eſt toujours nuiſible aux peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les ſciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort ſçavans hommes ; & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus ſçavant des Athéniens ; & c'eſt de-là que je tire l'autorité de ſon témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit ſçavant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton mépriſoit les Philoſophes Grecs : & il ſe fonde ſur ce que Carnéade ſe faiſoit un jeu d'établir & de renverſer les mêmes propoſitions ; ce qui prévint mal-à-propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carnéade.

Sans doute que Carnéade eſt le ſeul Philoſophe, ou le ſeul Sçavant qui ſe ſoit piqué de ſoutenir le pour & le

contre; autrement, tout ce que dit ici M. Gautier ne ſignifieroit rien du tout. Je m'en rapporte ſur ce point à ſon érudition.

Si la Réfutation n'eſt pas abondante en bons raiſonnemens, en revanche, elle l'eſt fort en belles déclamations. L'Auteur ſubſtitue partout les ornemens de l'art à la ſolidité des preuves qu'il promettoit en commençant ; & c'eſt, en prodiguant la pompe oratoire dans une Réfutation, qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un diſcours académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, *les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau ?* A abolir, s'il étoit poſſible, les vaines déclamations des colléges. *Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune ?* J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gautier auroit dû, mieux que perſonne, me pardonner celle-là. *Eh ! pourquoi n'a-t-on plus de vertus ? C'eſt qu'on cultive les belles-Lettres, les ſciences & les arts.* Pour cela préciſément. *Si l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goth,*

Hun ou Vandale, on ſeroit digne des éloges de M. Rouſſeau. Pourquoi non ? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'excluſion à la vertu ? *Ne ſe laſſera-t-on point d'invectiver les hommes ?* Ne ſe laſſeront-ils point d'être méchans ? *Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'ils n'ont point de vertu ?* Croira-t-on les rendre meilleurs, en leur perſuadant qu'ils ſont aſſez bons ? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis ?* Sous prétexte d'éclairer les eſprits, faudra-t-il pervertir les ames ? *O doux nœuds de la ſociété ! charme des vrais Philoſophes ! aimables vertus ! c'eſt par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire, ni à l'âpreté Stoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conſeils d'une orgueilleuſe ruſticité.*

Je remarquerai d'abord une choſe aſſez plaiſante ; c'eſt que, de toutes les ſectes des anciens Philoſophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens ſont les ſeuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il ſemble même vouloir mettre de mon côté. Il a raiſon : je n'en ſerai guère plus fier.

Mais voyons un peu ſi je pourrois rendre exactement, en d'autres termes, le ſens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'eſt par vos propres attraits que vous régnez dans les ames. Vous n'avez pas beſoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de ruſticité. Vous ſçavez aller au cœur par des routes plus ſimples & plus naturelles. Il ſuffit de ſçavoir la Rhétorique, la Logique, la Phyſique, la Métaphyſique & les Mathématiques, pour acquérir le droit de vous poſſéder.*

Autre exemple du ſtyle de M. Gautier.

Vous ſçavez que les ſciences dont on occupe les jeunes Philoſophes dans les Univerſités, ſont la Logique, la Métaphyſique, la Phyſique, les Mathématiques élémentaires. Si je l'ai ſçu, je l'avois oublié, comme nous faiſons tous, en devenant raiſonnables. *Ce ſont donc là, ſelon vous, de ſtériles ſpéculations ?* Stériles, ſelon l'opinion commune ; mais, ſelon moi, très-fertiles en mauvaiſes choſes. *Les Univerſités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces ſciences s'eſt*

retirée au fond d'un puits. Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention; elle est aussi ancienne que la philosophie. Au reste, je sçais que les Universités ne me doivent aucune reconnoissance; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands Philosophes, qui les possedent dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne sçavent rien.* Je crois qu'en effet ces grands Philosophes, qui possedent toutes ces grandes sciences dans un degré éminent, seroient très-surpris d'apprendre qu'ils ne sçavent rien. Mais je serois bien plus surpris moi-même, si ces hommes, qui sçavent tant de choses, sçavoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier, qui me traite par tout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis; il étend ses soins, à cet égard, depuis les Régens de collége jusqu'à la Souveraine Puissance. M. Gautier fait fort bien de justifier les usages du monde; on voit

qu'ils ne lui ſont point étrangers. Mais revenons à la Réfutation.

Toutes ces manieres d'écrire & de raiſonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'eſprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, & que je crois raiſonnable. Il m'accuſe, très-ſûrement ſans en rien croire, de n'être point perſuadé du ſentiment que je ſoutiens. Moi, je le ſoupçonne, avec plus de fondement, d'être en ſecret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonſtances où il ſe trouve, l'auront mis dans une eſpece de néceſſité de prendre parti contre moi. La bienſéance de notre ſiecle eſt bonne à bien des choſes; il m'aura donc réfuté par bienſéance; mais il aura pris toutes ſortes de précautions, & employé tout l'art poſſible pour le faire de maniere à ne perſuader perſonne.

C'eſt dans cette vue qu'il commence par déclarer très-mal à propos, que la cauſe qu'il défend intéreſſe le bonheur de l'aſſemblée devant laquelle il parle, & la gloire du grand Prince ſous les loix duquel il a la douceur de

vivre. C'eſt préciſément comme s'il diſoit : vous ne pouvez, Meſſieurs, ſans ingratitude envers votre reſpectable protecteur, vous diſpenſer de me donner raiſon ; & de plus, c'eſt votre propre cauſe que je plaide aujourd'hui devant vous ; ainſi de quelque côté que vous enviſagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles ſur leur ſolidité... Je dis que tout homme qui parle ainſi, a plus d'attention à fermer la bouche aux gens, que d'envie de les convaincre.

Si vous liſez attentivement la Réfutation, vous n'y trouverez preſque pas une ligne qui ne ſemble être là pour attendre & indiquer la réponſe. Un ſeul exemple ſuffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remporterent ſur les Perſes & ſur les Lacédémoniens même, font voir que les arts peuvent s'aſſocier avec la vertu militaire. Je demande ſi ce n'eſt pas là une adreſſe pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire ſonger au dénouement de la guerre du Péloponneſe. *Leur gouvernement, devenu*

vénal ſous Périclès, prend une nouvelle face ; l'amour du plaiſir étouffe leur bravoure ; les fonctions les plus honorables ſont avilies : l'impunité multiplie les mauvais citoyens ; les fonds deſtinés à la guerre ſont deſtinés à nourrir la molleſſe & l'oiſiveté : toutes ces cauſes de corruption, quel rapport ont-elles aux ſciences ?

Que fait ici M. Gautier, ſinon de rappeller toute la ſeconde partie de mon Diſcours, où j'ai montré ce rapport ? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour cauſes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon ſens à remonter de lui-même à la premiere cauſe de ces cauſes prétendues. Remarquez encore comment, pour en laiſſer faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut ſuppoſer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Hiſtoriens diſent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des Orateurs. Il eſt donc certain que m'attaquer de cette maniere, c'eſt bien clairement m'indiquer les réponſes que je dois faire.

Ceci n'eſt pourtant qu'une conjecture,

que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse justifier son sçavoir aux dépens de sa bonne-foi : mais si en effet il a parlé sincerement, en réfutant mon Discours, comment M. Gautier, professeur en Histoire, professeur en Mathématiques, membre de l'Académie de Nancy, ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier ; c'est un point résolu. Je ne pourrois jamais répondre sérieusement, & suivre la Réfutation pied-à-pied : vous en voyez la raison ; & ce seroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amere plaisanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette lettre : au moins n'ignoroit-il pas, en écrivant sa Réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse, pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

Au reste, je suis prêt à rendre à M. Gautier toute la justice qui lui est dûe. Son ouvrage me paroît celui d'un hom-

me d'eſprit qui a bien des connoiſſances. D'autres y trouveront peut-être de la philoſophie ; quant à moi, j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je ſuis de tout mon cœur, Monſieur, &c.

P. S. Je viens de lire dans la gazette d'Utrecht, du 22 Octobre, une pompeuſe expoſition de l'ouvrage de Monſieur Gautier, & cette expoſition ſemble faite exprès pour confirmer mes ſoupçons. Un Auteur qui a quelque confiance en ſon ouvrage, laiſſe aux autres le ſoin d'en faire l'éloge, & ſe borne à en faire un bon extrait. Celui de la Réfutation eſt tourné avec tant d'adreſſe, que, quoiqu'il tombe uniquement ſur des bagatelles que je n'avois employées que pour ſervir de tranſitions, il n'y en a pas une ſeule ſur laquelle un lecteur judicieux puiſſe être de l'avis de M. Gautier.

Il n'eſt pas vrai, ſelon lui, que ce ſoit des vices des hommes que l'Hiſtoire tire ſon propre intérêt.

Je pourrois laiſſer les preuves de raiſonnement, &, pour mettre M. Gau-

tier ſur ſon terrein, je lui citerois des autorités.

Heureux les peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'Hiſtoire !

Si jamais les hommes deviennent ſages, leur Hiſtoire n'amuſera guère.

M. Gautier dit avec raiſon qu'une ſociété, fût-elle toute compoſée d'hommes juſtes, ne ſçauroit ſubſiſter ſans loix ; & il conclut de-là qu'il n'eſt pas vrai que, ſans les injuſtices des hommes, la juriſprudence ſeroit inutile. Un ſi ſçavant Auteur confondroit-il la juriſprudence & les loix ?

Je pourrois encore laiſſer les preuves de raiſonnement ; &, pour mettre M. Gautier ſur ſon terrein, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni Juriſconſultes, ni Avocats ; leurs loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier pour ſçavoir ſi les loix étoient plus mal obſervées à Lacédémone, que dans les pays où fourmillent les gens de loix.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui ſervent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la gazette ;

mais je finirai par cette obſervation que je ſoumets à votre examen.

Donnons par-tout raiſon à M. Gautier, & retranchons de mon Diſcours toutes les choſes qu'il attaque ; mes preuves n'auront preſque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la queſtion ; il n'y reſtera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce 1 *Novembre* 1751.





DISCOURS

SUR

LES AVANTAGES

DES SCIENCES ET DES ARTS ;

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

Par M. BORDE.

ON est désabusé depuis long-temps de la chimere de l'âge d'or : par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Partout les besoins & les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les pre-

miers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans ; la reconnoiſſance & la crainte éleverent les trônes & les autels. La ſuperſtition & le deſpotiſme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes ſuccéderent ; les révolutions ſe multiplierent.

A travers ce vaſte ſpectacle des paſſions & des miſeres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus ſages & plus heureuſes. Tandis que la plus grande partie du Monde étoit inconnue, que l'Europe étoit ſauvage, & l'Aſie eſclave, la Grèce penſa, & s'éleva par l'eſprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des Philoſophes formerent ſes mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuſe d'ajoûter foi aux traditions qui nous diſent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on eſt forcé, par l'Hiſtoire, de convenir que cette heureuſe révolution eſt dûe aux arts utiles & aux ſciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers Légiſlateurs de la Grèce ? Peut-on nier qu'ils ne fuſſent

les plus vertueux & les plus ſçavans de leur ſiecle ? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumiere à l'eſprit, & ils y avoient joint les ſecours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Créte, en Egypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'inſtruire.

Tandis qu'ils établiſſoient leurs divers ſyſtêmes de politique, par qui les paſſions particulieres devenoient le plus ſûr inſtrument du bien public, & qui faiſoient germer la vertu du ſein même de l'amour-propre ; d'autres Philoſophes écrivoient ſur la Morale, remontoient aux premiers principes des choſes, obſervoient la nature & ſes effets. La gloire de l'eſprit & celle des armes avançoient d'un pas égal ; les ſages & les héros naiſſoient en foule ; à côté des Miltiade & des Thémiſtocle, on trouvoit les Ariſtide & les Socrate. La ſuperbe Aſie vit briſer ſes forces innombrables, contre une poignée d'hommes, que la philoſophie conduiſoit à la gloire. Tel eſt l'infaillible effet des connoiſſances de l'eſprit : les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable

héroïſme. En un mot, la Grèce dut tout aux ſciences, & le reſte du Monde dut tout à la Grèce.

Oppoſera-t-on à ce brillant tableau les mœurs groſſieres des Perſes & des Scythes? J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre, & vivent de légumes. Mais eſt-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur? Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre humain, composé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours? Erigera-t-on en vertus, les facultés de l'inſtinct pour ſe nourrir, ſe perpétuer & ſe défendre? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être; le corps eſt exercé, mais l'ame eſclave ne fait que remper & languir.

Les Perſes n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Aſie, qu'ils perdirent leurs mœurs; les Scythes dégénérerent auſſi, quoique plus tard: des vertus ſi ſauvages ſont trop contraires à l'Humanité, pour être durables; ſe priver de tout & ne deſirer rien, eſt un état trop violent;

violent ; une ignorance ſi groſſiere ne ſçauroit être qu'un état de paſſage. Il n'y a que la ſtupidité & la miſere qui puiſſent y aſſujettir les hommes.

Sparte, ce phénomene politique, cette république de ſoldats vertueux, eſt le ſeul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par inſtitution & par choix. Ses loix ſi admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres, l'expoſition des enfans, le vol autoriſé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oiſiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'eſprit proſcrits & mépriſés, l'auſtérité & la férocité des mœurs qui en étoient la ſuite, & qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, ſont déja d'aſſez juſtes reproches : peut-être ne ſe borneroient-ils pas là, ſi les particularités de ſon hiſtoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle ſe fit une vertu artificielle en ſe privant de l'uſage de l'or ; mais que devenoient les vertus de ſes citoyens, ſitôt qu'ils s'éloignoient de leur patrie ? Lyſandre & Pauſanias n'en furent que plus aiſés à corrompre. Cette nation

qui ne reſpiroit que la guerre, s'eſt-elle fait une gloire plus grande dans les armes que ſa rivale, qui avoit réuni toutes les ſortes de gloire? Athènes ne fut pas moins guerriere que Sparte; elle fut de plus ſçavante, ingénieuſe & magnifique; elle enfanta tous les arts & tous les talens; & dans le ſein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus ſage des Grecs. Après avoir été pluſieurs fois ſur le point de vaincre, elle fut vaincue, il eſt vrai, & il eſt ſurprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puiſque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit ſe défendre que par une très-grande ſupériorité de ſuccès. La gloire des Lacédémoniens fut peu ſolide; la proſpérité corrompit leurs inſtitutions, trop biſarres pour pouvoir ſe conſerver long-temps: la fiere Sparte perdit ſes mœurs comme la ſçavante Athènes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de ſa réputation: & tandis que les Athéniens & pluſieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de la Grèce, Sparte ſeule languiſſoit dans le repos, & voyoit préparer de loin ſa deſtruction, ſans ſonger à la prévenir.

Mais enfin je ſuppoſe que tous les États dont la Grèce étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célebre? A peine ſon nom ſeroit parvenu juſqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des hiſtoriens, pour tranſmettre ſa gloire à la poſtérité; le ſpectacle de ſes farouches vertus eût été perdu pour nous: il nous ſeroit indifférent par conſéquent qu'elles euſſent exiſté ou non. Ces nombreux ſyſtêmes de philoſophie qui ont épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre eſprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chef-d'œuvres d'éloquence & de poëſie qui nous ont enſeigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables, qui conſervent ou embelliſſent la vie; enfin l'ineſtimable tradition des penſées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'Humanité: toutes ces précieuſes richeſſes de l'eſprit euſſent été perdues pour jamais. Les ſiécles ſe ſeroient accumulés, les générations des hommes ſe

feroient fuccédé comme celles des animaux, fans aucun fruit pour leur poftérité, & n'auroient laiffé après elles qu'un fouvenir confus de leur exiftence; le Monde auroit vieilli, & les hommes feroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la fcience? Quoi! le don de penfer feroit un préfent funefte de la Divinité! Les connoiffances & les mœurs feroient incompatibles! La vertu feroit un vain fantôme produit par un inftinct aveugle; & le flambeau de la raifon la feroit évanouir, en voulant l'éclaircir! Quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raifon & de la vertu!

Comment prouve-t-on de fi bifarres paradoxes? On objecte que les fciences & les arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux inftitutions primitives des États: on cite pour exemple Athènes & Rome. Euripide & Démofthène ont vu Athènes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens: Horace, Virgile & Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine; les uns & les autres ont été

témoins des malheurs de leurs pays : ils en ont donc été la cauſe. Conſéquence peu fondée, puiſqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des loix & la corruption des mœurs aient beaucoup influé ſur ces grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les ſciences & les arts y aient contribué ? La corruption ſuit de près la proſpérité ; les ſciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même temps : des choſes ſi diverſes peuvent naître enſemble & ſe rencontrer : mais c'eſt ſans aucune relation entr'elles de cauſe & d'effet.

Athènes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens ; tous leurs citoyens étoient ſoldats, toutes leurs vertus étoient néceſſaires, les occaſions même de corrompre leurs mœurs n'exiſtoient pas. Peu après elles acquirent des richeſſes & de la puiſſance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penſer. Dans le ſein de leur opulence ou de leur loiſir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus

ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres, ayant reçu de la Nature de plus favorables diſpoſitions, étendirent les limites de l'eſprit, & créèrent une gloire nouvelle.

Ainſi, tandis que les uns, par le ſpectacle des richeſſes & des voluptés, profanoient les loix & les mœurs ; les autres allumoient le flambeau de la philoſophie & des arts, inſtruiſoient, ou célébroient les vertus, & donnoient naiſſance à ces noms ſi chers aux gens qui ſçavent penſer, l'atticiſme & l'urbanité. Des occupations ſi oppoſées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications ? Pouvoient-elles produire les mêmes effets ?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne ſe ſoit répandue quelquefois juſques ſur les lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble deſtination des ſciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philoſophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le ſage Poëme de Virgile ?

D'ailleurs, les ouvrages licencieux ſont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la ſcience & du travail. Les hommes dans tous les temps & dans tous les pays ont eu des paſſions; ils les ont chantées. La France avoit des Romanciers & des Troubadours, long-temps avant qu'elle eût des Sçavans & des Philoſophes. En ſuppoſant donc que les ſciences & les arts euſſent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inſpirées par les paſſions n'en auroient pas moins été réaliſées en proſe & en vers; avec cette différence, que nous aurions eu de moins tout ce que les Philoſophes, les Poëtes & les Hiſtoriens ont fait pour nous plaire ou pour nous inſtruire.

Athènes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine; mais elle ne céda qu'avec l'Univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout: & c'eſt perdre le temps que de chercher des cauſes particulieres, où l'on voit une force ſupérieure ſi marquée.

Rome, maitreſſe du Monde, ne trouvoit plus d'ennemis; il s'en forma dans ſon ſein. Sa grandeur fit ſa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas

faites pour gouverner le Monde entier : elles avoient pu ſuffire contre les factions des Manlius, des Caſſius & des Gracques ; elles ſuccomberent ſous les armées de Sylla, de Céſar & d'Octave : Rome perdit ſa liberté, mais elle conſerva ſa puiſſance. Opprimée par les ſoldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour-à-tour déclarés peres de la patrie & maſſacrés. Un Monſtre indigne du nom d'homme ſe faiſoit proclamer Empereur : & l'auguſte corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Étranges alternatives d'eſclavage & de tyrannie, mais telles qu'on les a vues dans tous les États où la milice diſpoſoit du Trône. Enfin de nombreuſes irruptions des Barbares vinrent renverſer & fouler aux pieds ce vieux coloſſe ébranlé de toutes parts ; & de ſes débris ſe formerent tous les Empires qui ont ſubſiſté depuis.

Ces ſanglantes révolutions ont-elles donc quelque choſe de commun avec les progrès des lettres ? Par-tout je vois des cauſes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours,

ce fut ſous des Empereurs Philoſophes. Séneque a-t-il donc été le corrupteur de Nèron ? Eſt-ce l'étude de la philoſophie & des arts qui fit autant de monſtres, des Caligula, des Domitien, des Héliogabale ? Les lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome ne tomberent-elles pas ſous ces regnes cruels ? Elles s'affoiblirent ainſi par degrés avec le vaſte Empire auquel la deſtinée du Monde ſembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'Univers une ſeconde fois, avec la barbarie & la ſervitude, ſes compagnes fidelles.

Diſons donc que les Muſes aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Partout je les vois prodiguer leurs bienfaits ſur les nations, au moment où elles ſont le plus floriſſantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Ruſſie, ſi-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puiſſant Empire par le Héros ſingulier, qui en a été, pour ainſi dire, le créateur : le Légiſlateur de Berlin, le conquérant de la Siléſie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il eſt arrivé quelquefois que la gloi-

re des Empires n'a pas ſurvécu long-tems à celle des lettres, c'eſt qu'elle étoit à ſon comble, lorſque les lettres ont été cultivées, & que le ſort des choſes humaines eſt de ne pas durer long-tems dans le même état. Mais bien loin que les ſciences y contribuent, elles périſſent infailliblement frappées des mêmes coups; en ſorte que l'on peut obſerver que les progrès des lettres & leur déclin ſont ordinairement dans une juſte proportion avec la fortune & l'abbaiſſement des Empires.

Cette vérité ſe confirme encore par l'expérience des derniers temps. L'eſprit humain, après une éclipſe de pluſieurs ſiécles, ſembla s'éveiller d'un profond ſommeil. On fouilla dans les cendres antiques, & le feu ſacré ſe ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette ſeconde génération des ſciences. Mais dans quel temps reprirent-elles cette nouvelle vie? Ce fut lorſque l'Europe, après tant de convulſions violentes, eut enfin pris une poſition aſſurée, & une forme plus heureuſe.

Ici ſe développe un nouvel ordre de choſes. Il ne s'agit plus de ces petits

Royaumes domeſtiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville; de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maiſons, tremblans ſans ceſſe pour une patrie toujours prête à leur échapper : c'eſt une Monarchie vaſte & puiſſante, combinée dans toutes ſes parties par une légiſlation profonde. Tandis que cent mille ſoldats combattent gaiement pour la ſûreté de l'État, vingt millions de citoyens heureux & tranquilles, occupés à ſa proſpérité intérieure, cultivent ſans allarmes les immenſes campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les arts & les lettres dans l'enceinte des villes : toutes les profeſſions diverſes, appliquées uniquement à leur objet, ſont maintenues dans un juſte équilibre, & dirigées au bien général par la main puiſſante qui les conduit & les anime. Telle eſt la foible image du beau regne de Louis XIV, & de celui ſous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerriere & ſçavante, eſt devenue le modele & l'arbitre de l'Europe; elle ſçait vaincre & chanter ſes victoires : ſes Philoſophes meſurent la terre, & ſon Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les lettres ? Dans quel siécle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occasions que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? Qu'y a-t il enfin de supérieur dans l'Antiquité au siége de Berg-op-zoom, & à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entierement proscrits parmi nous.

C'est déjà un grand avantage pour la cause des lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet, les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les suites, les violences des grands, la tyrannie des peres, la bisarrerie de la vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces

excès ſi communs autrefois, funeſtes effets de l'ignorance & de l'oiſiveté, n'exiſtent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoiſſances dont tous les eſprits ſont occupés ou amuſés.

On nous reproche des vices rafinés & délicats; c'eſt que par-tout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils ſe couvrent, ſont du moins l'aveu de leur honte, & un témoignage du reſpect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne ſe trouvent que dans la capitale ſeulement, & ce n'eſt même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richeſſes & l'oiſiveté. Les Provinces entieres & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoiſſent que de nom. Jugera-t-on toute la nation ſur les travers d'un petit nombre d'hommes? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus; la corruption ne jouit de ſes prétendus ſuccès que dans des têtes ignorantes; les ſciences & les lettres ne ceſſent point de dépoſer contre elle; la

Morale la démaſque, la Philoſophie humilie ſes petits triomphes; la Comédie, la Satyre, l'Epigramme la percent de mille traits.

Les bons livres ſont la ſeule défenſe des eſprits foibles, c'eſt-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conſerver fidélement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de Morale ſurvivront éternellement à ces brochures licencieuſes, qui diſparoiſſent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'eſt outrager injuſtement les ſciences & les arts, que de leur imputer ces productions honteuſes. L'eſprit ſeul, échauffé par les paſſions, ſuffit pour les enfanter. Les Sçavans, les Philoſophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les mépriſent, ou même ignorent leur exiſtence : il y a plus; dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre qui ont illuſtré le dernier regne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abuſé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le génie

humain a retirés des ſciences cultivées? Des Écrivains, la plupart obſcurs, ſe ſont jettés de nos jours dans de plus grands excès; heureuſement cette corruption a peu duré; elle paroît preſque entierement éteinte ou épuiſée. Mais c'étoit une ſuite particuliere du goût léger & frivole de notre nation; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de ſemblables reproches à faire aux lettres.

Je pourrois me diſpenſer de parler du luxe, puiſqu'il naît immédiatement des richeſſes, & non des ſciences & des arts. Et quel rapport peut avoir avec les lettres le luxe du faſte & de la molleſſe, qui eſt le ſeul que la Morale puiſſe condamner ou reſtreindre?

Il eſt, à la vérité, une ſorte de luxe ingénieux & ſçavant qui anime les arts & les éleve à la perfection. C'eſt lui qui multiplie les productions de la Peinture, de la Sculpture & de la Muſique. Les choſes les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes; & une nation ſeroit juſtement mépriſée, qui, pour augmenter le nombre des Peintres & des Muſiciens, ſe laiſſeroit manquer de laboureurs & de ſoldats. Mais lorſque les armées ſont complet-

tes, & la terre cultivée, à quoi employer le loiſir du reſte des citoyens ? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas ſe donner des tableaux, des ſtatues & des ſpectacles.

Vouloir rappeller les grands États aux petites vertus des petites Républiques, c'eſt vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau ; c'étoit la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans ſa famille, il déclama toute ſa vie, combattit, & mourut enfin ſans avoir rien fait d'utile pour ſa patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fiſſent que de petites choſes : ils ſe conſacroient tout entiers à leur patrie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers temps on ne ſçavoit qu'exiſter ; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus ; ce n'étoient que des qualités forcées : on étoit alors dans une impoſſibilité phyſique d'être voluptueux ; & qui vouloit être lâche, devoit ſe réſoudre à être eſclave. Les Etats s'accrûrent : l'inégalité des biens

s'introduisit nécessairement : un Proconsul d'Asie pouvoit-il être aussi pauvre, que ces Consuls anciens, demi-bourgeois & demi-paysans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le lendemain cultiver les leurs? Les circonstances seules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu ; elle est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçus de la Nature & de la fortune.

Après avoir justifié les lettres sur l'article du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduite dans nos mœurs, est un des plus utiles présens qu'elles pussent faire aux hommes. Supposer que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la regle, & l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce & bienfaisante ? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même ; tel est

le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs, plus de philosophie qu'on ne pense; elle respecte le nom & la qualité d'homme; elle seule conserve entr'eux une sorte d'égalité fictive; foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre; elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur & de l'esprit de singularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides & de dupes? Croira-t-on que tous soient en même temps & trompeurs & trompés?

Nos cœurs ne sont point assez parfaits pour se montrer sans voile: la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caracteres; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les ressemblances générales qu'elle répand sur eux: sans elle, la société n'offriroit que des disparates & des chocs; on se haïroit par les petites choses; & avec cette disposition, il seroit difficile de s'aimer même pour les

plus grandes qualités. On a plus souvent besoin de complaisance que de services ; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans sa vie. Mais une société douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse placè les vertus ; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines, qui les subordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainsi que ce juste milieu, au-deçà & au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne se contente pas d'attaquer les sciences dans les effets qu'on leur attribue ; on les empoisonne jusques dans leur source ; on nous peint la curiosité comme un penchant funeste ; on charge son portrait des couleurs les plus odieuses. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le systême moral : mais il n'en est pas moins vrai que nous devons à nos connoissances, & par conséquent à notre curiosité, tous les biens dont nous jouissons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie se passeroit à remper sur la petite portion de terrein destiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance est un état

de crainte & de besoin ; tout est danger alors pour notre fragilité : la mort gronde sur nos têtes, elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout, & qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître ?

Telle est la noble distinction d'un être pensant : seroit-ce donc en vain que nous aurions été doués seuls de cette faculté divine ? C'est s'en rendre digne que d'en user.

Les premiers hommes se contentèrent de cultiver la terre, pour en tirer le bled : ensuite on creusa dans ses entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès se sont faits dans les sciences : on ne s'est pas contenté des découvertes les plus nécessaires : on s'est attaché avec ardeur à celles qui ne paroissoient que difficiles & glorieuses. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter ? Ce que nous appellons génie, n'est autre chose qu'une raison sublime & courageuse : il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes, sont nos guides dans la navigation, & l'é-

tude de leurs ſituations reſpectives, qu'on n'a peut-être regardées d'abord que comme l'objet de curioſité la plus vaine, eſt devenue une des ſciences la plus utile. La propriété ſinguliere de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la Nature, nous a conduits comme par la main à travers l'immenſité des mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniere, nous ont montré une nouvelle ſcene de merveilles, que nos yeux ne ſoupçonnoient pas.

Les expériences du tube électriſé ſembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connoiſſance du regne univerſel de la Nature.

Après la découverte de ces rapports ſi imprévus, ſi majeſtueux, entre les plus petites & les plus grandes choſes, quelles connoiſſances oſerions-nous dédaigner ? En ſçavons-nous aſſez pour mépriſer ce que nous ne ſçavons pas ? Bien loin d'étonner la curioſité, ne ſemble-t-il pas, au contraire, que l'Être ſuprême ait voulu la réveiller par des découvertes ſingulieres, qu'aucune analogie n'avoit annoncées ?

Mais de combien d'erreurs eſt aſſiégée

l'étude de la vérité ! Quelle audace, nous dit on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuſes, où tant d'autres ſe ſont égarés ? Sur ces principes, il n'y aura plus rien que nous oſions entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aſpirer, puiſqu'il n'en eſt point ſans mélange. La véritable ſageſſe, au contraire, conſiſte ſeulement à les épurer, autant que notre condition le permet.

Tous les reproches que l'on fait à la Philoſophie, attaquent l'eſprit humain, ou plutôt l'Auteur de la Nature, qui nous a fait tels que nous ſommes. Les Philoſophes étoient des hommes ; ils ſe ſont trompés. Doit-on s'en étonner ? Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous ; ſongeons que c'eſt à leurs erreurs multipliées que nous devons la poſſeſſion des vérités dont nous jouiſſons. Il falloit épuiſer les combinaiſons de tous ces divers ſyſtêmes, la plupart ſi répréhenſibles & ſi outrés, pour parvenir à quelque choſe de raiſonnable. Mille routes conduiſent à l'erreur ; une ſeule mene à la vérité. Faut-il être ſurpris qu'on ſe ſoit

mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard.

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face ; ceux-là rassembloient les motifs de douter : ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches ; les autres se proposoient la vertu même, comme leur unique objet, & se flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude & la pauvreté, comme l'asyle des mœurs : d'autres usoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les assemblées publiques pour rendre leur sagesse utile aux Rois & aux peuples. Un seul homme n'est pas tous : un seul esprit, un seul systême n'enferme pas toute la science ; c'est par la comparaison des extrêmes, que l'on saisit enfin le juste milieu ; c'est par le combat

des erreurs qui s'entredétruifent, que la vérité triomphe : ces diverfes parties fe modifient, s'élevent & fe perfectionnent mutuellement ; elles fe rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités ; les nuages fe diffipent, & la lumiere de l'évidence fe leve.

Je ne diffimulerai cependant pas que les fciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient propofé. La Métaphyfique vouloit connoître la nature des efprits, & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le Phyficien a entrepris l'hiftoire de la Nature, & n'a imaginé que des Romans ; mais en pourfuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La Chymie n'a pu nous donner de l'or, & fa folie nous a valu d'autres miracles dans fes analyfes & fes mélanges. Les fciences font donc utiles jufques dans leurs écarts & leurs déréglemens : il n'y a que l'ignorance qui n'eft jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les Anciens, à cet égard, paroiffoient plus fages que nous : nous avons la manie de vouloir procéder

toujours

toujours par démonſtrations ; il n'y a ſi petit Profeſſeur qui n'ait ſes argumens & ſes dogmes , & par conſéquent ſes erreurs & ſes abſurdités. Ciceron & Platon traitoient la Philoſophie en dialogues : chacun des Interlocuteurs faiſoit valoir ſon opinion ; on diſputoit , on cherchoit , & on ne ſe piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit ſur l'évidence ; elle eſt plus propre à être ſentie qu'à être définie : mais nous avons preſque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraiſemblances , & de calculer le degré de conſentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choſes démontrées ! & combien n'y en a-t-il pas , qui ne ſont que probables ! Ce ſeroit rendre un grand ſervice aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'eſprit de ſyſtême qui s'eſt longtemps attaché à des objets où il ne pouvoit preſque que nous égarer , devroit régler l'acquiſition , l'enchaînement & le progrès de nos idées : nous avons beſoin d'un ordre entre les diverſes ſciences , pour nous conduire des plus ſimples aux plus compoſées , & parvenir ainſi à conſtruire une eſ-

pece d'obſervatoire ſpirituel, d'où nous puiſſions contempler toutes nos connoiſſances ; ce qui eſt le plus haut degré de l'eſprit.

La plupart des ſciences ont été faites au haſard ; chaque Auteur a ſuivi l'idée qui le dominoit, ſouvent ſans ſçavoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres ſeront extraits & refondus, conformément à un certain ſyſtême qu'on ſe ſera formé ; alors les eſprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route & ſouvent en arriere. Mais quel eſt le génie en état d'embraſſer toutes les connoiſſances humaines, de choiſir le meilleur ordre pour les préſenter à l'eſprit ? Sommes nous aſſez avancés pour cela ? Il eſt du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'Hiſtoire des Lettres.

Le temple des ſciences eſt un édifice immenſe, qui ne peut s'achever que dans la durée des ſiecles. Le travail de chaque homme eſt peu de choſe dans un ouvrage ſi vaſte ; mais le travail de chaque homme y eſt néceſſaire. Le ruiſſeau qui porte ſes eaux à la Mer,

doit-il s'arrêter dans sa course, en considérant la petitesse de son tribut ? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la postérité ? Ne bornons point nos idées à notre vie propre ; étendons-les sur la vie totale du genre humain ; méritons d'y participer, & que l'instant rapide où nous aurons vécu, soit digne d'être marqué dans son histoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un Philosophe, ou d'un homme de lettres, au-dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées : celles de l'un, utiles à la société générale, sont immortelles, & consacrées à l'admiration de tous les siecles ; tandis que les autres voient disparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'Astrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les sciences qu'on appelloit occultes : elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible ; & quand les vraies sciences n'auroient

fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions déja beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta non sur les Sçavans, mais sur les Sophistes; non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Socrate étoit chef d'une Secte qui enseignoit à douter, & il censuroit, avec justice, l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir. La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Socrate est ici témoin contre lui-même; le plus sçavant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain; déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'Histoire, s'il n'y avoit ni Guerriers, ni Tyrans, ni Conspirateurs. Je réponds, qu'elle seroit l'Histoire des vertus des hommes. Je dirai plus; si les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus besoin, ni de Juges, ni de Magistrats, ni de soldats. A quoi s'occuperoient-ils? Il ne leur resteroit

que les ſciences & les arts. La contemplation des choſes naturelles, l'exercice de l'eſprit ſont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les ſciences ſont nées de l'oiſiveté, c'eſt abuſer viſiblement des termes. Elles naiſſent du loiſir, il eſt vrai; mais elles garantiſſent de l'oiſiveté. Le citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue, n'eſt pas plus occupé que le Géometre ou l'Anatomiſte; j'avoue que ſon travail eſt de premiere néceſſité : mais ſous prétexte que le pain eſt néceſſaire, faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre? Et parce qu'il eſt plus néceſſaire que les loix, le laboureur ſera-t il élevé au-deſſus du Magiſtrat ou du Miniſtre? Il n'y a point d'abſurdités où de pareils principes ne puiſſent nous conduire.

Il ſemble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philoſophes. Je demanderai à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer. C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles; & quels

préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux ſciences d'être nuiſibles aux qualités morales? Quoi! l'exercice du raiſonnement, qui nous a été donné pour guide; les ſciences Mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos beſoins préſens, tiennent l'eſprit ſi éloigné des idées inſpirées par les ſens & par la cupidité; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la premiere ſcience de l'homme; les obſervations de la Nature, ſi néceſſaires à la conſervation de notre être, & qui nous élevent juſqu'à ſon Auteur: toutes ces connoiſſances contribueroient à détruire les mœurs! Par quel prodige opéreroient-elles un effet ſi contraire aux objets qu'elles ſe propoſent? Et on oſe traiter d'éducation inſenſée celle qui occupe la Jeuneſſe de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'eſprit des hommes! Quoi! les Miniſtres d'une religion pure & ſainte, à qui la Jeuneſſe eſt ordinairement confiée parmi nous, lui laiſſeroient ignorer les

devoirs de l'homme & du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation ſi injuſte, pour la perſuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perſes ; cette éducation fondée ſur des principes barbares, qui donnoit un Gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enſeigner à ne point mentir ; comme ſi les vertus étoient diviſées, & devoient former chacune un art ſéparé. La vertu eſt un être unique, indiviſible : il s'agit de l'inſpirer, non de l'enſeigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On ſe livre enſuite à de nouvelles déclamations contre les arts & les ſciences, ſous prétexte que le luxe va rarement ſans elles, & qu'elles ne vont jamais ſans lui. Quand j'accorderois cette propoſition, que pourroit-on en conclure ? La plupart des ſciences me paroiſſent d'abord parfaitement déſintéreſſées dans cette prétendue objection : le Géometre, l'Aſtronome, le Phyſicien ne ſont pas ſuſpects aſſurément. A l'égard des arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'eſt

un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, ſans le bien connoître. Quoique cette queſtion doive être regardée comme étrangere à mon ſujet, je ne puis m'empêcher de dire que, tant qu'on ne voudra raiſonner ſur cette matiere que par comparaiſon du paſſé au préſent, on en tirera les plus mauvaiſes conſéquences du monde. Lorſque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'aviſa le premier de porter des ſabots paſſa pour un voluptueux : de ſiecle en ſiecle, on n'a jamais ceſſé de crier à la corruption, ſans comprendre ce qu'on vouloit dire; le préjugé toujours vaincu, renaiſſoit fidélement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe ſont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne ſe croyoient nés que pour s'aſſervir, ſe piller, & ſe maſſacrer mutuellement. Tels étoient ces ſiecles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne ſuffiſoit ni à la nourriture, ni au travail de ſes habitans; les ſujets devenoient à charge à l'État; ſi-

tôt qu'ils étoient désarmés, il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du Nord, la honte de l'Humanité, qui détruisirent l'Empire Romain, & qui désolerent le neuvieme siecle, n'avoient d'autre source que la misere d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-temps la chimere de la politique, & qui est impossible dans les grands États, le luxe seul peut nourrir & occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout; il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France

l'état de la capitale. Parcourez les Provinces : les proportions y ſont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès ; le néceſſaire commode aſſez rare ; l'artiſan & le laboureur, c'eſt-à-dire, le corps de la nation, borné à la ſimple exiſtence : en ſorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée ſur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force & la ſanté du reſte.

Mais, nous dit-on, les arts amolliſſent le courage : on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Égypte, les Chinois, & les Italiens modernes ? Quelle injuſtice d'en accuſer les ſciences ! Il ſeroit trop long d'en rechercher ici les cauſes. Il ſuffira de citer pour l'honneur des lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Eſpagne, de l'Angleterre & de la France, c'eſt-à-dire, des nations les plus guerrieres & les plus ſçavantes.

Des barbares ont fait de grandes conquêtes ; c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes. Ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai, ſi l'on veut, qu'un peuple n'eſt pas invincible pour être ſçavant. A toutes ces révo-

lutions, j'oppoſerai ſeulement la plus vaſte & la plus facile conquête qui ait jamais été faite; c'eſt celle de l'Amérique, que les arts & les ſciences de l'Europe ont ſubjuguée avec une poignée de ſoldats; preuve ſans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajoûterai, que c'eſt enfin une barbarie paſſée de mode, de ſuppoſer que les hommes ne ſont nés que pour ſe détruire. Les talens & les vertus militaires méritent ſans doute un rang diſtingué dans l'ordre de la néceſſité: mais la philoſophie a épuré nos idées ſur la gloire: l'ambition des Rois n'eſt à ſes yeux que le plus monſtrueux des crimes: graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous oſons célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques nations au ſein de l'ignorance aient eu des idées de la gloire & de la vertu, ce ſont des exceptions ſi ſingulieres, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences: pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul mortel n'eſt aſſez hardi pour pénétrer, ou aſſez heureux

pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer ſépare à peine les Contrées ſçavantes & heureuſes de l'Europe, de ces régions funeſtes, où l'homme eſt ennemi né de l'homme, où les Souverains ne ſont que les aſſaſſins privilégiés d'un peuple eſclave. D'où naiſſent ces différences ſi prodigieuſes entre des climats ſi voiſins, où ſont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la Nature? L'Amérique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou ſauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les paſſions & les crimes. La terre abandonnée ſans culture, n'eſt point oiſive: elle produit des épines & des poiſons, elle nourrit des monſtres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrèce, les Virginius, les Scévola; mais j'admirerai plus encore un État puiſſant & bien gouverné, où les citoyens ne ſeront point condamnés à des vertus ſi cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à ſa charrue: dans un ſiecle plus heureux,

Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philoſophie & des lettres, & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui, avec ſes raves cuites ſous la cendre, mépriſe l'or de Pyrrhus; mais Titus, dans la ſomptuoſité de ſes palais, meſurant ſon bonheur ſur celui qu'il procure au monde par ſes bienfaits & par ſes loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïſme ſuperſtitieux, ruſtique ou barbare, que j'admirois en frémiſſant, j'adore une vertu éclairée, heureuſe & bienfaiſante : l'idée de mon exiſtence s'embellit : j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit être aſſez aveugle, ou aſſez injuſte, pour n'être pas frappé de ces différences ? Le plus beau ſpectacle de la Nature, c'eſt l'union de la vertu & du bonheur : les ſciences & les arts peuvent ſeuls élever la raiſon à cet accord ſublime. C'eſt de leur ſecours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les paſſions, des lumieres pour diſſiper leurs preſtiges, de l'élévation pour apprécier leurs petiteſſes, des attraits enfin & des dédommagemens pour ſe diſtraire de leurs ſéductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement *. Les ſciences, dont le premier objet eſt l'exercice & la perfection du raiſonnement, ſont donc les guides les plus aſſurés des mœurs. L'innocence ſans principes & ſans lumieres, n'eſt qu'une qualité de tempérament, auſſi fragile que lui. La ſageſſe éclairée connoît ſes ennemis & ſes forces. Au moyen de ſon point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur : elle ſçait tour-à-tour s'abſtenir & jouir dans les bornes qu'elles s'eſt preſcrites.

Il n'eſt pas plus difficile de faire voir l'utilité des arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les paſſions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

Otez les arts du monde : que reſte-t-il ? les exercices du corps & les paſſions. L'eſprit n'eſt plus qu'un agent matériel, ou l'inſtrument du vice. On ne ſe délivre de ſes paſſions que par des goûts : les arts ſont néceſſaires à une nation heureuſe : s'ils ſont l'occa-

---

* Conſidérations ſur les mœurs.

ſion de quelques déſordres, n'en accuſons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuſe-t-elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaiſirs de l'ame, les ſeuls qui ſoient dignes de nous : nous devons à leurs ſéductions utiles l'amour de la vérité & des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées, ſi elles n'euſſent été parées de leurs mains.

C'eſt à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La Sculpture, la Peinture flattent la tendreſſe, conſolent les regrets, immortaliſent des vertus & les talens ; elles ſont des ſources vivantes de l'émulation ; Céſar verſoit des larmes en contemplant la ſtatue d'Alexandre.

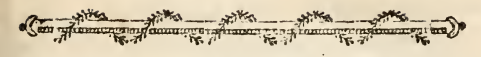
L'harmonie a ſur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître ; la Fable a dit qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus ; elle ſuſpend la penſée : elle calme nos agitations, & nos troubles les plus cruels : elle anime la valeur, & préſide aux plaiſirs.

Ne ſemble-t-il pas que la divine Poëſie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame

peut être inacceſſible à ſa touchante magie ? Elle adoucit le maintien ſévere de la vérité, elle fait ſourire la ſageſſe; les chef-d'œuvres du Théâtre doivent être conſidérés comme de ſçavantes expériences du cœur humain.

C'eſt aux arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'eſprit & l'enjouement ingénieux qui font les charmes de la ſociété; ils ont doré les liens qui nous uniſſent, orné la ſcène du Monde, & multiplié les bienfaits de la Nature.





RÉPONSE DE

M. ROUSSEAU,

Au Diſcours précédent.

Ne, dùm tacemus, non verecundiæ, ſed diffidentiæ causâ tacere videamur.

Cyprian. contra Demet.

C'Est avec une extrême répugnance que j'amuſe de mes diſputes des Lecteurs oiſifs, qui ſe ſoucient très-peu de la vérité ; mais la maniere dont on vient de l'attaquer me force à prendre ſa défenſe encore une fois, afin que mon ſilence ne ſoit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les Philoſophes.

Il faut me répéter, je le ſens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les ſages diront : cet homme n'a pas beſoin de chercher ſans ceſſe de nouvelles raiſons ; c'eſt une preuve

de la ſolidité des ſiennes *.

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la queſtion & de ſupprimer les diſtinctions eſſentielles que j'y ai miſes, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un ſommaire des propoſi-

---

* Il y a des vérités très-certaines qui au premier coup-d'œil paroiſſent des abſurdités, & qui paſſeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le ſoleil eſt plus près de nous en hiver qu'en été, ou qu'il eſt couché avant que nous ceſſions de le voir, il ſe moquera de vous. Il en eſt ainſi du ſentiment que je ſoutiens. Les hommes les plus ſuperficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi; les vrais Philoſophes ſe hâtent moins; & ſi j'ai la gloire d'avoir fait quelques proſélytes, ce n'eſt que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-temps & profondément médité mon ſujet, & j'ai tâché de le conſidérer par toutes ſes faces. Je doute qu'aucun de mes adverſaires en puiſſe dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits, de ces vérités lumineuſes qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui ſont toujours le fruit & la preuve d'une ſuffiſante méditation. J'oſe dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raiſonnable que je n'euſſe prévue, & à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je ſuis réduit à redire toujours les mêmes choſes.

tions que j'ai ſoutenues & que je ſoutiendrai auſſi long-temps que je ne conſulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les ſciences ſont le chef-d'œuvre du génie & de la raiſon. L'eſprit d'imitation a produit les beaux-arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous ſommes redevables aux arts méchaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajoûté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur aſſurément. Mais conſidérons maintenant toutes ces connoiſſances par rapport aux mœurs *.

---

* *Les connoiſſances rendent les hommes doux*, dit ce Philoſophe célebre, dont l'ouvrage toujours profond & quelquefois ſublime reſpire par-tout l'amour de l'Humanité. Il a écrit en ce peu de mots, &, ce qui eſt rare, ſans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus ſolide à l'avantage des lettres. Il eſt vrai, les connoiſſances rendent les hommes doux. Mais la douceur, qui eſt la plus aimable des vertus, eſt auſſi quelquefois une foibleſſe de l'ame. La vertu n'eſt pas toujours douce; elle ſçait s'armer à propos de ſévérité contre le vice; elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juſte au méchant ne ſçait point pardonner.

Si des intelligences céleſtes cultivoient les ſciences, il n'en réſulteroit que du bien ; j'en dis autant des grands hommes, qui ſont faits pour guider les autres. Socrate ſçavant & vertueux fut l'honneur de l'Humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoiſonnent les plus ſublimes connoiſſances, & les rendent pernicieuſes aux nations ; les méchans en tirent beaucoup de choſes nuiſibles ; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne ſe fût piqué de philoſophie à Athènes, le ſang d'un juſte n'eût point crié vengeance contre la patrie des ſciences & des arts *.

Ce fut une réponſe très-ſage que celle d'un Roi de Lacédémone à ceux qui louoient en ſa préſence l'extrême bonté de ſon collegue Charillus. *Et comment ſeroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne ſçait pas être terrible aux méchans ?* Brutus n'étoit point un homme doux : qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux ? Au contraire ? il y a des ames lâches & puſillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne ſont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle eſt la douceur qu'inſpire aux peuples le goût des lettres.

* Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit

C'eſt une queſtion à examiner, s'il ſeroit avantageux aux hommes d'avoir de la ſcience, en ſuppoſant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet; mais c'eſt une folie de prétendre que les chimeres de la philoſophie, les erreurs & les menſonges des Philoſophes puiſſent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots ? & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoiſſances, ſçavoir & philoſophie, ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne ?

A meſure que le goût de ces niaiſeries s'étend chez une nation, elle perd celui des ſolides vertus : car il en coûte moins, pour ſe diſtinguer par du babil, que par de bonnes mœurs, dès qu'on

préciſément les mêmes choſes que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ſes accuſateurs plaidoit pour les Artiſtes, l'autre pour les Orateurs, le troiſieme pour les Poëtes, tous pour la prétendue cauſe des Dieux. Les Poëtes, les Artiſtes, les Fanatiques, les Rhéteurs triompherent; & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon ſiecle, en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë.

eſt diſpenſé d'être homme de bien, pourvû qu'on ſoit un homme agréable.

Plus l'intérieur ſe corrompt & plus l'extérieur ſe compoſe * : c'eſt ainſi que la culture des lettres engendre inſenſiblement la politeſſe. Le goût naît encore de la même ſource. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il eſt naturel que ceux qui s'en occupent réfléchiſſent ſur les moyens de plaire ; & ce ſont ces réflexions qui à la longue forment le ſtyle, épurent le goût, & répandent par-tout les graces & l'urbanité. Toutes ces choſes ſeront, ſi l'on veut, le ſup-

* Je n'aſſiſte jamais à la repréſentation d'une Comédie de Moliere, que je n'admire la délicateſſe des ſpectateurs. Un mot un peu libre, une expreſſion plutôt groſſiere qu'obſcène, tout bleſſe leurs chaſtes oreilles ; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne ſoient toujours les plus ſcandaliſés. Cependant ſi l'on comparoit les mœurs du ſiecle de Moliere avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le réſultat fût à l'avantage de celui-ci ? Quand l'imagination eſt une fois ſalie, tout devient pour elle un ſujet de ſcandale ; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ſes ſoins pour le conſerver.

plément de la vertu : mais jamais on ne pourra dire qu'elles ſoient la vertu, & rarement elles s'aſſocieront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui ſe rend utile, travaille pour les autres, & que celui qui ne ſonge qu'à ſe rendre agréable ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun ſoin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oiſiveté qui ont engendré nos ſciences, ont auſſi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, & le goût des lettres accompagne ſouvent celui du luxe * : toutes ces choſes ſe tiennent

* On m'a oppoſé quelque part le luxe des Aſiatiques, par cette même maniere de raiſonner qui fait qu'on m'oppoſe les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui pourſuit mes adverſaires, ils ſe trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je ſçais bien que les peuples de l'Orient ne ſont pas moins ignorans que nous ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient auſſi vains & ne faſſent preſque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres, comptoient parmi eux cinq cent quatre-vingts Poëtes claſſiques, vers le milieu du ſiecle dernier.

aſſez fidelle compagnie, parce qu'elles ſont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propoſitions démontrées, il faudroit chercher les cauſes particulieres de cette contrariété. Mais la premiere idée de ces propoſitions eſt née elle-même d'une longue méditation ſur l'expérience : & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du Monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oſeroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des tems où les ſources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

A travers l'obſcurité des anciens temps & la ruſticité des anciens peuples, on apperçoit chez pluſieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, ſur-tout une ſévérité de mœurs, qui eſt une marque infaillible de leur pureté ; la bonne-foi, l'hoſpitalité, la juſtice, &, ce qui eſt très-important, une grande horreur pour la débauche *, mere féconde de

* Je n'ai nul deſſein de faire ma cour aux femmes ; je conſens qu'elles m'honorent de tous

tous les autres vices. La vertu n'eſt donc pas incompatible avec l'ignorance.

---

l'épithete de Pédant ſi redoutée de tous nos galans Philoſophes. Je ſuis groſſier, mauſſade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs ; ainſi je vais dire la vérité tout à mon aiſe.

L'homme & la femme ſont faits pour s'aimer & s'unir; mais paſſé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux eſt une ſource affreuſe de déſordres dans la ſociété & dans les mœurs. Il eſt certain que les femmes ſeules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes ; ainſi elles ne font que du mal, & reçoivent ſouvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une Religion ſi pure, la chaſteté a pu devenir une vertu ſi baſſe & monacale, capable de rendre ridicule tout homme, & je dirois preſque toute femme qui oſeroit s'en piquer ; tandis que chez les Payens cette même vertu étoit univerſellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illuſtres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, ſans que la Religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence : Cyrus, Alexandre, & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le Cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les

Elle n'eſt pas non plus toujours ſa compagne : car pluſieurs peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal ; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme *.

---

peuples d'Eſpagne, & ſur lequel ils avoient fait graver le triomphe de la vertu : c'eſt ainſi qu'il appartenoit aux Romains de ſoumettre les peuples, autant par la vénération dûe à leurs mœurs que par l'effort de leurs armes ; c'eſt ainſi que la ville des Faliſques fut ſubjuguée, & Pyrrhus vainqueur, chaſſé de l'Italie.

Je me ſouviens d'avoir lu quelque part une aſſez bonne réponſe du Poëte Dryden à un jeune Seigneur Anglois, qui lui reprochoit que, dans une de ſes Tragédies, Cléomène s'amuſoit à cauſer tête-à-tête avec ſon amante au lieu de former quelque entrepriſe digne de ſon amour. Quand je ſuis auprès d'une Belle, lui diſoit le jeune Lord, je ſçais mieux mettre le temps à profit. Je le crois, lui répliqua Dryden ; mais auſſi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros.

* Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne ſçais combien de fort ſçavans hommes qui m'honorent de leur critique, m'oppoſer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorans, comme ſi cela faiſoit quelque choſe à la queſtion. De ce que la ſcience engendre néceſſairement le vice, s'enſuit-il que l'ignorance

On n'en pourra pas dire autant de la ſcience. Tous les peuples ſçavans ont été corrompus, & c'eſt déja un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaiſons de peuple à peuple ſont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté ; on eſt beaucoup plus ſûr de ce qu'on fait en ſuivant l'hiſtoire d'un même peuple, & comparant les progrès de ſes connoiſſances avec les révolutions de ſes mœurs. Or le réſultat de cet examen eſt que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de ſon ignorance ; & qu'à meſure qu'il eſt devenu Sçavant, Artiſte & Philoſophe, il a perdu ſes mœurs & ſa probité ; il eſt redeſcendu à cet égard au rang des nations ignorantes & vicieuſes qui font la honte de l'Humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici :

---

engendre néceſſairement la vertu ? Ces manieres d'argumenter peuvent être bonnes pour des Rhéteurs, ou pour les enfans par leſquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les Philoſophes doivent raiſonner d'autre ſorte.

c'eſt que tous les peuples barbares, ceux même qui ſont ſans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les peuples Sçavans & Philoſophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriſer. C'eſt quand une nation eſt une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption eſt au comble & qu'il ne faut plus eſpérer de remedes.

Tel eſt le ſommaire des choſes que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppoſe.

» Les hommes ſont méchans naturellement ; ils ont été tels avant la » formation des ſociétés : & par-tout » où les ſciences n'ont pas porté leur » flambeau, les peuples, abandonnés » aux ſeules *facultés de l'inſtinct*, ré» duits avec les lions & les ours à une » vie purement animale, ſont demeu» rés plongés dans la barbarie & dans la » miſere.

» La Grèce ſeule dans les anciens » temps penſa & *s'éleva par l'eſprit* à tout » ce qui peut rendre un peuple recom» mandable. Des Philoſophes formerent ſes mœurs & lui donnerent des » loix.

» Sparte, il eſt vrai, fut pauvre & » ignorante par inſtitution & par choix; » mais ſes loix avoient de grands dé- » fauts, ſes citoyens un grand pen- » chant à ſe laiſſer corrompre : ſa gloire » fut peu ſolide, & elle perdit bien- » tôt ſes inſtitutions, ſes loix & ſes » mœurs.

» Athènes & Rome dégénererent » auſſi. L'une céda à la fortune de la » Macédoine ; l'autre ſuccomba ſous ſa » propre grandeur, parce que les loix » d'une petite ville n'étoient pas faites » pour gouverner le Monde. S'il eſt » arrivé quelquefois que la gloire des » grands Empires n'ait pas duré long- » temps avec celle des lettres, c'eſt » qu'elle étoit à ſon comble, lorſque les » lettres y ont été cultivées ; & que c'eſt » le ſort des choſes humaines de ne pas » durer long-temps dans le même état. » En accordant donc que l'altération » des loix & des mœurs ait influé ſur » ces grands événemens, on ne ſera » point forcé de convenir que les ſcien- » ces & les arts y ait contribué : & » l'on peut obſerver, au contraire, que » le progrès & la décadence des lettres » eſt toujours en proportion avec la

» fortune & l'abbaiſſement des Empi-
» res.

» Cette vérité ſe confirme par l'ex-
» périence des derniers temps, où l'on
» voit dans une Monarchie vaſte &
» puiſſante la proſpérité de l'État, la
» culture des ſciences & des arts, & la
» vertu guerriere concourir à la fois à
» la gloire & à la grandeur de l'Em-
» pire.

» Nos mœurs ſont les meilleures
» qu'on puiſſe avoir; pluſieurs vices ont
» été proſcrits parmi nous; ceux qui
» nous reſtent appartiennent à l'Huma-
» nité, & les ſciences n'y ont nulle
» part.

» Le luxe n'a rien non plus de com-
» mun avec elles : ainſi les déſordres
» qu'il peut cauſer ne doivent point
» leur être attribués. D'ailleurs, le luxe
» eſt néceſſaire dans les grands États;
» il y fait plus de bien que de mal : il
» eſt utile pour occuper les citoyens
» oiſifs & donner du pain aux pau-
» vres.

» La politeſſe doit être plutôt comp-
» tée au nombre des vertus qu'au nom-
» bre des vices : elle empêche les hom-
» mes de ſe montrer tels qu'ils ſont;

» précaution très-néceſſaire pour les » rendre ſupportables les uns aux au- » tres.

» Les ſciences ont rarement atteint » le but qu'elles ſe propoſent ; mais au » moins elles y viſent. On avance à pas » lents dans la connoiſſance de la vé- » rité ; ce qui n'empêche pas qu'on n'y » faſſe quelque progrès.

» Enfin quand il ſeroit vrai que les » ſciences & les arts amolliſſent le cou- » rage, les biens infinis qu'ils nous pro- » curent ne ſeroient-ils pas encore pré- » férables à cette vertu barbare & fa- » rouche qui fait frémir l'Humanité ? » Je paſſe l'inutile & pompeuſe revue de ces biens : &, pour commencer, ſur ce dernier point par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare une fois pour toutes que, ſi quelque choſe peut compenſer la ruine des mœurs, je ſuis prêt à convenir que les ſciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reſte.

Je pourrois ſans beaucoup de riſque ſuppoſer tout cela prouvé, puiſque de tant d'aſſertions ſi hardiment avancées, il y en a très-peu qui touchent le fond de la queſtion, moins encore dont on

puiſſe tirer contre mon ſentiment quelque concluſion valable, & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, ſi ma cauſe en avoit beſoin.

En effet, 1. Si les hommes ſont méchans par leur nature, il peut arriver, ſi l'on veut, que les ſciences produiront quelque bien entre leurs mains; mais il eſt très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal. Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si les ſciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de temps bien employé. Et quand il ſeroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux ſeroient encore auſſi ridicules que ceux d'un homme qui, bien ſûr de ſuivre exactement la ligne d'à-plomb, voudroit mener un puits juſqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la conſidérer comme le pire état où nous puiſſions tomber : car il vaudroit encore mieux reſſembler à une brebis qu'à un mauvais Ange.

4. La Grèce fut redevable de ſes mœurs & de ſes loix à des Philoſophes, & à des Légiſlateurs. Je le veux. J'ai déja dit cent fois qu'il eſt bon qu'il y ait des Philoſophes, pourvu que le peuple ne ſe mêle pas de l'être.

5. N'oſant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts; de ſorte que, pour retorquer les reproches que je fais aux peuples ſçavans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres eſt toujours en proportion avec la grandeur des Empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi de mœurs & de vertu.

7. Nos mœurs ſont les meilleures que de méchans hommes comme nous puiſſent avoir. Cela peut être. Nous avons proſcrit pluſieurs vices; je n'en diſconviens pas. Je n'accuſe point les hommes de ce ſiecle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâches; ils ſont ſeulement fourbes & frippons. Quant aux vices qui ſuppoſent du

courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être néceſſaire pour donner du pain aux pauvres. Mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres *. Il occupe les citoyens oiſifs. Et pourquoi y a t-il des citoyens oiſifs ? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni miſere ni oiſiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

---

* Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes : l'argent qui circule entre les mains des riches & des Artiſtes pour fournir à leurs ſuperfluités, eſt perdu pour la ſubſiſtance du laboureur ; & celui-ci n'a point d'habit préciſément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaſpillage des matieres qui ſervent à la nourriture des hommes ſuffit ſeul pour rendre le luxe odieux à l'Humanité. Mes adverſaires ſont bien heureux que la coupable délicateſſe de notre langue m'empêche d'entrer là-deſſus dans des détails qui les feroient rougir de la cauſe qu'ils oſent défendre. Il faut des jus dans nos cuiſines : voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs ſur nos tables ; voilà pourquoi le payſan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques : voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause de luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences & des arts. Je conviendrai donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des États, comme les Cariatides servent à soutenir les Palais qu'elles décorent ; ou plutôt, comme ces poûtres dont on étaye des bâtimens pourris, & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me seroit aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on prétend m'opposer ; mais à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans ; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement *. Ceci n'est pas une assertion de légere im-

* Cette note est pour les Philosophes ; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est

portance ; il me ſemble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les Annales de tous les peuples qu'on oſe citer en preuve, ſont beaucoup plus favorables à la ſuppoſition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une abſurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fuſſent inventés ; avant qu'il y eût de cette eſpece d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maîtres, & de cette autre eſpece d'hommes frippons, menteurs qu'on appelle eſclaves ; avant qu'il y eût des hommes aſſez abominables pour oſer avoir du ſuperflu pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant

---

clair que les ſciences ne feront que le rendre pire ; ainſi voilà leur cauſe perdue par cette ſeule ſuppoſition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme ſoit naturellement bon, comme je le crois, & comme j'ai le bonheur de le ſentir, il ne s'enſuit pas pour cela que les ſciences lui ſoient ſalutaires ; car toute poſition qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce néceſſairement un commencement de corruption qu'elles accélerent bien vîte. Alors le vice de la conſtitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature, & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.

qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-temps désabusé de la chimere de l'âge d'or. Que n'ajoûtoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on est désabusé de la chimere de la vertu?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus; & je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer, & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela? Que les premiers Grecs, dont j'ai loué la vertu, étoient éclairés & sçavans, puisque des Philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix. Mais avec cette maniere de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs Mages; les Assyriens, leurs Chaldéens; les In-

des, leurs Gymnosophistes; les Celtes, leurs Druïdes? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les Perses, Zamoxis chez les Thraces? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie étoit née chez les Barbares? C'étoient donc des Sçavans, à ce compte, que tous ces peuples-là? *A côté des Miltiade & des Thémistocle, on trouvoit*, me dit-on, *les Aristide, & les Socrate.* A côté, si l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps; Socrate & Platon, qui étoient des Philosophes, vivoient dans un autre; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philosophie, la Grèce avilie & dégénérée avoit déja renoncé à sa vertu & vendu sa liberté.

La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisoit à la gloire. Il est vrai : la philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel est l'infaillible effet des connoissances de l'esprit.* Je prie le Lec-

tour d'être attentif à cette conclusion. *Les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme.* Les sciences n'y ont donc que faire. *En un mot, la Grèce dut tout aux sciences, & le reste du Monde dut tout à la Grèce.* La Grèce ni le Monde ne dûrent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires ; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grèce sur tous les autres peuples, & dont il semble qu'on se soit fait un point capital. *J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre & vivent de légumes.* Cette admiration est en effet très-digne d'un vrai Philosophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & stupide d'admirer des gens qui passent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à se voler & se trahir mutuellement pour satisfaire leur mollesse ou leur ambition, & qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur, du sang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur ?* On l'y cherche-

roit beaucoup plus raiſonnablement, que la vertu parmi les autres. *Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre humain compoſé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs, & de bergers?* Un ſpectacle infiniment plus beau que celui du genre humain, compoſé de Cuiſiniers, de Poëtes, d'Imprimeurs, d'Orfévres, de Peintres & de Muſiciens. Il n'y a que le mot *ſoldat* qu'il faut rayer du premier Tableau. La Guerre eſt quelquefois un devoir, & n'eſt point faite pour être un métier. Tout homme doit être ſoldat pour la défenſe de ſa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui: & mourir en ſervant la patrie eſt un emploi trop beau pour le confier à des mercénaires. *Faut-il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours?* Si j'ai le bonheur de trouver un ſeul lecteur impartial & ami de la vérité, je le prie de jetter un coup-d'œil ſur la ſociété actuelle, & d'y remarquer qui ſont ceux qui vivent entr'eux comme les lions & les ours, comme les tigres & les crocodiles. *Erigera-t-on en vertus les facultés de l'inſtinct pour ſe nourrir, ſe perpétuer & ſe défendre?* Ce ſont des

vertus, n'en doutons pas, quand elles ſont guidées par la raiſon & ſagement ménagées ; & ce ſont, ſur-tout, des vertus quand elles ſont employées à l'aſſiſtance de nos ſemblables. *Je ne vois là que des vertus animales, peu conformes à la dignité de notre être. Le corps eſt exercé ; mais l'ame eſclave ne fait que remper & languir.* Je dirois volontiers en parcourant les faſtueuſes recherches de toutes nos Académies. » Je ne vois » là que d'ingénieuſes ſubtilités, peu » conformes à la dignité de notre être. » L'eſprit eſt exercé ; mais l'ame eſ- » clave ne fait que remper & languir. » *Otez les arts du Monde*, nous dit-on ailleurs, *que reſte-t-il ? les exercices du corps & les paſſions.* Voyez, je vous prie, comment la raiſon & la vertu ſont toujours oubliées ! *Les arts ont donné l'être aux plaiſirs de l'ame, les ſeuls qui ſoient dignes de nous.* C'eſt-à-dire qu'ils en ont ſubſtitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on ſuive l'eſprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raiſonnemens de la plupart de mes adverſaires, un enthouſiaſme ſi marqué ſur les merveilles de l'entendement,

que cette autre faculté infiniment plus ſublime & plus capable d'élever & d'ennoblir l'ame, n'y eſt jamais comptée pour rien ? Voilà l'effet toujours aſſuré de la culture des lettres. Je ſuis ſûr qu'il n'y a pas actuellement un ſçavant qui n'eſtime beaucoup plus l'éloquence de Ciceron que ſon zele, & qui n'aimât infiniment mieux avoir compoſé les Catilinaires que d'avoir ſauvé ſon pays.

L'embarras de mes adverſaires eſt viſible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais exiſté ? & eux qui prétendent que les grandes actions ne ſont bonnes qu'à être célebrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les ſiennes ne l'euſſent jamais été ? C'eſt une terrible choſe qu'au milieu de cette fameuſe Grèce qui ne devoit ſa vertu qu'à la philoſophie, l'État où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-temps ait été préciſément celui où il n'y avoit point de Philoſophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été propoſées en exemple à toute la Grèce ; toute la Grèce étoit corrompue, & il y avoit encore de la vertu à Sparte ; toute la

Grèce étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre : cela est désolant. Mais enfin la fiere Sparte perdit ses mœurs & sa liberté, comme les avoit perdu la sçavante Athènes. Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela ?

Encore deux observations sur Sparte, & je passe à autre chose ; voici la premiere. *Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, Athènes fut vaincue, il est vrai ; & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plûtôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès.* Athènes eût dû vaincre par toutes sortes de raisons Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone ; elle avoit de grands revenus & plusieurs peuples étoient ses tributaires ; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athènes, sur-tout par sa position, avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponnèse, & qui devoit seul lui assurer l'Empire de la Grèce. C'étoit un Port vaste & commode ; c'étoit une Marine formidable dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistoclé qui ne sçavoit pas

jouer de la flûte. On pourroit donc être ſurpris qu'Athènes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin ſuccombé. Mais quoique la guerre du Péloponnèſe, qui a ruiné la Grèce, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre République, & qu'elle ait ſur-tout été, de la part des Lacédémoniens, une infraction des maximes de leur ſage Légiſlateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté ſur les reſſources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné pluſieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de ſçavoir ces choſes-là, & d'être forcé de les dire.

L'autre obſervation ne ſera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre ſous les yeux du lecteur.

Je ſuppoſe que tous les États dont la Grèce étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célèbre ? A peine ſon nom ſeroit parvenu juſqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des Hiſtoriens, pour tranſmettre ſa gloire à la poſtérité ; le ſpectacle de ſes farouches vertus eût été perdu pour nous ; il nous ſeroit indiffé-

rent, par conſéquent, qu'elles euſſent exiſté ou non. Les nombreux ſyſtêmes de philoſophie qui ont épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre eſprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chef-d'œuvres d'Éloquence & de Poëſie qui nous ont enſeigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables qui conſervent ou embelliſſent la vie; enfin l'ineſtimable tradition des penſées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils: toutes ces précieuſes richeſſes de l'eſprit euſſent été perdues pour jamais. Les ſiecles ſe ſeroient accumulés, les générations des hommes ſe ſeroient ſuccédé comme celles des animaux, ſans aucun fruit pour la poſtérité, & n'auroient laiſſé après elles qu'un ſouvenir confus de leur exiſtence; le Monde auroit vieilli, & les hommes ſeroient demeurés dans une enfance éternelle.

Suppoſons à notre tour qu'un Lacédémonien pénétré de la force de ces raiſons eût voulu les expoſer à ſes compatriotes; & tâchons d'imaginer les diſcours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

« Citoyens, ouvrez les yeux ſur vo-
» tre aveuglement. Je vois avec dou-
» leur que vous ne travaillez qu'à ac-
» quérir de la vertu, qu'à exercer vo-
» tre courage & maintenir votre liber-
» té ; & cependant vous oubliez le
» devoir plus important d'amuſer les
» oiſifs des races futures. Dites-moi ;
» à quoi peut être bonne la vertu, ſi ce
» n'eſt à faire du bruit dans le Monde?
» Que vous aura ſervi d'être gens de
» bien, quand perſonne ne parlera de
» vous ? Qu'importera aux ſiecles à ve-
» nir que vous vous ſoyez dévoués à
» la mort aux Thermopyles pour le ſa-
» lut des Athéniens, ſi vous ne laiſ-
» ſez comme eux ni ſyſtêmes de philo-
» ſophie, ni vers, ni comédies, ni ſta-
» tues * ? Hâtez-vous donc d'abandon-

* Périclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence & de goût : il embellit Athènes d'excellens ouvrages de ſculpture, d'édifices ſomptueux & de chef-d'œuvres dans les arts. Auſſi Dieu ſçait comment il a été prôné par la foule des Écrivains ! Cependant il reſte encore à ſçavoir ſi Périclès a été un bon Magiſtrat : car dans la conduite des États il ne s'agit pas d'élever des ſtatues ; mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuſerai point à

» ner des loix qui ne ſont bonnes qu'à » vous rendre heureux ; ne ſongez qu'à » faire beaucoup parler de vous quand » vous ne ſerez plus ; & n'oubliez ja- » mais que, ſi l'on ne célébroit les » grands hommes, il ſeroit inutile de » l'être ».

Voilà, je penſe, à-peu-près ce qu'auroit pu dire cet homme, ſi les Éphores l'euſſent laiſſé achever.

Ce n'eſt pas dans cet endroit ſeulement qu'on nous avertit que la vertu n'eſt bonne qu'à faire parler de ſoi. Ailleurs on nous vante encore les penſées

---

développer les motifs ſecrets de la guerre du Péloponnèſe, qui fut la ruine de la République ; je ne rechercherai point ſi le conſeil d'Alcibiade étoit bien ou mal fondé, ſi Périclès fut juſtement ou injuſtement accuſé de malverſation ; je demanderai ſeulement ſi les Athéniens devinrent meilleurs ou pires ſous ſon gouvernement ; je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les citoyens, parmi les eſclaves, même parmi ſes propres enfans, dont les ſoins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me ſemble, la premiere fonction du Magiſtrat & du Souverain : car le plus court & le plus ſûr moyen de rendre les hommes heureux, n'eſt pas d'orner leurs villes, ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

du Philosophe, parce qu'elles sont immortelles & consacrées à l'admiration de tous les siecles; *tandis que les autres voient disparoître leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître; chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.* Ah! il en reste au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conscience, dans les malheureux qu'on a soulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, & dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant*, disoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux.* On me répondra, peut-être, que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler; & moi je dis, que toutes autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que, faisant si peu de cas de Sparte, on ne montre guères plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étoient de grands hommes, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche

à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées * : cependant quelques pages après, on avoue que Fabricius méprisoit l'or de Pyrrhus, & l'on ne peut ignorer que l'Histoire Ro-

* Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles & généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, & leur controuvant des occasions & des causes vaines. Grande subtilité! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement & grossierement les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures & triées pour l'exemple du monde par le consentement des Sages, je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation & favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts de notre invention sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne messiéroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si saintes for-

maine eſt pleine d'exemples de la facilité qu'euſſent eu à s'enrichir ces Magiſtrats, ces guerriers vénérables qui faiſoient tant de cas de leur pauvreté *. Quant au courage, ne ſçait-on pas que la lâcheté ne ſçauroit entendre raiſon, & qu'un poltron ne laiſſe pas de fuir, quoique ſûr d'être tué en fuyant ? *C'eſt*, dit-on, *vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeller les grands États aux petites vertus des petites Républiques.* Voilà une phraſe qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibere ou de Catherine de Médicis, & je ne doute pas que l'un

mes. Ce n'eſt pas Rouſſeau qui dit tout cela, c'eſt Montagne.

* Curius refuſant les préſens des Samnites, diſoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que d'en avoir lui-même. Curius avoit raiſon. Ceux qui aiment les richeſſes ſont faits pour ſervir, & ceux qui les mépriſent pour commander. Ce n'eſt pas la force de l'or qui aſſervit les pauvres aux riches ; mais c'eſt qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; ſans cela, ils ſeroient néceſſairement les maîtres.

& l'autre n'en aient ſouvent employé de ſemblables.

Il ſeroit difficile d'imaginer qu'il fallût meſurer la morale avec un inſtrument d'arpenteur. Cependant on ne ſçauroit dire que l'étendue des États ſoit tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a ſûrement quelque proportion entre ces choſes; je ne ſçais ſi cette proportion ne ſeroit point inverſe *. Voilà une importante queſtion à méditer; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indéciſe, malgré le ton plus mépriſant que philoſophique avec lequel elle eſt ici tranchée en deux mots.

C'étoit, continue-t-on, *la folie de Caton. Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans ſa famille, il déclama toute ſa vie, combattit & mourut ſans avoir rien fait d'utile pour ſa Patrie.* Je ne ſçais s'il n'a rien fait pour ſa Patrie; mais je ſçais qu'il a beaucoup fait

* La hauteur de mes adverſaires me donneroit à la fin de l'indiſcrétion, ſi je continuois à diſputer contre eux. Ils croient m'en impoſer avec leur mépris pour les petits États. Ne craignent-ils point que je ne leur demande une fois, s'il eſt bon qu'il y en ait de grands?

pour le genre humain, en lui donnant le ſpectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais exiſté : il a appris à ceux qui aiment ſincerement le véritable honneur, à ſçavoir réſiſter aux vices de leur ſiecle & à déteſter cette horrible maxime des gens à la mode, *qu'il faut faire comme les autres ;* maxime avec laquelle ils iroient loin ſans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos deſcendans apprendront un jour que dans ce ſiecle de Sages & de Philoſophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou, pour n'avoir pas voulu ſouiller ſa grande ame des crimes de ſes contemporains, pour n'avoir pas voulu être un ſcélérat avec Céſar & les autres brigands de ſon temps.

On vient de voir comment nos Philoſophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens Philoſophes. *Ecce ſpectaculum dignum ad quod reſpiciat, intentus operi ſuo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cùm malâ fortunâ compoſitus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pul-*

chrius, ſi convertere animum velit, quàm ut ſpectet Catonem, jàm partibus non ſemel fractis, nihilominùs inter ruinas publicas erectum.

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola.* C'eſt quelque choſe dans le ſiecle où nous ſommes. *Mais j'admirerai encore plus un État puiſſant & bien gouverné.* Un État puiſſant, & bien gouverné ! Et moi auſſi, vraiment. *Où les citoyens ne ſeront point condamnés à des vertus ſi cruelles.* J'entends ; il eſt plus commode de vivre dans une conſtitution de choſes où chacun ſoit diſpenſé d'être homme de bien. Mais ſi les citoyens de cet État qu'on admire, ſe trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils euſſent la force de faire leur devoir, ſeroit-ce donc une raiſon de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre ſiecle, & examinons la conduite de Brutus ſouverain Magiſtrat, faiſant mourir ſes enfans qui avoient conſpiré

contre l'État dans un moment critique où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collègue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, & que la République étoit perdue. Qu'importe, me dira-t-on ? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi : « Consul, pourquoi me fais-tu » mourir ? Ai-je fait pis que de trahir » ma patrie ? Ne suis-je pas aussi ton » enfant » ? Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre ?

Brutus, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le Consulat, plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis que tout Magistrat qui, dans une circonstance aussi périlleuse, abandonne le soin de la patrie & abdique la Magistrature, est un traître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu ; il falloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tiberinus tombassent

par ſon ordre ſous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens euſſent choiſi comme lui.

Quoiqu'on ne ſe décide pas ouvertement pour les derniers temps de Rome, on laiſſe pourtant aſſez entendre qu'on les préfere aux premiers, & l'on a autant de peine à appercevoir de grands-hommes à travers la ſimplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppoſe Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au temps de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que ſous le regne de Tite il n'y avoit que lui ſeul d'homme de bien *.

* Si Titus n'eût été Empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres ; & il ne devint homme de bien, que quand, ceſſant de recevoir l'exemple de ſon ſiecle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiàm ſub patre principe, ne odio quidem, nedùm vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono ceſſit, converſaque eſt in maximas laudes.*

J'oublierai, si l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers : mais ce que je ne sçaurois oublier, c'est que la vertu étoit honorée des uns & méprisée des autres, & que, quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui sauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croye pas, au reste, que ceci soit particulier à Rome. Il fut un temps où la République d'Athènes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, & pour payer très-cherement les Auteurs, les Comédiens, & même les Spectateurs : ce même temps fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'État contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les

réflexions qu'on prend la peine de faire ſur le luxe, ſur la politeſſe, ſur l'admirable éducation de nos enfans *, ſur les meilleures méthodes pour étendre nos connoiſſances, ſur l'utilité des ſciences & l'agrément des beaux-arts, & ſur d'autres points dont pluſieurs ſe réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déja été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au haſard, & qui me paroî-

* Il ne faut pas demander ſi les peres & les maîtres ſeront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs éleves. En effet, quel affreux déſordre, quelle indécence ne ſeroit-ce point, ſi ces enfans ſi bien élevés venoient à dédaigner tant de jolies choſes, & à préférer tout de bon la vertu au ſçavoir ? Ceci me rappelle la réponſe d'un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enſeigneroit à ſon éleve. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choſes honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : gardez-vous bien de parler ainſi ; car jamais vous n'auriez de diſciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

tront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des paraphrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les nations ignorantes qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu, sont des exceptions singulieres qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences.* Fort bien; mais toutes les nations sçavantes, avec leurs belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela est sans exception : passons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est si nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois

élever ſur la frontiere du pays une potence où je ferois pendre ſans rémiſſion le premier Européen qui oſeroit y pénétrer, & le premier citoyen qui tenteroit d'en ſortir *. *L'Amérique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpece humaine.* Sur-tout depuis que les Européens y ſont. *On comptera cent peuples barbares ou ſauvages dans l'ignorance pour un ſeul vertueux.* Soit; on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux & cultivant les ſciences, on n'en a jamais vu. *La terre abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive ; elle produit des poiſons, elle nourrit des monſtres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. *Notre ame,*

* On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'État un citoyen qui en ſort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne ; il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manieres c'eſt à la loi de le prévenir ; & il vaut encore mieux qu'il ſoit pendu que méchant.

peut-on dire auſſi, *n'eſt point oiſive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des Romans, des Satyres, des Vers; elle nourrit des vices.*

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire ſi fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des bouſſoles, puiſſent commettre des injuſtices! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des Conquérans? Il marque ſeulement leur ruſe & leur habileté; il marque qu'un homme adroit & ſubtil peut tenir de ſon induſtrie les ſuccès qu'un brave homme n'attend que de ſa valeur. Parlons ſans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez ſubjuguant le Méxique à force de poudre, de perfidie & de trahiſons; ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens ſur des charbons ardens pour avoir ſes tréſors, tançant un de ſes officiers à qui le même traitement arrachoit quelques

plaintes, & lui disant fiérement : & moi, suis-je sur des roses ?

Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes ; elles naissent du loisir, mais elles garantissent de l'oisiveté. Je n'entends point cette distinction de l'oisiveté & du loisir. Mais je sçais très-certainement que nul honnête-homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une Patrie à servir, des malheureux à soulager ; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête dont ce mot *loisir* puisse être susceptible. *Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le Géometre ou l'Anatomiste.* Pas plus que l'enfant qui éleve un château de cartes, mais plus utilement. *Sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ?* Pourquoi non ? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entre-dévorer dans les villes. Il est vrai que tels que je les demande, ils ressemble-

roient beaucoup à des bêtes ; & que tels qu'ils ſont, ils reſſemblent beaucoup à des hommes.

L'état d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin. Tout eſt danger alors pour notre fragilité. La mort gronde ſur nos têtes ; elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds : lorſqu'on craint tout & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître ? Il ne faut que conſidérer les inquiétudes continuelles des Médecins & des Anatomiſtes ſur leur vie & ſur leur ſanté, pour ſçavoir ſi les connoiſſances ſervent à nous raſſurer ſur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus ; que de moyens de nous en garantir, ce n'eſt pas une merveille, ſi elles ne font qu'augmenter nos allarmes & nous rendre puſillanimes. Les animaux vivent ſur tout cela dans une ſécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une géniſſe n'a pas beſoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier ſon foin, & le loup dévore ſa proie ſans ſonger à l'indigeſtion. Pour répondre à cela, oſera-t-on prendre le parti de l'inſ-

tinct contre la raison ? C'est précisément ce que je demande.

Il semble, nous dit-on, *qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer ? C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre ? Quel courage ne faut-il pas, pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke ?*

Leibnitz & Newton sont morts comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Dirons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue ? Je connois assez l'empire de la cupidité, pour sçavoir que tout nous porte aux professions lucratives : voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hébert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagnent plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une Province ne sçauroient faire en un mois. Je pourrois proposer

un problême aſſez ſingulier ſur le paſſage qui m'occupe actuellement. Ce ſeroit, en ôtant les deux premieres lignes & le liſant iſolé, de deviner s'il eſt tiré de mes écrits ou de ceux de mes adverſaires.

Les bons livres ſont la ſeule défenſe des eſprits foibles, c'eſt-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Premierement, les Sçavans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troiſieme lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puiſſent avoir, ſont la raiſon & la conſcience : *Paucis eſt opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'eſprit louche ou la conſcience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelque homme que ce ſoit, il n'y a de livres néceſſaires que ceux de la Religion, les ſeuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perſes. Remarquez que c'eſt Platon qui prétend cela. J'avois cru

me faire une ſauve-garde de l'autorité de ce Philoſophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animoſité de mes adverſaires : *Tros Rutuluſve fuat* ; ils aiment mieux ſe percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, & ſe font plus de mal qu'à moi *. *Cette éducation étoit*, dit-on, *fondée ſur des principes barbares ; parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu ſoit indiviſible ; parce qu'il s'agit de l'inſpirer, & non de l'enſeigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.* Que de choſes n'aurois-je point à répondre ? Mais il ne faut pas faire au Lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La

---

* Il me paſſe par la tête un nouveau projet de défenſe, & je ne réponds pas que je n'aie encore la foibleſſe de l'exécuter quelque jour. Cette défenſe ne ſera composée que de raiſons tirées des Philoſophes ; d'où il s'enſuivra qu'ils ont tous été des bavards, comme je le prétends, ſi l'on trouve leurs raiſons mauvaiſes ; ou que j'ai cauſe gagnée, ſi on les trouve bonnes.

premiere, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu; car il n'en feroit pas entendu : mais il lui enfeigne premierement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux, &c. & enfin il lui apprend que la collection de toutes ces chofes s'appelle vertu. La feconde, que c'eft nous qui nous contentons de démontrer la théorie; mais les Perfes enfeignoient la pratique. Voyez mon difcours, page 52.

Tous les reproches qu'on fait à la Philofophie attaquent l'efprit humain. J'en conviens. *Ou plutôt l'Auteur de la Nature, qui nous a fait tels que nous fommes.* S'il nous a fait Philofophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? *Les Philofophes étoient des hommes; ils fe font trompés; doit-on s'en étonner?* C'eft quand ils ne fe tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. *Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous.* Oui, corrigeons-nous, & ne philofophons plus.... *Mille routes conduifent à l'erreur, une feule mene à la vérité?* Voilà précifé-

ment ce que je disois. *Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard?* Ah! nous l'avons donc trouvée à la fin!

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta, non sur les Sçavans, mais sur les Sophistes; non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui lui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus & tous nos Sçavans que de vrais Sophistes? *Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter.* Je rabbattrois bien de ma vénération pour Socrate, si je croyois qu'il eût eu la sotte vanité de vouloir être chef de secte. *Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir.* C'est-à-dire, l'orgueil de tous les Sçavans. *La vraie science est bien éloignée de cette affectation.* Il est vrai: mais c'est de la nôtre que je parle. *Socrate est ici temoin contre lui-même.* Ceci me paroît difficile à entendre. *Le plus sçavant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance.* Le plus sçavant des Grecs ne sçavoit rien

de ſon propre aveu ; tirez la concluſion pour les autres. *Les ſciences n'ont donc pas leurs ſources dans nos vices.* Nos ſciences ont donc leurs ſources dans nos vices. *Elles ne ſont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déja dit mon ſentiment là-deſſus. *Déclamation vaine, qui ne peut faire illuſion qu'à des eſprits prévenus.* Je ne ſçais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raiſonner ſur cette matiere du paſſé au préſent. *Lorſque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'aviſa le premier de porter des ſabots, paſſa pour un voluptueux ; de ſiecle en ſiecle, on n'a ceſſé de crier à la corruption, ſans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il eſt vrai que juſqu'à ce temps, le luxe, quoique ſouvent en regne, avoit du moins été regardé dans tous les âges comme la ſource funeſte d'une infinité de maux. Il étoit réſervé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoiſonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de ſectateurs que la ſolidité de ſes raiſons. Je ne

crains point de combattre ſeul dans mon ſiecle ces maximes odieuſes qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des miſérables, c'eſt-à-dire, toujours des méchans.

On croit m'embarraſſer beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe ? Mon ſentiment eſt qu'il n'en faut point du tout. Tout eſt ſource de mal au-delà du néceſſaire phyſique. La nature ne nous donne que trop de beſoins ; & c'eſt au moins une très-haute imprudence de les multiplier ſans néceſſité, & de mettre ainſi ſon ame dans une plus grande dépendance. Ce n'eſt pas ſans raiſon que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, ſe félicitoit de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des ſabots étoit un homme puniſſable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous ſommes trop obligés d'avoir des ſouliers, pour n'être pas diſpenſés d'avoir de la vertu.

J'ai déja dit ailleurs que je ne propoſois point de bouleverſer la ſociété

actuelle, de brûler les Bibliothéques & tous les livres, de détruire les Colléges & les Académies : & je dois ajoûter ici que je ne propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens : mais je me suis cru obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les causes : d'autres plus hardis ou plus insensés pourront chercher le remede.

Je me lasse, & je pose la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'Auteurs * se sont exercés à me réfuter. Je suis très-fâché de

* Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amusement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-assurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

ne pouvoir répondre à tous; mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai choisis * pour cela, que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force & sa solidité : la vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable. Et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester en

* On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu & que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes, puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute : car par malheur il n'est plus temps, & personne ne sçauroit de quoi je veux parler.

finiſſant, que le ſeul amour de l'Humanité & de la vertu m'a fait rompre le ſilence, & que l'amertume de mes invectives contre les vices dont je ſuis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inſpirent, & du deſir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & ſur-tout plus dignes de l'être.



RÉPLIQUE



RÉPLIQUE

DE M. BORDE,

A la Réponse précédente, ou second Discours sur les avantages des Sciences & des Arts.

JE n'avois regardé le premier Discours de M. Rousseau, que comme un paradoxe ingénieux, & c'est sur ce ton que j'avois répondu. Sa derniere réponse nous a dévoilé un systême décidé, qui m'a engagé dans un examen plus réfléchi de cette grande question, de l'influence des sciences & des arts sur les mœurs. L'importance de la matiere, des détails plus approfondis, quelques vues nouvelles que je crois avoir découvertes, m'excuseront d'avoir traité un sujet déja si rebattu : il s'agit ici tout à la fois de la vertu & du bonheur, les deux points princi-

paux de notre être ; que ne doit-on pas entreprendre pour achever de diſſiper les nuages qui obſcurciſſent encore la plus utile vérité ?

Je commence par examiner les effets de l'ignorance dans tous les temps : je fais voir qu'elle n'a jamais produit ni dû produire cette pureté de mœurs ſi exagérée & ſi vantée, & dont on fait un argument ſi puiſſant contre les ſciences : je lui oppoſe enſuite les vices & la barbarie des peuples ignorans qui exiſtent de nos jours : de-là je paſſe à l'examen de ce que l'on doit entendre par ces mots, *Vertu & Corruption* ; & je finis par conſidérer quels ſont leurs rapports avec les arts & les ſciences, que je juſtifie contre tous les nouveaux reproches qu'on a oſé leur faire : j'attaque ſucceſſivement toutes les preuves de mon adverſaire à meſure qu'elles ſe rencontrent ſur ma route, dans le plan que je me ſuis tracé, & je n'en laiſſe abſolument aucune ſans réponſe.

Je parcours d'abord les traditions des premiers ſiecles du Monde ; ici je vois les hommes repréſentés comme d'heureux bergers gardant leurs troupeaux au ſein d'une paix profonde, & chantant

leurs amours dans des prairies émaillées de fleurs ; là ce ſont des manieres de monſtres diſputant les forêts & les cavernes aux animaux les plus ſauvages ; d'un côté je trouve les fictions des Poëtes, de l'autre les conjectures des Philoſophes : qui croirai-je, de l'imagination ou de la raiſon ?

Quelle pouvoit être la vertu chez des hommes qui n'en avoient pas même l'idée, & qui manquoient de termes pour ſe la communiquer ? ou ſi leur innocence étoit un don de la nature, pourquoi nos enfans en ſont-ils privés ? Pourquoi leurs paſſions précédent-elles de ſi loin la raiſon, & leur enſeignent-elles le vice ſi naturellement, tandis qu'il faut tant d'art & de culture pour faire germer la vertu dans leurs ames ?

Cet âge d'or *, dont on fait un point de foi, que l'on nous reproche ſi amérement de ne pas croire, était donc un temps de prodiges ? Il ne manquoit plus que de couvrir la terre de moiſſons & de fruits, ſans que les hommes s'en

* Voyez la Réponſe de M. Rouſſeau.

mêlaſſent, & de faire couler des ruiſſeaux de miel & de lait. Le miracle du bonheur des premiers hommes eſt auſſi croyable que celui de leurs vertus.

Mais comment des traditions auſſi abſurdes avoient-elles pu acquérir quelque crédit ? Elles flattoient la vanité, elles étoient propres à exciter l'émulation. Les traditions les plus ſacrées de l'ignorance étoient-elles plus raiſonnables ? Qu'on en juge par l'Hiſtoire de ſes Dieux, l'objet du culte de tant de ſiecles & du mépris de tous les autres.

D'ailleurs le préjugé de la dégradation perpétuelle de l'eſpece humaine devoit être alors dans toute ſa force ; rien n'étoit écrit, les connoiſſances n'étoient que traditionnelles, on manquoit d'objets de comparaiſon pour s'inſtruire, les livres n'enſeignoient point à juger les hommes par les hommes, un peuple par un autre peuple, un ſiecle par un autre ſiecle : quelle devoit être alors la ſouveraineté d'une génération ſur l'autre, de celle qui donnoit tout, ſur celle qui recevoit tout ? & dans quelle progreſſion le culte de la poſtérité devoit-il s'augmenter à meſure de l'éloi-

gnement ? On appella des Dieux ceux que dans d'autres ſiecles on eût à peine appellé des hommes : les temps héroïques ont été depuis plus juſtement nommés les temps fabuleux.

On demande quels pouvoient être les vices & les crimes des hommes avant que ces noms affreux de *tien* & de *mien* fuſſent inventés ; je demanderois plutôt quelle pouvoit être la ſûreté de la vie & des biens avant l'exiſtence de ces noms ſacrés. Car j'appelle ſacré ce qui eſt la baſe de la foi & de la paix de la ſociété, le principe de l'induſtrie & de l'émulation : tous les droits étant égaux, les concurrences devoient être ſans fin : lorſque la loi du plus fort étoit la ſeule, & avant qu'il y en eût d'autres pour fixer les propriétés acquiſes par le travail & l'induſtrie, & néceſſaires à chacun pour ſa ſubſiſtance, le droit de premier occupant & celui de bienſéance devoient être dans une guerre perpétuelle : la force & la crainte décidoient tout : un meilleur terrein, une expoſition plus agréable, une femme armoient ſans ceſſe de nouveaux prétendans : l'habitant de la montagne aride, le poſſeſſeur

des vallées fertiles étoient ennemis nés ; le détail des ſujets de diviſions ne finiroit pas : les paſſions n'avoient qu'un petit nombre d'objets & n'en avoient que plus de vivacité : la pauvreté & le beſoin deſirent plus fortement que la cupidité & l'abondance : jamais un boiſſeau d'or n'a pu exciter autant de deſirs qu'un boiſſeau de glands en de certaines circonſtances.

Quelle que fût l'autorité paternelle & celle de la vieilleſſe, ces liens d'une dépendance volontaire dûrent bien-tôt s'affoiblir en s'étendant & en ſe multipliant ; il ne fallut qu'un ſeul homme plus robuſte ou d'une imagination plus forte pour détruire cette félicité fragile ; les premieres hiſtoires parlent ſans ceſſe de Géants qui n'avoient point d'autre profeſſion que le brigandage ; dans cette égalité & cette liberté ſauvage où tous ſont contre un & un ſeul contre tous, les contre-coups d'une premiere violence ont dû ſe multiplier à l'infini : plus vous ſuppoſez l'homme indépendant & iſolé, plus vous livrez le foible au fort & le vertueux au méchant.

L'expérience confirme ces conjectures : ſi ce premier état eût été celui de

la vertu & du bonheur, comment eût-il changé ? S'il n'y avoit ni fraudes ni violences, d'où naquit l'idée des loix & des murailles ? Si les hommes ont été libres & égaux, comment ont-ils cessé de l'être ? La violence seule a pu changer leur condition, ou en les assujettissant, ou en les mettant dans la nécessité de se réunir sous des chefs pour lui résister : s'il y a eu un âge d'or, c'est un beau songe qui a duré bien peu d'instans, & qui ne devoit pas durer davantage : en quelque état que l'on suppose les hommes, jamais les mœurs n'ont pu leur tenir lieu de loix : c'est une folie de prétendre qu'elles puissent jamais être assez pures pour assoupir toutes les passions, ou assez puissantes pour les soumettre : j'ajoûterai que mon opinion a pour elle l'autorité du monument historique le plus ancien & le plus respectable, quand même il ne seroit pas divin *.

---

* On m'accuse d'avoir avancé que les hommes sont méchans par leur nature, ce que je n'ai jamais pensé, & ce que je ne crois pas avoir dit : j'ai supposé seulement qu'ils étoient sujets à des passions, & que ces passions devoient pro-

Les hommes s'inſtruiſirent par leurs malheurs. Des miſeres de l'égalité & de l'indépendance naquirent la ſubordination politique & la puiſſance civile : ici l'Hiſtoire commence à mériter quelque confiance ; elle eſt fondée ſur quelques faits ; mais, je le répète encore, on ne peut trop ſe défier de nos préjugés éternels en faveur de l'Antiquité : à peine avons-nous commencé à en ſecouer le

---

duire de grands déſordres, lorſqu'il n'y avoit point de loix pour leur impoſer un frein. Mon adverſaire penſe bien différemment ; toute ſociété, tout Gouvernement lui paroît une ſource de vices : la propriété des héritages eſt qualifiée d'*affreuſe ;* la diſtinction des Maîtres & des Eſclaves ne produit, ſelon lui, que des hommes *cruels & brutaux, frippons & menteurs :* l'inégalité des biens forme *des hommes abominables ; une dépendance mutuelle nous force tous à devenir fourbes, jaloux & traîtres :* mais s'il n'a jamais été de ſociété, & s'il n'en peut jamais être, ſans ces diſtinctions & cette dépendance, cauſe néceſſaire de tant de crimes, il me reſte à lui demander où eſt la vertu ? Combattroit-il pour une Dame imaginaire ? N'auroit-elle exiſté que dans cet âge d'or, qui lui inſpire une foi ſi vive, ou parmi les peuples de la Nigritie pour leſquels il paroît reſſentir la plus tendre prédilection ?

joug dans ce ſiecle, le premier qui ſoit un peu digne du nom de Philoſophe.

Je ne fais point uſage des traditions vagues qui nous ſont reſtées ſur quelques peuples de l'Antiquité : il eſt aiſé de donner de grandes idées d'une Nation, lorſqu'on ne fait que citer quelques-unes de ſes loix : c'eſt par ſes actions ſeules qu'on peut la connoître : tous ces éloges de la vertu des anciens Crétois, de l'innocence des Scythes & des Perſes ſont ſans preuves dès qu'ils ſont ſans faits ; écrits à une longue diſtance de temps & de lieux, on y trouve les jugemens de l'ignorance ornés par l'imagination : cette pureté ſans mélange dans de grands peuples eſt faite pour être admirée, & non pour être crue ; on n'y reconnoît point la nature humaine ; ce ſont des romans de vertu qui peuvent ſervir à l'édification des foibles, mais qui ne ſçauroient inſtruire les ſages.

Les peuples les plus illuſtres parmi les anciens, ont été les Grecs & les Romains ; ce ſont eux auſſi dont l'hiſtoire nous a conſervé les plus grands détails ; on prétend qu'ils furent d'abord ignorans & vertueux, & c'eſt leur exemple qu'on oppoſe principalement

à nos mœurs actuelles : cependant dès les premiers temps où l'Hiſtoire commence à ſe mêler avec la fable, lorſque la précieuſe ignorance des Grecs étoit encore dans toute ſa pureté, nous ne trouvons que meurtres & violences : les héros étoient des Chevaliers errans, qui n'étoient occupés qu'à maſſacrer des brigands publics, à châtier des peuples ſéditieux, à détrôner des Tyrans : chemin faiſant, ces demi-Dieux eux-mêmes uſurpoient les couronnes, tuoient tout ce qui oſoit leur réſiſter, ſans autre droit que celui du plus fort, enlevoient les femmes & les filles, & rempliſſoient le Monde d'une poſtérité fort équivoque : la force du corps faiſoit alors tout le mérite des hommes, & la violence toutes leurs mœurs : les héros du ſiége de Troie vivoient durement, ne ſçavoient pas un mot de philoſophie, & n'en étoient pas meilleurs : les Poëmes d'Homère ſont trop connus pour que je doive entrer dans des détails ; qu'on juge des mœurs de ces peuples par leur Religion : quelles vertus auroit-on pu en attendre ? Ils s'étoient fait des Dieux pour tous les vices : la Religion, il eſt

vrai, pouvoit beaucoup ſur leurs eſprits : les barbares qu'ils étoient, lui ſacrifioient juſqu'à leurs enfans.

Les villes & les Républiques flottèrent long-temps entre l'Anarchie & la Tyrannie, entre les crimes de tous, & les crimes d'un ſeul : enfin Lycurgue & Dracon furent les Réformateurs de Sparte & d'Athènes qui devinrent les plus célebres villes du Monde : la rigueur de leurs loix eſt une nouvelle preuve des malheurs qui les avoient précédées ; jamais ces peuples ne s'y ſeroient ſoumis, ſi leurs miſeres ne les y avoient préparés & forcés : l'ignorance alors diminua, & les vertus ſe perfectionnerent ; ſans ces deux Philoſophes, qui ſans doute n'étoient pas des ignorans, les mœurs de ces deux Républiques auroient vraiſemblablement empiré toujours de plus en plus ; car la corruption dans l'ignorance ne connoît ni limites, ni remedes : elle eſt de tous les maux le plus incurable *.

* J'avois dit que *les mœurs & les loix étoient la ſeule ſource du véritable héroïſme :* on répond, *les ſciences n'y ont donc que faire :* mais toutes

L'irruption de la Perse fit des Grecs un peuple nouveau : les passions parti-

---

les loix de la Grèce, qui est le peuple dont il s'agit ici, lui furent données par des Sçavans & des Sages ; la science qui produisit ces loix, ne peut-elle pas être appellée la source primitive de l'héroïsme des Grecs ?

On m'impute d'avoir dit que *les premiers Grecs étoient éclairés & sçavans, puisque des Philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix ;* & on ne manque pas de m'imputer toutes les conséquences ridicules qu'il est possible de tirer de cette proposition ; mais comme je ne l'ai point apperçue dans tout mon Discours, quoique je l'aie cherchée soigneusement, je me crois dispensé de répondre jusqu'à ce qu'on me l'ait montrée.

J'ai placé Aristide & Socrate à côté de Miltiade & de Thémistocle : on répond ; *à côté si l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps : Socrate & Platon, qui étoient des Philosophes, vivoient dans un autre.*

J'avoue que j'aurois pu dater les Olympiades où ces grands hommes ont commencé & fini d'exister, & prévenir par-là les petits scrupules chronologiques dont quelques Lecteurs pourroient être tourmentés : mais n'étant question dans le passage dont il s'agit, que de faire un tableau général de la gloire d'Athènes, j'avois cru que cette mince érudition y auroit

culieres ſe réunirent contre le danger commun : tout fut héros & citoyen ; il n'y eut plus que des vertus, on n'eut pas le loiſir d'avoir des vices : un ſuccès inoui produiſit une confiance qui ne l'étoit pas moins : c'étoit une ivreſſe héroïque ; les Grecs ſe crurent invincibles, & ils le furent : ces vertus de paſſage nées du danger, s'évanouirent avec lui : la proſpérité, comme il arrive toujours, détendit ce puiſſant reſſort qui avoit remué toutes les ames : on voulut ſe repoſer dans la gloire : auſſi-tôt chacun retourna à ſes paſſions enflammées par le bonheur : l'orgueil d'Athènes, la dureté de Sparte, la jalouſie & l'ambition de toutes deux, allumerent une guerre ſanglante, & également honteuſe aux deux peuples.

Dans les plus beaux jours d'Athènes, on eſt bien éloigné de trouver cette pu-

---

été déplacée ; j'ai placé Socrate à côté d'Ariſtide, comme on auroit pu faire dans une galerie de portraits où l'on auroit raſſemblé tous ceux des hommes illuſtres d'Athènes : il eſt très-vrai qu'en ce cas, les portraits d'Ariſtide & de Socrate ſe feroient trouvés à côté l'un de l'autre ; tout au plus auroit-on placé entr'eux celui de Cimon.

reté de mœurs que le préjugé veut lui prêter ; ce peuple étoit dès-lors vain, présomptueux, léger, inconstant, divisé en autant de factions, qu'il y avoit de citoyens qui cherchoient à s'élever ; la République portoit déja dans son sein les vices que la prospérité ne fit que développer dans la suite.

Il n'y avoit que la corruption du plus grand nombre des citoyens, qui eût pu faire supporter la tyrannie de Pisistrate & de ses fils. Thémistocle étoit ardent, jaloux, ennemi né de tout citoyen vertueux ; son faste & son ambition pilloient & déchiroient la Patrie sauvée par son courage. Aristide, étant employé au maniement des deniers publics, n'étoit environné que de collégues infidèles. Thémistocle lui-même, enrichi à force de rapines, poussa la scélératesse au point de l'accuser de malversation, & parvint à faire condamner à force de brigues & de cabales le plus honnête-homme de la République. Le même Aristide fut banni ensuite par un peuple las de l'entendre appeller le Juste : il méritoit en effet ce titre par ses vertus privées, quoiqu'il ne portât pas le même scrupule dans les affaires

publiques, & qu'il ne craignît pas de faire paſſer un décret, en diſant : *il n'eſt pas juſte, mais il eſt utile.* Les héros de Marathon & de Platée redevenoient des hommes à Athènes : toutes les voies de la ſéduction étoient employées par ceux qui vouloient gouverner : il falloit plaire au peuple, & on ne lui plaiſoit qu'en le corrompant. Quels vices ne doivent pas naître dans une multitude victorieuſe, ſouveraine, & toujours flattée ? Tous les extrêmes ſe rapprochent dans la Démocratie : un peuple Roi peut avoir des accès d'héroïſme ; c'eſt par ſa nature un terrible monſtre.

Sparte, ce grand boulevard de nos adverſaires, dont ils prétendent nous faire tant peur, a fait l'admiration de la Politique, mais elle n'a jamais eu l'approbation de la Morale. Platon, Ariſtote & Polybe ont reproché à Lycurgue que ſes loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans, qu'à les rendre juſtes. La politique des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnèſe fut tour-à-tour lâche & cruelle : ils rechercherent baſſement l'alliance de la Perſe ; vils courtiſans des Satrapes d'Aſie, ils maſſacroient ſans

pitié les priſonniers Grecs, & finirent par en égorger trois mille après la bataille d'Ægos-Potamos, au moment même où Athènes périſſoit & n'avoit plus de défenſe contre eux. Les Spartiates ont eu peu de vices; mais ils manquoient de beaucoup de vertus : ils devoient être, & ils étoient en effet les meilleurs ſoldats de la Grèce; mais ils n'étoient que des ſoldats. Pour éviter une extrémité, ils n'avoient trouvé de ſecret que de ſe précipiter dans l'autre : il ſe garantiſſoient de la volupté par la mal-propreté, du luxe par la miſere, de l'intempérance par une auſtérité féroce.

Le crime de l'incontinence n'étoit pas connu à Sparte; mais on avoit le droit d'enlever la fille que l'on aimoit; on empruntoit la femme dont on avoit envie; & les Dames de Lacédémone employoient leurs eſclaves pour faire des Sujets à la République, lorſque leurs maris étoient trop long-temps à la guerre : on avoit prévenu les fureurs de la jalouſie en permettant l'adultere; l'honnêteté & la pudeur ne pouvoient jamais être violées, puiſqu'on les avoit bannies : l'habillement des femmes laiſ-

ſoit voir leurs cuiſſes découvertes ; elles étoient obligées de danſer & de lutter toutes nues, avec les jeunes gens auſſi tout nuds dans les Fêtes publiques : avec de pareils ſpectacles on conçoit ſans peine que Sparte a dû mépriſer ceux d'Euripide & de Sophocle ; l'amitié même des jeunes gens entre eux étoit ſi ſinguliérement favoriſée par les loix, qu'on n'imagine point qu'elle pût ſe conſerver innocente : Xénophon convient de la mauvaiſe idée qu'on en avoit, & n'oſe en entreprendre la juſtification.

Les enfans d'une conſtitution foible & délicate étoient précipités par des barbares qui ne voyoient dans l'homme que le corps, & qui plaçoient toute leur ame dans leurs bras : ce Légiſlateur qui partagea les biens avec une ſi ſcrupuleuſe égalité, par un contraſte monſtrueux, établit entre les hommes mêmes, la plus barbare inégalité qui fut jamais : ſon peuple fut diviſé en maîtres & en eſclaves : il impoſa aux premiers, pour diſtinction, une oiſiveté inviolable, & ne leur permit aucun autre art que celui de verſer le ſang de leurs ennemis ; les autres, dégradés de leur être,

furent livrés à tous les caprices d'inhumanité de ceux que la Nature avoit fait leurs égaux, mais que la loi rendoit maîtres de leur vie.

Enfin Lycurgue avoit eu tant d'attention à prévenir toute espece de cupidité, qu'ayant banni l'or & l'argent & tous les meubles de prix, il autorisa le vol des alimens, les seules choses volables qui restassent dans sa ville. Ce peuple conserva fidélement ses loix pendant une longue suite d'années ; je demanderois volontiers, que pouvoit-il faire de mieux ? Elles avoient calmé habilement toutes les passions, mais c'étoit en les satisfaisant ; & détruit la plupart des vices, en leur donnant simplement le nom de Vertus : ceux-mêmes auxquels notre misérable corruption n'a pu atteindre, & dont elle a la foiblesse d'avoir horreur, étoient imposés comme des devoirs d'habitude : telles sont les mœurs qui excitent l'admiration & les regrets de nos adversaires : telles sont les armes avec lesquelles ils croient nous terrasser *.

* J'ai dit que si tous les États de la Grèce avoient suivi les mêmes loix que Sparte, le fruit

Si nous considérons Rome à sa fondation, elle ne fut d'abord composée que de brigands qui n'étoient pourtant ni Artistes ni Philosophes ; sept Rois de suite leur donnerent des loix ; pendant plus de deux siecles ce peuple n'eut rien de bien distingué ; Romulus tua son frere & fut à son tour massacré

---

des talens & des travaux de ses grands hommes, & l'exemple & l'émulation de leurs vertus, eussent été perdus pour la postérité, & qu'enfin le Monde, sans le secours des arts & des sciences, seroit demeuré dans une enfance éternelle.

Un raisonnement si évident ne pouvoit être réfuté ; on a voulu le rendre ridicule : on a supposé pour cela que dans mes principes, *la Vertu n'étoit bonne qu'à faire du bruit dans le monde, qu'il ne serviroit de rien d'être gens de bien si personne n'en parloit après que nous ne serons plus, & qu'enfin si l'on ne célébroit les grands hommes, il seroit inutile de l'être.*

Oui, il seroit inutile à la postérité que de grandes vertus eussent existé, si le souvenir n'en eût été conservé jusqu'à elle ; c'est ce que j'ai dit, & ce que je persiste à dire : mais que la vertu soit inutile à ceux-mêmes qui la pratiquent, si elle ne fait du bruit & si elle n'est célébrée ; c'est ce que je n'ai jamais ni pensé, ni dit, & c'est pourtant ce qu'on me fait dire par la bouche d'un Lacédémonien mal instruit de l'état de la question.

par le Sénat ; Tarquin l'ancien périt par les coups des fils d'Ancus, ſur leſquels il avoit uſurpé la Couronne ; la fille de Servius Tullius, unie à Tarquin par un double adultere & un double aſſaſſinat, fit paſſer ſon char ſur le corps de ſon pere égorgé par ſes ordres : on connoît la tyrannie de Tarquin, & le forfait de ſon fils : de grands crimes ſont ce qu'il y a de plus mémorable dans ces premiers ſiecles.

Où étoit donc alors cette pureté de mœurs ſi ſûrement enfantée par l'ignorance ? Rome irritée chaſſa Tarquin : il fallut combattre long-temps, & ce ne fut qu'à force de courage qu'elle vint à bout de ſe délivrer d'un Tyran qui l'eût punie par le fer & le feu, s'il eût été vainqueur. L'extrême valeur naquit de l'extrême danger. Les Romains, peuple juſqu'alors aſſez commun, devintent des héros, parce qu'il fallut périr ou l'être : Numance & Sagunte ont eu le malheur de ſuccomber avec autant d'opiniâtreté & de courage : le ſuccès juſtifia & éleva les Romains : de ces circonſtances ſingulieres ſe forma en eux cet amour de la Patrie, fanatiſme héroïque qu'ils ont porté plus loin

qu'aucun autre peuple du Monde, & qui nous fait tant d'illuſion ſur leurs autres qualités.

Les commencemens de la République virent éclater de grandes vertus. Il en eſt de même dans la plupart des ſociétés; foibles d'abord & expoſées à toutes ſortes de dangers domeſtiques ou extérieurs, elles ont beſoin que les vertus ſoient des paſſions: une ferveur d'héroïſme s'empare des eſprits: les grands périls font les grands hommes. Appius & Tarquin devoient trouver des Virginius & des Brutus: des crimes barbares ſont punis par des vertus qui leur reſſemblent.

Dans ce premier état, les hommes doivent être & ſont ordinairement aſſez vertueux; les loix ſont nouvelles; l'art de les éluder n'eſt pas encore trouvé; leur nouveauté attache & échauffe les eſprits, par la nature même de l'eſprit de l'homme. Les Romains étoient braves; il falloit vaincre ou ceſſer d'être: ils aimoient la Patrie; leur exiſtence étoit attachée à la ſienne, & elle ne ceſſoit point d'être en danger. Ils étoient ſobres; comment ne l'auroient-ils pas été? ils n'avoient que leurs beſtiaux, leurs grains & leurs légumes, encore

ſouvent ravagés par l'ennemi : on doit aimer beaucoup ces choſes-là, lorſqu'on n'a qu'elles, & que l'on craint ſans ceſſe de les perdre. Ils conſervoient l'égalité des biens ; c'eſt qu'ils étoient pauvres ; les partages ne pouvoient ſouffrir la moindre inégalité, ſans expoſer quelqu'un à mourir de faim; chacun à peine avoit ſa ſubſiſtance : un pere de famille mal à ſon aiſe ne fait point d'héritiers.

Cependant, au milieu même de ces circonſtances forcées, quels vices n'apperçoit-on pas dans les mœurs de ce peuple ſi ſingulier ? Que dire des factions éternelles de la place publique ? Comment juſtifier la jalouſie envenimée du Sénat & du peuple, la tyrannie, l'orgueil & les véxations des Patriciens, la cruauté des créanciers, la dureté des maîtres pour leurs eſclaves, la violence preſque toujours néceſſaire pour établir les loix les plus juſtes, la ſéduction employée pour obtenir les ſuffrages, l'abus enfin que les Magiſtrats faiſoient ſi ſouvent de l'autorité ? Ce n'eſt pas un ſeul Sylla que l'on trouve dès ce temps-là ; on en voit dix à la fois dans les Décemvirs : quelle corruption ne doit-il pas y avoir dans une ville où

le choix tombe ſur dix Magiſtrats auſſi déteſtables !

La politique des Romains ne voyoit rien de juſte que ce qui étoit utile : quel art n'employoient-ils pas pour diviſer, affoiblir, tromper ou effrayer tous les peuples, & les détruire les uns par les autres ? quelles chicanes, quelles ſubtilités honteuſes pour attaquer ou ſoumettre des Nations qui ne leur avoient donné aucun ſujet légitime de leur faire la guerre ? Quel poiſon caché ſous ces beaux noms de *Traité* & d'*Alliance !* Quelle inſolence & quelle dureté dans la victoire ! Brigands politiques, ils pillerent l'Univers ; les tréſors des vaincus ornoient le ſpectacle de ces triomphes qui faiſoient gémir l'Humanité ; invention funeſte par qui toutes les paſſions étoient armées pour la deſtruction des hommes ; ils ne ſe contentoient pas d'enchaîner les Rois & de les traîner à leurs chars ; contre toute ſorte d'humanité & de juſtice, ils oſoient les condamner à la mort : les ſciences n'exiſtoient pas encore ; Rome ignorante avoit déja commis tous les crimes de la guerre, de la politique, & de l'ambition.

Je ſens à quel point j'offenſe le préjugé dans la cenſure qu'une juſte dé-

ſenſe m'a obligé de faire de ces peuples célebres : la plupart des hommes ont la louable foibleſſe de croire à la chimere de la perfection : il n'a pas tenu aux Poëtes & aux Déclamateurs de collége que nous ne cruſſions l'avoir trouvée dans les ruines de ces vieux ſiecles embellis par leur imagination : des ténebres de l'Antiquité ſortent quelques rayons lumineux ; nous les ſuivons, nous les admirons : plus ils nous éblouiſſent, moins ils ſont propres à nous éclairer ſur l'obſcurité des objets qui les environnent : les Philoſophes moraux, les politiques ſpéculatifs ont encore ajoûté à l'illuſion ; les premiers en cherchant à augmenter l'émulation de la vertu par des exemples miraculeux ; les autres en voulant à toute force trouver ou donner des cauſes certaines à tous les effets, pour parvenir à établir ſur des principes fixes une ſcience qu'ils croient deſtinée à détrôner la fortune. De ce que ces peuples ont fait de grandes choſes, on a conclu qu'ils devoient néceſſairement les faire ; les merveilles de leurs ſuccès ont fait croire celles de leur gouvernement & de leurs mœurs : ainſi s'eſt formée l'idée d'une vertu parfaite :

parfaite : cette prétendue pureté a été regardée comme la fille de l'ignorance, & eſt devenue le grand argument de nos adverſaires ; mais après que leur chimere eſt évanouie, que reſte-t-il à l'ignorance ? Si elle n'avoit pour elle que cette perfection des mœurs, comme ſes partiſans ſont forcés d'en convenir, & ſi cette perfection n'a jamais exiſté, quels motifs de préférence peut-elle encore s'attribuer ?

Si de-là nous deſcendons aux premiers ſiecles des Nations modernes, quel ſpectacle nous préſente l'Europe ravagée par les Barbares deſcendus du Nord ? L'ignorance uſurpa tous les Trônes ; l'eſprit humain reçut des fers ; les noms de mœurs & de vertus diſparurent avec ceux de ſciences & d'arts ; il n'y eut plus de gloire que celle de détruire les hommes, ou de les rendre eſclaves. A ſe renfermer dans notre Nation, quelles cruautés politiques ne commit pas Clovis le plus grand homme de ſa race ? Exemple qui ne fut que trop bien ſuivi par ſa poſtérité ; les frères n'eurent point de plus cruels ennemis que leurs freres ; la guerre qu'ils ſe faiſoient étoit le moindre de leurs crimes ;

leurs armes les plus ordinaires furent le poiſon & l'aſſaſſinat; Frédégonde & Brunehault furent les modeles les plus accomplis de la ſcélérateſſe ; les Rois étoient dépouillés par des Maires ambitieux ; les peuples pillés & déchirés flottoient dans ces malheureuſes révolutions achetées par leur ſang & par leurs miſères : les Trônes des Goths en Eſpagne & des Lombards en Italie ne furent pas teints de moins de ſang.

Qui pourroit aujourd'hui nous propoſer ces ſiecles funeſtes pour modeles ? Qui pourroit les regretter ? Le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple n'eſt donc pas toujours celui de ſon ignorance, comme nos adverſaires le prétendent ; propoſition abſolument inſoutenable à l'égard de tous les peuples modernes de l'Europe.

Je ne ſuivrai point notre Hiſtoire dans tous ſes détails ; des guerres barbares & interminables, ſans juſtice dans les motifs, ſans utilité dans l'objet ; tous les vices de l'Ariſtocratie dans une conſtitution monarchique ; un éternel eſprit de révolte & d'ambition, ſource néceſſaire de la mauvaiſe foi, de l'injuſtice & de la violence ; le corps entier de la Nation eſclave né des paſ-

ſions de mille tyrans, ſont les traits répétés à chaque page de nos faſtes : ajoûtons une diſſolution dans les mœurs hardie & violente ; ſi elle n'éclate pas par-tout également, c'eſt faute de détails ; mais le Philoſophe voit dans ce que dit l'Hiſtoire tout ce qu'elle n'a pas dit ; les principes montrent les conſéquences ; celles de nos époques qui ſont éclairées d'une plus grande lumiere ne nous permettent pas d'en douter ; je me contenterai de donner pour exemple le temps des Croiſades.

L'ignorance fut remplacée par de fauſſes opinions ; de mauvaiſes études prirent le nom de ſciences, & le Monde n'en fut pas mieux : les mœurs s'adoucirent pourtant par l'expérience du malheur ; il me ſuffit de remarquer que les mœurs des régnes de Charles VI, Charles VII & Louis XI, n'étoient pas meilleures que celles du regne de François I, qui appella les Lettres en France ; & qu'enfin les temps de Catherine de Médicis & de ſes fils ne ſont nullement comparables à ceux de Louis XIV & de Louis XV, les ſeuls dans notre Hiſtoire, où les ſciences & les arts aient pris un accroiſſement capa-

ble de leur donner une influence marquée ſur les mœurs.

S'il pouvoit reſter quelque doute à l'égard de mes conjectures ſur les vices des premiers âges du Monde, un coup d'œil jetté ſur tant de peuples ignorans qui exiſtent encore, ſuffiroit pour donner le plus haut degré de certitude : que verrons-nous dans les trois quarts de l'Aſie ? Le Deſpotiſme & l'eſclavage, les caprices d'un tyran inviſible pour toutes loix, la terreur dans les peuples pour toutes mœurs, un ſexe entier victime à la fois de la force & de la foibleſſe de l'autre, des milliers d'hommes ſacrifiés inhumainement à la jalouſie d'un ſeul, & privés à jamais des plaiſirs dont ils auroient dû jouir, pour un maître qui n'en jouit pas ; partout le ſang humain compté pour rien, & les droits les plus ſaints de la nature méconnus ou violés : les côtes d'Afrique, la patrie d'Annibal, de Térence & de Saint Auguſtin, ne nous offrent que les citadelles du crime habitées par des ſcélérats, brigands & aſſaſſins par état, dignes compatriotes des ours & des lions de leurs forêts.

Plus loin, nous trouverons les contrées

immenſes des Negres, peuples lâches & orgueilleux chez qui la débauche & la pareſſe perpétuent la miſere, privés des notions les plus ſimples de l'honnêteté & de la juſtice, ſacrifiant leurs priſonniers de ſang-froid ou les mangeant, parés de colliers faits des dents de leurs ennemis, ou faiſant des parquets de leurs crânes. L'Amérique n'eſt pas moins peuplée de monſtres humains.

Tous les peuples de l'Antiquité qui ont eu des mœurs & des loix, les ont dûes à des Sçavans qui ont été leurs Légiſlateurs; tels ont été Zoroaſtre, Minos, Lycurgue, Dracon, Solon, Numa, &c. il fallut que la ſcience vînt réformer ce que l'ignorance avoit corrompu; les Nations éclairées par ſa lumiere ont paru tour-à-tour ſur la ſcène du Monde avec plus ou moins de vertus, d'éclat & de ſuccès, tandis que la barbarie la plus honteuſe regne encore après tant de ſiecles par-tout où l'ignorance s'eſt conſervée.

De quelques hyperboles que l'on veuille exalter les vices des peuples policés, les Cannibales en ſçavent plus que nous ſur cet article, ſans avoir rien appris de la philoſophie ni des arts; ils

ne s'amuſent point à médire de leur prochain, mais ils le rôtiſſent & le mangent en chantant & en danſant : les Munbos ont des marchés de chair humaine. Comment nos ſciences corrompues n'ont-elles point trouvé de tournure pour nous procurer le droit & le plaiſir d'un ſemblable établiſſement ? D'où naît l'horreur que nous en avons ? Eſt-ce foibleſſe ou préjugé ? Il eſt pourtant difficile de ne pas convenir que ces gens-là ont des mœurs plus dépravées que les nôtres.

On croit faire illuſion en avançant que l'ignorance eſt l'état naturel de l'homme : oui, à-peu-près comme il lui eſt naturel de marcher à quatre pieds, parce que les enfans ne peuvent d'abord ſe ſoutenir ſur leurs jambes : l'ignorance eſt le premier état de l'homme, mais c'eſt pour en ſortir par l'accroiſſement de ſes connoiſſances, comme il doit s'affranchir des foibleſſes de l'enfance par le progrès de ſes forces : l'ame nous eſt donnée auſſi foible que le corps ; c'eſt à nous de fortifier l'un & l'autre par les exercices qui leur ſont propres. Un juſte équilibre eſt difficile à obſerver entre ces deux êtres dont

nous sommes composés ; mais si les hommes qui ne veulent être que sçavans, ne parviennent pas toujours à être sages, ceux qui ne veulent être que robustes ne peuvent guères avoir que des vertus bien foibles.

On m'opposera sans doute des actes & des notions d'humanité, de bonne foi & de justice chez les peuples les plus barbares, & j'en conviendrai sans peine ; l'homme ne sçauroit être tout méchant, parce que ce seroit tendre directement à sa destruction, & que le plus foible rayon de raison suffit pour l'en empêcher : les brigands mêmes ne sont point & ne peuvent être absolument sans foi & sans équité ; au sein de la barbarie on trouve des peuples d'un caractere plus doux : les climats, les terreins, quelques circonstances singulieres jettent des variétés dans les tempéramens & dans les inclinations ; il y a des vertus d'instinct, dont la semence ne peut être entierement étouffée : mais si le naturel d'un peuple ignorant peut être bon, ses passions sont toujours redoutables ; la raison perfectionnée peut seule leur marquer de justes limites : chez les Nations non civilisées, les

haînes ſont cruelles & les vengeances atroces.

Enfin, ſi l'ignorance ne produit pas immédiatement tous les excès des Nations barbares, on ne peut nier qu'elle ne ſoit la ſource de cette ruſticité brutale & féroce qui les familiariſe avec les violences & le ſang, ainſi que de l'oiſiveté éternelle qui ne leur permet pas d'autre induſtrie que le brigandage.

Les Hottentots *, après la cérémonie qui les conſtitue à l'âge de dix-huit ans dans la qualité d'hommes, ont le droit de battre leur mere, & ſe hâtent ordinairement d'en uſer : les Souverains ne tirent que de légeres impoſitions ; mais c'eſt pour eux un amuſement royal de tuer des hommes : l'Empereur du Monomotapa dans certaines fêtes fait donner la mort aux Seigneurs de ſa Cour qu'il aime le moins ; le maſſacre des priſonniers de guerre eſt de droit ; le Roi de Dahomay en ſacrifia, ſelon le récit des voyageurs, juſqu'à quatre mille en un ſeul jour ; & c'eſt, pour le dire en paſſant, une excuſe pour l'uſage des Européens d'acheter des eſ-

* Hiſtoire des Voyages.

claves Negres, puiſque ce ſont tous des mal-faiteurs ou des captifs deſtinés à la mort, que la vengeance auroit ſacrifiés, & que l'avarice aime mieux vendre. Le Roi des Jaggas, Nation errante qui ne vit que de brigandage, fait lâcher un lion furieux au milieu de ſon peuple déſarmé & raſſemblé en cercle dans une vaſte plaine; le lion tue tout autant qu'il peut de ces malheureux, juſqu'à ce qu'il ſuccombe lui-même ſous les coups de la multitude; les ſurvivans finiſſent par manger les morts avec des cris de joie: c'eſt ainſi qu'ils célebrent le jour de la naiſſance de leur Souverain, qui jouit de ce ſpectacle au haut d'un arbre, où il eſt à l'abri du danger avec ceux qui compoſent ſa cour. Ces mêmes Jaggas maſſacrent leurs enfans auſſi-tôt qu'ils ſont nés, & cette abominable Nation ne ſe perpétue que par les jeunes priſonniers qu'elle fait ſur ſes ennemis, & qu'elle éleve dans les principes de ſa barbarie. D'autres peuples abandonnent aux bêtes féroces leurs peres & leurs meres, lorſqu'ils ſont parvenus à un certain point de décrépitude, ou les égorgent eux-mêmes; ainſi le parricide eſt

regardé par l'ignorance comme un service d'humanité. Un très-grand nombre de Nations mangent leurs prisonniers : les Anzikos, peuple d'Afrique, mangent leurs propres esclaves, lorsqu'ils les trouvent assez gras, ou les vendent pour la boucherie publique.

Combien de sang verse encore l'ignorance par les mains des préjugés & des superstitions qu'elle enfante & qu'elle éternise ! Dans le pays d'Ardra une femme qui met au monde deux enfans à la fois, est punie de mort comme adultere : au Cap, si deux filles naissent ensemble, on tue la plus laide : si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre ou ensevelie toute vivante : au Royaume de Congo, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, si les saisons sont mauvaises, c'est au Roi que le peuple s'en prend ; on se révolte & il est massacré : à la mort du Roi de Juida on laisse un interregne de quelques jours, pendant lesquels chacun pille, tue, ou viole à sa fantaisie : l'usage de sacrifier les femmes sur le tombeau de leurs maris, & les esclaves sur celui de leurs maîtres, n'est point une singularité de quelques cantons sauva-

ges : c'eſt une ſuperſtition ſanglante qui ſouille une très-grande partie de la terre : à la Côte d'or on immole juſqu'à cinq ou ſix cents perſonnes à la mort des Rois : l'ignorance forge des Dieux qui lui reſſemblent & leur prête ſes fureurs : elle implore leur faveur par des cruautés, & croit les fléchir par le ſang. La plupart des Sauvages ne reconnoiſſent que des Divinités malfaiſantes ; leurs Prêtres ſont des ſorciers, & leurs Sacrifices des meurtres : Annaſinga, Reine d'Angola, conſultoit le Diable par le ſacrifice de la plus belle fille qu'elle pût trouver ; elle buvoit un verre de ſon ſang & en faiſoit faire autant à ſes chefs. Lorſque les Européens leur demandent raiſon de ces abominations, ne pouvant les juſtifier, ils répondent, c'eſt notre uſage : ainſi l'ignorance égorge froidement les hommes de ſa propre main, ſans avoir beſoin d'armer leurs paſſions : elle tire ſes droits de ſa ſtupidité même, & parvient à conſacrer ſes crimes en les multipliant.

Si l'ignorance des premiers hommes a produit l'âge d'or, comme on le prétend, dans quelques régions de l'Europe ; comment n'a-t-elle pas eu les mê-

mes effets dans ces trois immenſes parties de la terre ? ou ſi ces peuples ont eu auſſi un âge d'or à leur origine, comment en conſervant ſi fidelement leur ignorance, leurs vertus primitives ont-elles fait place à tant d'horreurs ?

On nie, & avec raiſon, que les hommes ſoient naturellement méchans; on croit même qu'ils ſont naturellement bons : mais quand je vois dans les trois quarts de l'Univers l'ignorance & les vices réunis, ſi ces vices ne ſont point dans la nature de l'homme, qu'eſt-ce donc qui leur a donné la naiſſance ? Si l'on ne veut pas convenir que l'ignorance les a enfantés, il eſt donc vrai du moins qu'elle n'a pu mettre obſtacle à leur exiſtence : il eſt donc vrai encore qu'elle a même été un obſtacle au rétabliſſement de la vertu, puiſque ces peuples ſauvages perſiſtent dans cette miſérable barbarie depuis tant de ſiecles ſans aucun amendement : conçoit-on en effet qu'on puiſſe parvenir à réformer leurs mœurs, ſans commencer par les éclairer ? Leur ignorance eſt donc ſi intimement unie avec leurs vices, elle en eſt donc tellement le rempart le plus ſûr, qu'on ne peut entreprendre

la ruine des uns ſans commencer par la deſtruction de l'autre.

Les vices d'une multitude de peuples ignorans font donc, quoi qu'on en diſe, quelque choſe à la queſtion; ils prouvent donc très-bien, non-ſeulement que l'ignorance n'engendre pas la vertu néceſſairement; ils ſervent encore à détruire la propoſition avancée par nos adverſaires, que l'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal; ils démontrent enfin invinciblement que l'ignorance eſt un état doué par ſa nature d'une force d'inertie très-puiſſante contre toute réformation, privé de toute force active pour empêcher le mal ou pour le corriger, & l'inévitable ſource de la barbarie, par l'oiſiveté, la férocité, les préjugés, & les ſuperſtitions qu'elle enfante immédiatement.

J'ai peine à comprendre d'où peut naître le ridicule qu'on affecte de répandre avec tant de confiance ſur cette objection tirée des vices de l'ignorance: par quel privilége ſpécial auroit-on le droit de ſe prévaloir de la corruption de quelques peuples ſçavans, & ne pourrions-nous employer à notre défenſe celle de tant de Nations barbares?

J'y vois à la vérité quelques différences, & les voici ; c'eſt que chez ces peuples ſçavans & corrompus nous trouvons à côté de la ſcience, les richeſſes, la puiſſance, la proſpérité, cauſes toutes naturelles de corruption & qui doivent aſſurément en avoir l'honneur par préférence ; au lieu que chez les peuples que nous oppoſons, l'ignorance eſt abſolument ſeule vis-à-vis de la barbarie, ſans aucune autre cauſe de corruption, en ſorte qu'elle ne peut ſe juſtifier ou de l'avoir cauſée ou de n'avoir pu y mettre obſtacle. Nous objectons la barbarie éternelle & incurable des trois quarts de la terre, qui dépoſent contre l'ignorance : que cite-t-on en ſa faveur ? Les vertus très-paſſageres, & très-mêlées de vices, de trois petites villes de l'Antiquité. N'eſt-ce pas là vouloir comparer le particulier à l'univerſel, l'exception à la règle, & le doute à l'évidence * ?

* J'ai prouvé dans mon premier Diſcours que le progrès des lettres eſt toujours en proportion avec la fortune des Empires, & on eſt forcé de convenir que j'ai raiſon : mais on me répond *que je parle toujours de fortune & de grandeur, tandis qu'il eſt queſtion de mœurs & de vertus.* M. Rouſſeau me permettra de le faire ſouvenir qu'il n'a pas toujours parlé uniquement de

Mais ce qui doit décider la question sans retour : le plus haut degré de toute

---

mœurs ; il a attaqué aussi les sciences sur ce qu'elles amollissoient le courage ; il a attribué à la culture des lettres & des arts la chûte d'Athènes, celle de la République Romaine, & les différentes conquêtes de l'Egypte ; c'est à ces objections que j'ai répondu dans le passage dont il s'agit : je crois donc pouvoir me flatter de n'être pas sorti de la question.

On m'avoit objecté les conquêtes des Barbares : j'ai répondu qu'ils avoient fait de grandes conquêtes, parce qu'ils étoient très-injustes : à toutes ces conquêtes j'ai opposé celle de l'Amérique, la plus vaste qui ait jamais été faite, & uniquement dûe à la supériorité de nos arts & de nos sciences.

Que répond-on ? qu'elle étoit injuste. Qu'elle soit injuste : qu'importe ? en est-elle moins la plus prodigieuse conquête que les hommes aient jamais faite ? en est-elle moins le fruit des avantages que nous donnoient nos connoissances ? On demande quel est le plus brave de l'odieux Cortez ou de l'infortuné Guatimosin : mais je n'avois pas dit un mot de courage ; je ne parlois que de sciences & d'arts : que l'on prouve tant qu'on voudra que les Américains étoient un peuple très-courageux, bien loin de détruire mon raisonnement, on ne fera que le fortifier ; ils étoient très-braves, nous n'étions que sçavans, & nous les avons vaincus ; ils étoient innombrables, nous n'étions qu'une poignée d'hommes, & nous les avons soumis : c'est-à-dire que la science peut triompher du nombre & du courage même.

corruption c'eſt la barbarie, & elle appartient ſans contredit au plus haut degré de l'ignorance : au contraire, la plus parfaite ſcience feroit vraiſemblablement la plus parfaite vertu, puiſqu'elle feroit le plus haut point des connoiſſances métaphyſiques, morales & politiques : mais ſi l'on nous conteſte cette conjecture, il eſt du moins bien prouvé que la plus grande perfection de la ſcience ne ſçauroit jamais conduire à une barbarie telle que nous venons de la décrire, & ce point ſeul ſuffit pour prononcer la condamnation abſolue de l'ignorance.

En effet, pour en bien juger, il étoit abſolument néceſſaire de la conſidérer dans toute ſa pureté; c'eſt ſeulement parmi les peuples les plus ſauvages qu'on pouvoit parvenir à bien connoître ſa nature & ſes effets; ſon influence devient équivoque & incertaine, ſi-tôt qu'elle eſt mêlée avec divers degrés de ſciences & d'arts.

L'ignorance & la ſcience ne ſont plus alors que des noms relatifs : par exemple nous traitons Athènes d'ignorante au temps de la bataille de Marathon ; il eſt pourtant vrai qu'elle étoit très-

ſçavante en comparaiſon de la plupart des villes de la Grèce, & de ce qu'elle avoit été elle-même dans les ſiécles précédens; ainſi ſa vertu & ſa gloire, dont on fait aujourd'hui un argument en faveur de l'ignorance, devoient, au contraire, paroître dans ce temps-là une forte preuve de l'utilité des ſciences & des arts. Piſiſtrate & ſes fils n'avoient rien négligé pour inſpirer aux Athéniens le goût des ſciences : ils leur avoient donné la connoiſſance des Poëmes d'Homere, & avoient attiré dans leur ville Anacréon, Simonide, & pluſieurs Philoſophes; & il faut conſidérer qu'Héſiode, Archiloque, Alcée, Sappho avoient déja exiſté, & que les ſept Sages exiſtoient encore dans ce même temps.

Lycurgue étoit ſçavant & Philoſophe : Sparte dédaigna, il eſt vrai, de cultiver les ſciences, mais elle les connoiſſoit; elle étoit trop liée avec les autres peuples de la Grèce, pour qu'on puiſſe la ſuppoſer dans une ignorance abſolue. Rome même dans ſes commencemens ſentit que ſon ignorance ne ſuffiſoit pas pour la gouverner : elle choiſit pour ſecond fondateur Numa

recommandable uniquement par la philosophie ; elle alla ensuite chercher des loix chez le peuple le plus sçavant qui fût alors : elle jouit & elle profita des conseils de la science. Enfin ces trois peuples avoient plus ou moins la plupart des connoissances qui ont rapport aux mœurs : à quel titre l'ignorance oseroit-elle revendiquer leurs vertus ?

Il est vrai que tous les degrés des sciences n'ont pas des proportions de mœurs constantes & égales : c'est qu'elles n'ont pas toutes une égale influence sur nos actions : Solon, Aristide & Socrate contribuoient plus sans doute aux mœurs, qu'Hippocrate, Euclide & Sophocle.

Les Peuples, après les épreuves cruelles qu'ils avoient faites de l'état où ils vivoient sans loix & sans puissance civile, ont dû commencer par l'étude de la morale & de la politique ; &, dans ce premier moment, ils ont dû être très-vertueux.

Ainsi les temps où ces premieres sciences étoient seules cultivées, ont pu l'emporter par les mœurs sur ceux où elles ont été accompagnées de l'étude des autres ; non que ces dernieres aient nui

à la vertu, mais par d'autres caufes étrangeres, telles que la profpérité, l'accroiffement des richeffes ou l'affoibliffement des loix.

Athènes fe corrompit lorfqu'elle augmenta fes connoiffances, parce que fon génie & fon gouvernement n'étoient pas faits pour fupporter la profpérité; le caractere des Athéniens eft le même depuis Solon jufqu'à Alcibiade : Périclès regna fur eux par les mêmes voies que Pififtrate; les entreprifes de celui-ci avoient été portées bien plus loin fous les yeux de Solon & dans la premiere ferveur de fes loix; il mérita d'être appellé tyran, & il fut fouffert : fans les violences extrêmes d'Hippias fon fils, Athènes étoit foumife pour jamais : rendue à fa liberté, elle en abufa : tous fes chefs éprouverent fucceffivement fa légereté & fon ingratitude : l'orgueil & l'ambition du peuple augmentoient par degrés avec fa puiffance & fes conquêtes : plus il s'enivra de fa gloire, plus il voulut être flatté : on ne pouvoit écarter un rival qu'en propofant quelque nouveau moyen de féduction : c'eft ainfi qu'on en vint à diftribuer les terres conquifes au peu-

ple, à prodiguer les deniers publics pour les jeux, les ſpectacles & les édifices, à attribuer des ſalaires aux citoyens pour les fonctions d'aſſiſter aux jeux & aux Tribunaux, à détruire l'autorité du Sénat, à rendre la multitude toute-puiſſante, à entretenir enfin & à flatter tous ſes caprices. Si je cherche quels furent les auteurs de cette corruption, l'Hiſtoire me nomme Thémiſtocle, Cimon, Périclès ; en accuſer Phidias, Euripide & Socrate, ſeroit le comble du ridicule.

L'orgueil naturel des Athéniens dégénera en inſolence & en indocilité, leur vivacité devint ivreſſe, & leur légereté folie : ils s'épuiſerent en magnificences & en guerres inutiles : ils eurent tous les vices du bonheur, & ils en firent toutes les fautes. Athènes abuſoit de tout, il falloit bien qu'elle abusât des arts comme elle avoit fait de ſa puiſſance & de ſa gloire, & qu'elle mît dans ſes plaiſirs les mêmes vices que dans ſes affaires : elle avoit le bonheur de poſſéder Socrate, Platon, Xénophon, & elle écoutoit par préférence des Sophiſtes & des Déclamateurs qui la flattoient : elle ne ſe contentoit pas

d'honorer les Dieux & de couronner Euripide & Sophocle, elle ſe ruinoit follement pour ſes temples & ſes théâtres, & la Poëſie & la Religion n'en étoient pas plus coupables l'une que l'autre : la licence d'une Démocratie effrénée monta ſur la ſcène : la Comédie dès ſa naiſſance fut obſcène, impie & ſatyrique, elle joua les noms & les viſages, elle couvrit indifféremment de ridicules Hiperbolus & Socrate ; elle ne tenoit pas ſes vices de ſa nature, puiſqu'elle n'en a jamais eu de pareils chez aucun peuple ; elle ne fit que reporter dans les mœurs publiques la corruption qu'elle en avoit reçue ; la proſpérité étoit tellement la ſource de cette corruption, qu'elles ceſſerent enſemble ; Athènes vaincue & malheureuſe réforma ſon théâtre.

Rome, avec des mœurs dures, un génie ſévere, des guerres continuelles, & des ſuccès lents, devoit différer longtemps à ſe corrompre ; mais enfin le temps arriva où ſes loix ſe tûrent devant ſa gloire ; les cauſes de ſa corruption ont été trop bien développées & ſont trop connues pour que je perde du temps à en parler : les ſciences & les arts n'avoient

encore fait que de foibles progrès, lorſque ſes mœurs étoient déja perdues : elle eut auſſi la fureur des Spectacles ; elle s'en ſervit pour fléchir ou pour remercier ſes Dieux, & ils firent une partie importante de ſon culte. Un peuple ſouverain veut être amuſé : des Sauteurs, des combats d'animaux & d'hommes faiſoient d'abord ſes plaiſirs : on fit enſuite venir des Baladins de Toſcane ; leurs pieces n'etoient que de miſérables rapſodies, pleines de groſſieretés : elles portoient le nom de *Satyres*, terme qui avoit alors le même ſens que notre mot, *Farce*, & qui fut en conſéquence détourné à une ſignification nouvelle qu'il a toujours conſervée depuis : les bonnes pieces dramatiques que le goût des lettres produiſit dans la ſuite, bien loin de contribuer à la corruption publique, furent une vraie réformation qui alla toujours en augmentant : Plaute, obligé de ſe conformer au goût de ſon ſiécle, fut d'abord très-libre ; Terence devint plus châtié ; mais le peuple ne les goûta jamais parfaitement ; il préfera toujours l'aréne au théâtre.

Il ne cherchoit dans ſes repréſenta-

tions que le ſpectacle de ſa grandeur & de ſa magnificence : les édifices ſe ſurpaſſoient à l'envi en ſumptuoſité pour plaire à un peuple qui pouvoit tout : les Cenſeurs crierent long-tems & ſe laſſerent enfin de déplaire ſans fruit : le fameux théâtre de Scaurus contenoit quatre-vingt-mille perſonnes ; il étoit porté ſur trois cent ſoixante colonnes : il avoit trois étages, dont le premier étoit de marbre ; ſes colonnes avoient trente-huit pieds de hauteur, & étoient entremêlées de trois mille ſtatues d'airain : ce prodigieux édifice étoit conſtruit pour trois mois ſeulement, & fut détruit en effet au bout de ce temps : on élevoit des eaux de ſenteur au-deſſus des portiques, & on les faiſoit retomber en pluie par des tuyaux cachés. Dans une Tragédie d'Andronicus appellée le *Cheval de Troye*, on voyoit paſſer ſur le théâtre trois mille vaſes & toutes ſortes d'armes d'infanterie & de cavalerie : Pompée, à la dédicace de ſon théâtre, fit combattre & périr cinq cents lions, ſix cents panthères, & vingt éléphans : qu'eſt-ce que les ſciences pouvoient avoir de commun avec cet appareil faſtueux des dépouilles du Monde?

Lorſque la corruption fut extrême, elle oſa violer la majeſté naturelle de la Tragédie, & contre toute vraiſemblance y porter l'obſcénité; enfin on s'entêta des Pantomimes, Acteurs muets dont le talent conſiſtoit à imiter les actions les plus infâmes : Pylade & Bathylle partagerent la ville & cauſerent des ſéditions : on finit par abandonner entierement le goût des lettres & des arts, qui n'avoient pu ſe prêter à l'excès de la licence.

Rome, à force de pauvreté & de vertus, conquit des richeſſes & des vices; & ſa ſcience ne put la guérir; Carthage fut très-corrompue & ne fut jamais ſçavante : on en peut dire autant des anciens Perſes & de la plupart des grands Empires de l'Aſie ancienne & moderne : Sparte elle-même, quoique toujours fidelle à ſon inimitié pour les ſciences & les arts, perdit ſes vertus auſſi-tôt qu'elle fut maitreſſe de la Grèce : par-tout la proſpérité ſéduit & corrompt, elle détruit ce qui l'a fait naître, & finit par être ſa propre ennemie.

Je trouve dans l'Hiſtoire que tous les peuples ignorans, ſans en excepter un ſeul,

ſeul, ont été corrompus dans leur puiſſance & dans leurs richeſſes : deux peuples ſçavans l'ont été dans les mêmes circonſtances : à des effets tout ſemblables dois-je chercher des cauſes différentes ? & comment oſerois-je imputer aux ſciences, dans deux cas particuliers, les mêmes vices que je vois partout ailleurs où elles n'exiſtoient point ?

La propoſition que tous les peuples ſçavans ont été corrompus, ne peut donc former aucun préjugé contre les ſciences, puiſqu'ils ne l'ont été que dans les mêmes circonſtances qui ont corrompu toutes les nations ignorantes.

Pour achever d'éclaircir cette queſtion, il eſt à propos d'examiner ce que c'eſt que vertu & corruption, deux mots très-anciens & très-impoſans, ſouvent prononcés, rarement entendus.

La vertu, dans ſon acception la plus élevée, ſeroit une force de l'ame qui dirigeroit toutes nos actions au plus grand bien du genre humain. Les différens degrés du bonheur total des hommes dépendent des différens degrés de leur union : leur union dépend uniquement de leurs vertus ; ils ne ſont ſéparés &

armés que par leurs vices : la plus parfaite combinaiſon de l'amour-propre & de l'amour ſocial feroit à la fois le plus haut degré de la vertu & du bonheur : c'eſt à ce point que des lignes infinies de ſiécles tendront ſans ceſſe, ſans l'atteindre jamais : ſi les hommes avoient pu y arriver, ils ne formeroient tous enſemble qu'une famille.

La Société générale ſe décompoſe en ſociété politique & civile, & en individus ; la vertu de chaque individu ne ſçauroit mériter ce nom, qu'autant qu'elle travaille à ſa conſervation & à ſon bonheur, relativement à la conſervation & au bonheur des différens ordres de ſociétés dont il eſt membre ; toutes les vertus domeſtiques & civiles doivent être rapportées à ce principe & meſurées à cette regle ; elles s'ennobliſſent & s'élevent à meſure qu'elles contribuent au bonheur d'un plus grand nombre d'hommes : ainſi la tempérance & le courage, les deux vertus gardiennes de notre être, ſont en même-temps la baſe de toutes les vertus d'un ordre ſupérieur.

La nature nous a environnés de biens & de maux : attirés par les uns, effrayés

par les autres, l'excès des desirs & des craintes produit toutes les passions qui nous rendent méchans & malheureux : la tempérance de l'ame & le courage sont la double force qui les modere : plus les desirs & les craintes sont modérés, plus le nombre & la vivacité des concurrences en tout sens diminuent : de-là coulent dans l'ordre civil l'humanité, la foi, la justice, le désintéressement, la générosité : dans l'ordre politique, la soumission aux loix, la fermeté contre les désordres intérieurs & les dangers du dehors : enfin cette modération seule peut adoucir les concurrences inévitables entre les sociétés politiques, calmer leurs défiances mutuelles & établir dans la société générale cette bienveillance, cette bonté universelle qui forme le plus sublime caractere de la vertu, & sans laquelle le bonheur de chaque société n'est jamais qu'un bien fragile.

L'excès des privations, rarement utile au bonheur public, & plus rarement encore au bonheur particulier, a pu être quelquefois une vertu d'obligation en de certaines circonstances ; c'est ainsi

que dans l'enfance du Monde & à la naiſſance des ſociétés, cet excès a pu convenir à la timidité & à l'inexpérience des premiers hommes : dans tous les autres cas, l'orſqu'il eſt produit par des motifs purement humains, c'eſt tout au plus une vertu de choix qui n'eſt propre qu'aux ames froides ou puſillanimes : deſirer & jouir avec modération, forme le caractere d'une raiſon éclairée & d'une vertu active, digne appanage de l'âge viril où le genre humain eſt parvenu, & qui peut ſeul le conduire à ſa véritable deſtination, c'eſt-à-dire, au plus grand bonheur poſſible.

Si tous les hommes étoient vertueux, la vertu ne ſeroit que l'exercice le plus doux & le plus agréable de la raiſon : plus elle eſt entourée de vices & expoſée aux dangers, aux crimes & aux malheurs qui en naiſſent, plus elle devient pénible & dure, plus elle a de grands ſacrifices à faire : ſans les crimes des Tarquins, l'héroïſme cruel de Scévola & de Brutus n'eût jamais exiſté : ſans la barbarie des Carthaginois, Régulus n'eût pas eu beſoin de tant de grandeur d'ame ; ſi Céſar eût vécu en citoyen, Caton ne fût point mort en hé-

ros * : ces efforts cruels de vertu sont la marque d'un mauvais siecle : il ne

* J'ai dit que *Caton déclama toute sa vie, combattit, & mourut enfin sans avoir fait rien d'utile pour sa patrie.* On répond *qu'on ne sçait s'il n'a rien fait d'utile pour sa patrie :* (c'est tout ce que je prétendois ;) *mais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé.* J'en conviens, & j'ajoute que ce fut précisément parce que sa vertu fut extrême, qu'elle fut inutile à son pays ; elle ne sçut ni se prêter, ni fléchir, ni attirer, ni comprendre enfin que les mœurs d'une ville petite, foible & pauvre, ne pouvoient être celles de la capitale du Monde, & que la vertu pouvoit exister sans ces mœurs pauvres & dures. Il a été loué par des Philosophes, parce qu'il fut un Philosophe ; avec moins de dureté & d'inflexibilité il auroit pu sauver sa patrie ; il ne sçut que mourir : mais qu'il fallût ou être ce qu'il a été, ou suivre les principes de Tibere & de Catherine de Médicis, & devenir un *Cartouchien, un scélérat & un brigand*, & qu'il n'y eût point de milieu entre ces extrémités, comme notre adversaire le suppose dans la rapidité de ses conséquences, c'est une prétention qui doit paroître tout au moins exagérée.

C'est ainsi que lorsqu'en parlant des Brutus, des Décius, des Lucrece, des Virginius, des Scévola, j'ai fait l'éloge d'un État *où les citoyens ne sont point condamnés à des vertus si cruelles.* On m'a répondu *qu'on entendoit très-*

peut y avoir de Brutus où il n'y a pas de Tarquins. Se plaindre que nous n'ayons pas de Régulus, c'eſt regretter qu'il n'y ait pas de peuple qui livre aux ſupplices les plus barbares un ennemi priſonnier. L'adouciſſement des mœurs, en banniſſant les grands crimes, a banni en même temps ces vertus effrayantes, toujours rares, parce qu'il faut une longue ſuite de crimes, pour donner occaſion à un ſeul acte de ces vertus. Gémir de ce qu'elles n'exiſtent plus, c'eſt faire le plus grand éloge du ſyſtême de notre ſociété : moins la vertu a beſoin d'efforts & de ſacrifices, plus elle ſuppoſe les mœurs perfectionnées.

Les miſeres & l'ignorance des premiers ſiecles ne leur permettoient pas de connoître ces principes : les peuples anciens furent extrêmes dans le matériel des vertus, & n'en poſſederent jamais le véritable eſprit : le bonheur particulier de chaque ſociété fut leur

bien qu'il étoit plus commode de vivre dans une conſtitution de choſes où chacun fût diſpenſé d'être homme de bien : comme ſi la vertu étoit eſſentiellement ſanglante & barbare, & que, hors de ces malheureuſes circonſtances, l'honneur & la probité même ne puſſent exiſter.

unique objet; ils ne s'élevèrent point jusqu'à l'amour du genre humain, ce point de réunion de toutes les vertus, ce dogme fondamental du bonheur, que l'ignorance ne soupçonnoit pas, que la politique détestoit, & que la philosophie seule pouvoit leur révéler; ils crurent que la tempérance ne pouvoit être qu'une privation absolue, & ils supposerent que le courage devoit combattre sans cesse; toute la vertu humaine se réduisit à l'art de rendre les hommes terribles à d'autres hommes : la rusticité, la férocité pouvoient contribuer à ce funeste effet; elles furent consacrées comme les mœurs de la vertu; on en vint à les prendre pour la vertu même : la pauvreté, la frugalité n'étoient point estimées, comme l'effet de la modération, mais comme des armes de plus à la guerre; on ne connoissoit que la tempérance du corps, & elle n'étoit que l'instrument de l'ambition de l'ame : pour animer la valeur, on avoit des spectacles sanglans; on se faisoit un devoir d'être cruel jusques dans ses plaisirs : dans ces circonstances, tout ce qui n'étoit pas précisément pauvreté & courage, épouvan-

toit le préjugé, & étoit impitoyablement appellé corruption; on persistoit à rester malheureux pour être redoutable.

On voit par-là combien l'imputation de corruption, si odieuse & si répétée, a été injuste dès son origine: ces nations de soldats, fidelles à leur animosité éternelle, redoutoient comme une source de foiblesse tout ce qui pouvoit les rapprocher & les adoucir: on connoissoit les avantages du courage, on ignoroit encore ceux du commerce & des arts: on vit que l'on alloit perdre des soldats, on ne voyoit pas que l'on gagnoit des citoyens; on croyoit qu'il étoit honteux de devoir à l'industrie, des biens qu'on auroit pu se procurer par la force; & il faut remarquer que dans ces temps la guerre enrichissoit les particuliers & les peuples. Les loix des différens États n'avoient songé qu'à les séparer; on crut leur constitution perdue, lorsqu'il fut question de les réunir: des hommes qui par amour pour leur patrie détruisoient celle de cent peuples, étoient bien éloignés d'imaginer la terre comme une patrie commune à tous ses habitans; on ne concevoit pas qu'il pût

s'établir entr'eux des intérêts communs : des besoins & des secours mutuels ressembloient à une dépendance : des guerriers qui se faisoient négocians & ouvriers, croyoient se dégrader ; c'étoit toutes les passions particulieres qui, sous le nom de vertus & de mœurs anciennes, s'étoient liguées contre le bien général nouveau & inconnu.

Les vieux préjugés céderent enfin en grondant ; les nouvelles connoissances s'établirent. Chaque état de l'homme a ses vices qui lui sont propres : le commerce & les arts en introduisirent de nouveaux ; on ne vit qu'eux ; on oublia ceux de la pauvreté qu'ils avoient chassés ; on murmura, on cria, comme on fait encore aujourd'hui ; on employa sans cesse ce terme commode & vague de *corruption*, qui accuse sans preuve & juge sans objet fixe, & qui, au gré de la satyre, de l'humeur & de la misanthropie, flétrit indifféremment de la même qualification la plus haute insolence du vice & le plus petit relâchement de la vertu.

La corruption se mesure par la qualité des vices nouveaux qu'elle introduit dans les mœurs, & les vices eux-mê-

mes tirent leurs qualités de celles des biens dont ils nous privent ; les premiers biens ſont, la vie, la liberté, les poſſeſſions, la bonne conſtitution de la ſociété où nous vivons, enfin la paix & l'union avec les ſociétés voiſines ; ainſi les vices les plus graves ſont, l'inhumanité, l'injuſtice, la mauvaiſe foi, la lâcheté, l'eſprit de révolte, la violence & l'ambition : tous les autres vices qui n'attaquent point les vertus de premiere néceſſité & les biens naturels, forment un genre de corruption moins criminel & qu'on ne doit nullement confondre avec le premier : ainſi plus ou moins d'uſage des richeſſes & des plaiſirs, n'eſt jamais qu'un abus tolérable en comparaiſon des vices dont je viens de parler, ſur-tout lorſque la conſtitution de l'État eſt telle qu'elle n'en eſt pas directement violée.

Par ces principes nous devons juger que le plus haut degré de corruption ſe trouve, ainſi que je l'ai dit plus haut, parmi ces nations ſauvages qui n'ont ni mœurs, ni loix, ni gouvernement, ni union avec leurs voiſins, ni droit des gens pour aſſurer leurs vies, leur liberté & leurs biens, & dont les miſérables

destinées sont l'éternel jouet de quelques préjugés & de toutes les passions.

Par-là, nous trouverons encore une très-grande corruption dans ces siecles fameux de l'Antiquité où les peuples n'avoient point d'autre industrie ni d'autre institution que la guerre, ce crime & ce malheur qui les renferme tous : leurs vertus mêmes, par un égarement monstrueux, se rapportoient uniquement à cet objet ; & que pouvoient produire en effet une frugalité oisive, une pauvreté qui avoit tout à acquérir & rien à perdre, une dureté de mœurs qui ne vouloit être adoucie par rien ? Que restoit-il, sinon de se haïr & de se combattre sans cesse, ne fût-ce que par désœuvrement, si ce n'étoit par férocité & par ambition ? C'est ainsi que Rome toujours armée & toujours sanglante a été pendant plus de six cents ans l'ennemie du Monde, avant d'en être la maitresse. Détournons les yeux un moment de cette ville superbe ; portons-les sur les ruines de cent villes dépouillées, dépeuplées, ravagées par le fer & le feu ; considérons ce qu'il en a coûté au genre humain pour la gloire d'un seul peuple, & admirons encore, si

nous l'oſons, le barbare ſyſtême des vertus anciennes qui, renfermées dans les murs de chaque ville, ne voyoient dans le reſte du Monde que des ennemis, & ne s'exerçoient que pour le meurtre & la deſtruction.

Appliquons enfin ces principes à cette horrible corruption de notre ſiecle, qui nous a valu tantôt les noms de lions & de tigres, tantôt l'épithete de fourbes & de frippons, capables de tous les vices qui n'exigent pas du courage, & tant d'autres invectives répetées à chaque page par notre adverſaire. Je dédaigne les avantages que je pourrois tirer d'une déclamation auſſi outrée, pour me renfermer uniquement dans mon ſujet : je ne nierai pas qu'il n'y ait parmi nous des richeſſes mal acquiſes & dont on abuſe pour le faſte & la molleſſe, pour la ſéduction de la vertu & le ſalaire du vice ; j'avoue que l'oſtentation monſtrueuſe de quelques fortunes forme un contraſte odieux avec la pauvreté d'un grand nombre d'hommes ; & qu'elle répand de proche en proche une émulation de luxe ruineuſe, & dont les mœurs ont beaucoup à ſouffrir par le prix qu'elle attache aux choſes ſuper-

flues, & par le vif aiguillon dont elle presse la cupidité; je ne puis dissimuler enfin que la recherche de certains agrémens prétendus, l'excès de la dissipation, de la frivolité & de l'amour du plaisir, ne nuisent infiniment aux talens & aux vertus.

Après ces aveux, j'observerai que cette corruption est du genre le plus excusable, puisqu'elle n'attaque ni la paix, ni le gouvernement, ni la liberté, ni la possession de tous les biens naturels, & qu'elle permet à chacun d'acquérir, de jouir & d'être vertueux, sans être troublé par la violence & l'injustice.

Telle qu'elle est cependant, si elle avoit infecté la masse entiere de la nation, peut-être les hyperboles de nos adversaires commenceroient à avoir quelque fondement; mais si ce ne sont là que les mœurs de quelques quartiers de la Capitale, mépriserons-nous tout le reste de l'État qui n'y participe point? Ne daignerons-nous voir dans la société actuelle qu'un composé de *Cuisiniers, de Poëtes, d'Imprimeurs, d'Orfévres, de Peintres & de Musiciens?* & oublierons-nous, comme on affecte

de le faire, le travail aſſidu du laboureur & de l'artiſan, l'induſtrie & la bonne-foi du commerce, la modération du citoyen dans ſa médiocrité, l'intégrité & l'application du corps nombreux de la Magiſtrature, les vertus enfin & le zèle de tant de Miniſtres eccléſiaſtiques, auxquels l'Antiquité n'a rien de ſemblable à oppoſer? N'eſt-ce donc plus dans ces États divers que l'on doit chercher les mœurs d'un peuple? Quelques Gens de cour & leurs flatteurs, quelques Millionnaires & leurs paraſites, quelques Fous, jeunes & oiſifs, auroient-ils ſeuls le droit de repréſenter la nation?

Les paſſions naturelles ſont de tous les temps : par-tout où il y aura des cœurs humains, on trouvera l'amour des richeſſes, des honneurs & des plaiſirs; les femmes voudront plaire, & les hommes voudront ſéduire : les Paladins de Charlemagne, les Croiſés, & les Ligueurs avoient plus ou moins le fond de notre corruption : nous n'en différons que par le vernis & les nuances, & tout au plus par quelques paſſions d'opinion : les vices ſecrets ſont menacés par la Religion, les

vices publics doivent être réprimés par le gouvernement; ainſi, s'il y avoit quelque profeſſion où les fortunes fuſſent rapides, infaillibles & énormes, où elles ſe fiſſent ſans riſque & ſans peine, ſans talent & ſans utilité pour la patrie; ſi des fortunes odieuſes étoient enſuite réhabilitées par de grandes places & par des alliances illuſtres; s'il y avoit des excès de luxe qui formaſſent des diſparates choquants; ſi le vice payé par la richeſſe triomphoit avec inſolence; ſi des hommes oſoient afficher leur perverſité, & des femmes leur honte, ce ſeroit la faute des loix.

Les gouvernemens modernes, ſi vigilans contre le crime, ne ſçavent point flétrir le vice; ils ſont encore dans l'enfance à cet égard : occupés juſqu'ici à ſe fortifier, ils n'ont conſidéré les mœurs que du côté par lequel elles intéreſſent la politique; le bon ordre purement moral n'a point été l'objet de leurs ſoins.

Que les loix ferment le plus qu'elles pourront les mauvaiſes voies à la fortune, qu'elles châtient l'abus des richeſſes : en retranchant les objets exceſſifs de la cupidité, elles réduiront la cupidité même dans les juſtes limi-

tes; qu'elles veillent attentivement ſur les plaiſirs publics, afin que la décence & les mœurs n'y ſoient pas violées, du moins habituellement; qu'elles forcent au travail & au mariage l'oiſiveté & le célibat trop ſoufferts parmi nous; cette corruption tant reprochée diſparoîtra auſſi-tôt; & combien cette réforme eſt-elle plus facile, qu'il ne l'a été d'établir l'autorité & l'obéiſſance, & de délivrer les peuples de l'oppreſſion des Grands! Il ſuffiroit de le vouloir pour réuſſir : le cri général eſt le cri de la vertu.

Mais pour cela faut-il nous ramener à l'égalité ruſtique des premiers temps? les mœurs ſont-elles donc incompatibles avec les richeſſes? Si nous recherchons l'origine de ce ſyſtême d'égalité tant vanté chez les Anciens, nous trouverons qu'il portoit ſur un faux principe qui ſuppoſe tous les hommes égaux dans l'ordre de la Nature : je conviens qu'ils ſont tous égaux dans leur orgueil & dans leurs prétentions, mais l'homme & la femme, la vieilleſſe, l'âge viril & l'enfance, le malade & celui qui eſt en ſanté, ſont-ils égaux en effet? Le courageux & le timide, l'im-

bécille & le ſpirituel, le pareſſeux & l'induſtrieux, le robuſte & le foible le ſont-ils davantage ?

Le caractere de la Nature eſt la variété, & elle ne l'a peut-être imprimée dans aucun de ſes ouvrages plus fortement que dans l'homme : deux hommes ne ſont point égaux en force, en adreſſe, en courage, en eſprit ; les traits de leurs viſages ne ſont pas plus différens que leurs tempéramens, leurs qualités, leurs talens, & leurs goûts : dès les premiers ans de l'enfance, des yeux attentifs voient éclater les traits diſtinctifs du caractere ; c'eſt que, la Nature nous ayant deſtinés à vivre en ſociété, il falloit que nos qualités fuſſent inégales relativement à l'inégalité des places que nous devions occuper : les uns devoient naître pour les fonctions les plus baſſes de la Société, afin que celles qui ſont les plus relevées & les plus importantes puſſent être remplies ſans diſtraction : car ſi chacun eût cultivé ſon champ lui-même, quel temps ſeroit-il reſté pour inventer les arts & les ſciences, faire des loix & les maintenir en vigueur ? L'inégalité naturelle eſt la baſe de l'iné-

galité politique & civile néceſſaire dans toute ſociété.

Plus les ſociétés ſont foibles, plus il y a d'égalité entre ceux qui les compoſent ; ainſi l'inégalité eſt moindre entre des enfans qu'entre des hommes faits. Il eſt certain que, lorſqu'il n'y avoit point d'autre nature de biens que des fonds de terre, il convenoit qu'ils fuſſent partagés également; ce n'étoit pas un rafinement de politique ni de philoſophie, qui avoit fait imaginer ce partage aux premiers Légiſlateurs ; c'étoit tout ſimplement la néceſſité qui les y avoit conduits.

Cette égalité n'étoit autre choſe que le défaut de talens, d'arts, d'induſtrie, & de commerce; elle fut détruite par des vices, elle l'auroit été tout de même par des vertus; elle devoit être la premiere victime ſacrifiée à la perfection du genre humain; l'égalité parfaite ne produiſoit que des laboureurs & des ſoldats; &, comme les hommes ſont néceſſairement avides de diſtinctions, ne pouvant en eſperer d'ailleurs, ils en cherchoient à la guerre. Ainſi ces premieres ſociétés ſe combattirent avec

acharnement : c'étoit un état de guerre perpétuel de tous contre tous, c'est-à-dire un état de calamités sans fin. Un ou plusieurs États s'aggrandirent enfin par la destruction de plusieurs autres ; l'inégalité s'introduisit entr'eux, & par une suite nécessaire entre les membres qui les composoient : dès-lors les hommes commencerent à être moins malheureux ; il n'y eut plus qu'une portion de ces grandes sociétés qui fut obligée de porter les armes ; il n'y eut plus que des frontieres qui souffrirent les horreurs de la guerre ; l'intérieur des grands États jouit d'une paix éternelle ; l'industrie & l'émulation naquirent de l'oisiveté, puisqu'il plaît à nos adversaires d'appeller de ce nom l'état des hommes, lorsque la patrie cessa de les occuper tous à la guerre ; les citoyens se diviserent en fonctions & en classes nouvelles ; les talens se connurent ; on vit éclore le commerce, les arts, les sciences ; le Monde prit une face animée, brillante & heureuse ; l'inégalité seule enseigna aux hommes la légitime destination de leurs facultés naturelles ; elle leur apprit à se rendre heureux les uns par les autres ; elle devint enfin la

ſource féconde de tous les biens dont nous jouiſſons.

Parmi tant de biens elle enfanta les richeſſes, cet éternel objet de la Satyre. A leur égard j'obſerverai d'abord qu'aucune conſtitution politique n'eſt exempte de tout inconvénient, & que la grande inégalité des biens étant l'inconvénient propre aux grands États, on doit la ſupporter en conſidération des avantages politiques, auxquels elle eſt eſſentiellement liée.

Le commerce du Nouveau-Monde & la découverte de ſes tréſors ont été une ſource naturelle de la multiplication des richeſſes, & ont changé néceſſairement le ſyſtême des mœurs à cet égard, ſans qu'elles aient pu le prévoir ni l'empêcher, & ſans qu'elles aient eu ſujet de s'en offenſer.

A ces obſervations j'ajoûterai que, chez un peuple bien gouverné, les richeſſes excitent dans ceux qui les deſirent l'induſtrie, le travail & le talent, par l'envie de les acquérir; & dans ceux qui en jouiſſent, l'amour de l'ordre, des loix & de la paix, par la crainte de les perdre: elles animent en même temps la cupidité; mais cette paſſion n'eſt

pas toujours un vice dans un État puissant, puisqu'elle peut très-légitimement se proposer les plus grands objets, & qu'elle est même un ressort nécessaire pour un grand nombre d'opérations du gouvernement.

Les richesses sont la source d'une infinité de biens moraux ; elles donnent l'éducation, elles cultivent les talens & les connoissances, elles mettent à portée des places où l'on peut être utile à la patrie ; la vertu peut donc & doit même les desirer : enfin une plus grande multiplication de richesses laisse entre les hommes les mêmes proportions qu'une moindre, à l'exception qu'elle rend la condition d'un petit nombre plus heureuse, sans empirer celle des autres.

Que dis-je ? les richesses, en embellissant la scene du Monde, ne contribuent pas moins au bonheur du pauvre qui en a le spectacle tranquille, qu'à celui du riche qui en a la possession inquiette : croira-t-on que, pour bien goûter la magnificence des palais, des temples, des jardins, des cérémonies & des fêtes, il soit nécessaire d'en avoir fait les frais ? Faut-il être Roi de France pour jouir

de Verſailles & des Tuileries ? Quelle plus délicieuſe jouiſſance que celle de l'artiſte même ? Celui-là ſeul a la plus parfaite propriété des productions des arts, qui a le plus de goût & de ſentiment.

Ajoûtons que dans un État riche tant de voies imprévues ſont ouvertes de toutes parts à la fortune, que perſonne n'éprouve le déſeſpoir de la pauvreté ; tandis que la crainte trouble le repos des riches dans leurs lits de pourpre. La Divinité des malheureux, l'Eſperance berce le pauvre, & lui peint avec d'agréables couleurs la perſpective de l'avenir.

Il eſt à propos de faire remarquer ici une contradiction ſinguliere de nos adverſaires ; d'un côté ils font valoir la pauvreté antique comme un état qui faiſoit le bonheur des hommes ; de l'autre ils emploient les plus triſtes couleurs pour peindre la pauvreté moderne, & ne négligent rien pour nous attendrir ſur ſon ſort : d'où peut naître cette prodigieuſe différence que l'on ſuppoſe gratuitement ? La terre, les travaux néceſſaires pour la cultiver, les beſoins naturels ont-ils donc changé ? S'il y a quelque différence, c'eſt que

nos laboureurs vendent leur travail & leurs denrées à des gens plus riches; c'eſt qu'ils ſont plus aſſurés d'être récompenſés de leurs peines & dédommagés de leurs pertes.

Nous nourriſſons, dit-on, notre oiſiveté de la ſueur, du ſang & des travaux d'un million de malheureux : j'aurois cru ces reproches mieux fondés contre ces peuples anciens qui ſont les favoris de notre adverſaire : quels étoient en effet les talens & les occupations de ſes chers Spartiates, dont l'oiſiveté étoit conſacrée par les loix, & chez qui toute eſpece de travail étoit exercée par une claſſe d'hommes privés, en naiſſant, de leur liberté, & condamnés ſans retour à travailler, à acquérir, & à produire même des enfans au profit d'un maître barbare, à qui la loi donnoit droit de vie & de mort ſur eux? Tels furent les uſages de toute l'Antiquité; tels étoient ces peuples dont on vante le bonheur, tandis que l'on peint comme malheureux parmi nous des hommes dont le travail & l'induſtrie ſont exercés librement & à leur profit; qui, nés pauvres à la vérité, ne ſont pas du moins privés de l'eſpoir

des richeſſes, & ſont maintenus par les loix dans la poſſeſſion de leur liberté, le plus cher de tous les biens, & d'une ſorte d'égalité même avec les riches & les puiſſans.

Les noms de *riche* & de *pauvre* ſont relatifs, dit-on; c'eſt à-dire, que là où il y a des riches, il y a beaucoup plus de pauvres par comparaiſon : mais il eſt abſolument faux qu'il y ait plus de pauvreté réelle; elle eſt toujours ſoulagée par l'eſpérance, la participation ou les bienfaits de la richeſſe : il eſt certain que les fléaux de la famine étoient bien plus fréquens, & bien plus funeſtes dans les ſiecles pauvres.

Qu'on nous aſſure, après cela, que, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres : il n'y a qu'un changement à faire à cette propoſition, pour qu'elle devienne vraie; c'eſt de la rendre préciſément contradictoire à elle-même, & de dire qu'il n'y auroit que des pauvres, s'il n'y avoit point de luxe. Qu'étoit en effet tout le peuple Romain, lorſqu'il ſe retira en corps de ſa Patrie, extrémité la plus étrange dont il ſoit parlé dans aucune Hiſtoire? Qu'étoient tant de nations qui, ne pouvant

pouvant ſubſiſter dans leur pays, alloient dans des climats plus heureux conquérir par les armes des terres qui puſſent les nourrir ?

Nous avons dit que le luxe occupoit les citoyens oiſifs. On nous demande pourquoi il y a des citoyens oiſifs. Je réponds que c'eſt parce qu'ils ne peuvent manquer de l'être par-tout où il n'y a ni arts, ni induſtrie, ni commerce. Quand l'agriculture étoit en honneur, continue-t-on, il n'y avoit ni miſere ni oiſiveté : que l'on daigne donc nous apprendre les cauſes de ces émigrations ſi fréquentes dans les temps anciens, & dont on ne voit plus d'exemples de nos jours. D'ailleurs, ſi l'agriculture peut ſuffire à la ſubſiſtance des habitans dans certains pays, elle ne le peut pas de même par-tout : de-là vient que beaucoup de peuples privés de la reſſource du commerce & des arts ſont obligés de vivre de pillage : la Hollande, ce pays ſi puiſſant & ſi heureux, que ſeroit-il ſans elle ? la retraite d'un peuple de brigands, ou peut-être l'aſyle de quelques pêcheurs.

On ajoûte que le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, mais qu'il en

fait périr cent mille dans nos campagnes. Le luxe eſt ſi peu la cauſe de la miſere de la campagne, que le payſan n'eſt nulle part plus riche qu'au voiſinage des grandes villes, de même que ſa pauvreté n'eſt jamais plus grande que là où il en eſt le plus éloigné. Que le luxe augmente ou diminue, que lui importe ? l'uſage de la dentelle & de la ſoie diſpenſe-t-il de manger du pain & de le payer ? les productions de la terre en ſont-elles moins nos premiers & nos plus indiſpenſables alimens ? peuvent-elles jamais perdre leur valeur proportionnelle avec le prix de l'or & de l'argent & celui des productions des arts * ?

Pluſieurs conditions nouvelles ſe ſont élevées par le commerce & l'induſtrie, mais l'agriculture n'y a rien perdu, & n'y pouvoit rien perdre : on regrette ſans ceſſe le temps où elle étoit en honneur; mais quel étoit ce temps ? Dans la

* Il eſt donc abſolument faux que l'*argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes*, *ſoit perdu*, comme on le prétend, *pour la ſubſiſtance du laboureur*; *& que celui-ci n'ait point d'habit*, *préciſément parce qu'il faut du galon aux autres*.

Grèce, à Sparte même, elle n'a jamais été exercée que par des esclaves ; à Rome on ne tarda pas à suivre cet exemple. Que nous oppose-t-on donc ? apparemment les siecles fabuleux du commencement du Monde : parmi nous, au contraire, si on la considere d'un œil philosophique, elle est peut-être l'état le plus libre & le plus indépendant de la Nation, & le seul à l'abri des vicissitudes de la fortune ; si elle a quelque chose à craindre, c'est uniquement de l'excès des impositions *.

Il y a de la pauvreté dans notre constitution actuelle ; mais il y en avoit

---

* On s'écrie : *il faut des jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon ; il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau ; il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.*

Pour que ces objections eussent la force qu'on veut leur donner, il faudroit prouver que les jus, les liqueurs & la poudre causent une disette réelle des choses dont elles sont composées ; mais si, au contraire, la consommation qu'elles occasionnent, n'a aucune proportion avec l'effet qu'on lui attribue ; si le vin, le bled & le bétail ne manquent point, on doit avouer que ces prétendues causes sont absolument imaginaires.

plus encore, comme je l'ai prouvé, dans les ſociétés anciennes; on en peut dire autant de toutes celles qui n'ont point nos arts ni notre luxe : d'ailleurs, il eſt néceſſaire qu'il y ait des pauvres dans toute eſpece de ſociété, parce que le travail en eſt l'ame, & que le beſoin ſeul peut y forcer la multitude : le travail, il eſt vrai, doit fournir à la ſubſiſtance de l'homme; mais s'il n'y ſuffit pas, à qui doit-on s'en prendre? eſt-ce à la richeſſe? quoi de plus abſurde? qui peut donner & qui donne en effet de meilleurs ſalaires qu'elle? Plus il y a de luxe, c'eſt-à-dire, plus le ſuperflu eſt acheté cherement, plus il eſt impoſſiple que le néceſſaire ſoit au-deſſous de ſon prix.

Dans l'ancienne égalité au contraire, la pauvreté étoit ſans reſſource; ceux qui avoient été forcés de contracter des dettes, étoient dans une impuiſſance abſolue de les acquitter, n'y ayant alors ni commerce, ni arts qui puſſent rétablir leur fortune; & les riches ne l'étant pas aſſez pour remettre généreuſement ce qui leur étoit dû, il s'enſuivoit des violences atroces contre les débiteurs : employés par leurs créanciers

aux travaux les plus durs, on leur mettoit les fers aux pieds, on les attachoit au carcan, on leur déchiroit le corps à coups de verges; une Loi des douze Tables les condamnoit à être vendus comme esclaves, ou à perdre la tête; on peut lire dans Denys d'Halicarnasse le Discours de Sicinnius à ce sujet; la retraite du peuple Romain sur le Mont-Sacré n'eut pas d'autres motifs que ces affreuses duretés.

Si l'on considere la totalité d'une Nation, les richesses excessives & leurs abus sont très-rares; il est donc aisé d'y remédier; des vices qui n'appartiennent qu'à un petit nombre ne peuvent allarmer, sur-tout si ce petit nombre est envié, & si tout le reste conspire avec empressement à lui imposer un frein. Il n'en étoit pas de même de la pauvreté des Anciens, elle étoit universelle; elle produisit un vice général & le plus grand de tous, la passion de la guerre. Le premier bien que les richesses aient fait aux hommes a été de leur inspirer l'amour de la paix; les Nations les plus commerçantes sont les plus pacifiques : le courage qui se défend est la plus grande des vertus; le

courage qui attaque, le plus grand des crimes; faute d'avoir connu cette différence, les Anciens les couronnoient l'un & l'autre du même laurier; n'ayant que du sang à perdre, & placés entre la misere & la gloire, il n'est pas surprenant qu'ils se passionnassent pour celle-ci, & que cette passion les portât à tout; mais depuis que les Nations modernes ont connu le bonheur, elles ne respirent que la paix qui en est l'unique soutien, & ne se combattent qu'en gémissant : le fanatisme de la gloire n'existe plus que chez quelques Rois; tous les peuples en sont guéris.

Ne nous étonnons point, au reste, des préjugés de toute l'Antiquité contre les richesses; elles étoient essentiellement condamnables, puisqu'elles étoient contraires à la constitution & aux Loix des petits États anciens, & plus encore parce qu'il n'y avoit alors aucune voie légitime pour en acquérir : le pillage des vaincus, les vexations des Alliés & des Sujets étoient la seule source des richesses chez les Romains; ceux qui avoient rendu les plus grands services n'exerçant aucun commerce, & ne recevant de l'État ni pensions ni gratifica-

tions, il étoit presque impossible que de grandes fortunes fussent innocentes.

Mais nous qu'un meilleur Destin a placés dans des temps plus heureux, adopterons-nous de pareils préjugés ? croirons-nous qu'il soit impossible d'être vertueux sans être misérable ? la vertu est-elle donc de sa nature un effort violent & cruel ? doit-elle s'effrayer du bonheur & le repousser sans cesse ?

Si la vertu consiste en effet dans une privation absolue, si *tout est précisément source de mal au-delà du nécessaire physique*, comme on veut nous l'assurer, pourquoi cette profusion immense de biens que la sagesse divine présente si libéralement à nos besoins, & même à nos plaisirs ? Quoi ! ces innombrables bienfaits seroient autant de sollicitations au vice & au crime ? La Nature entiere ne seroit qu'un piége ?

Non, l'Univers n'est point un vain spectacle pour nous ; il est formé pour notre conservation & notre bonheur, pour nous servir & nous plaire : nous jouissons sans effort de la beauté de la Nature, de l'éclat du jour & du calme de la nuit, de la fraîcheur des bois & des eaux, de la douceur des fruits &

du parfum des fleurs, tant nos plaiſirs ont été chers à l'Etre ſuprême ! tandis que nos beſoins ſont obligés d'ouvrir la terre pour en tirer un aliment indiſpenſable, & de chercher juſques dans ſes entrailles le fer néceſſaire pour la cultiver; chaque contrée a des productions qui lui ſont propres; une infinité de choſes très-utiles ſont diſperſées dans les diverſes Régions, pour les réunir par la néceſſité des échanges; c'eſt que l'induſtrie, le commerce, la navigation, tous ces arts ſi coupables aux yeux de l'ignorance ou de l'humeur, ſont entrés dans les vues de la création : les beſoins des hommes ſont leurs liens; la Nature les a multipliés exprès comme autant de motifs d'union : les nœuds les plus ſacrés n'ont pas d'autre ſource; ceux de pere & de fils ſont fondés principalement ſur les beſoins de l'enfance & de la vieilleſſe : vouloir détruire nos beſoins par une privation abſolue, c'eſt outrager l'Etre ſuprême, & rendre les hommes à la fois miſérables & barbares.

Sans doute les richeſſes ont fait naître de nouveaux vices, mais combien en ont-elles proſcrit d'anciens ? Com-

bien ont-elles produit de vertus inconnues à la pauvreté antique? qu'on liſe dans l'Hiſtoire Romaine la comparaiſon de Tuberon & de Scipion Émilien; l'un, fidélement attaché à la pauvreté qu'il avoit héritée de ſes peres, ſe diſtinguoit par ſa frugalité & ſa tempérance inviolable; l'autre n'étoit pas moins recommandable par le noble uſage qu'il faiſoit de ſes immenſes richeſſes; le premier toujours admiré, le ſecond adoré & chéri, tous deux avec une vertu égale: Tuberon inflexible & ſévere avoit la gloire de mépriſer le bonheur; Scipion généreux & compatiſſant goûtoit la volupté de faire des heureux.

La philoſophie a un ordre de vertus qui lui ſont propres, & qui ne ſçauroient être celles de la multitude: les vertus dures ſuppoſent une inſpiration particuliere; il eſt bon qu'elles ſe trouvent pour la montre & l'exemple dans quelques ames privilégiées; mais elles ne ſont pas faites pour la totalité des hommes; elles ſe communiquent difficilement, & ne peuvent ſe conſerver qu'à force d'ignorance, état dont il faut abſolument ſortir tôt ou tard; tou-

tes choſes d'ailleurs égales, la vertu qui ſe fait aimer, doit avoir l'avantage; il faudroit, s'il étoit poſſible, qu'elle en vînt juſqu'à ſéduire.

Je termine enfin cette longue digreſſion ſur la corruption & la vertu; je paſſe à la juſtification des ſciences & des arts contre les nouvelles accuſations qu'on leur a intentées; je conſidere la ſcience en elle-même; ſon objet eſt de connoître la vérité, ſon occupation de la chercher, ſon caractere de l'aimer, ſes moyens enfin ſont de ſe défaire de ſes paſſions, de fuir la diſſipation & l'oiſiveté. Parmi les objets qu'elle ſe propoſe, les uns ſont néceſſaires & les autres utiles: la Métaphyſique, la Morale, la Juriſprudence, la Politique ſont de premiere néceſſité: ſans elles l'homme n'eſt que le plus miſérable & le plus dangereux de tous les animaux; c'eſt à elles uniquement qu'il doit la connoiſſance de ſon être & de ſes rapports, la juſteſſe de ſes idées, la rectitude de ſes ſentimens, tous les principes & toutes les douceurs de la ſociété: l'Hiſtoire nous offre le recueil des expériences ſur leſquelles ces premieres ſciences ſont fondées; tous les arts qui ſervent

à la faire connoître, participent de ſon utilité : la Phyſique vient enſuite ; la connoiſſance des élémens & des propriétés de tous les corps, qui ont ou peuvent avoir quelque rapport avec nous, l'Anatomie, l'Aſtronomie, la Botanique, la Chymie nous fourniſſent mille découvertes d'une utilité infinie ; on en peut dire autant de toutes les parties des Mathématiques ; la méthode de la Géométrie eſt le flambeau même de la vérité, elle répand ſa lumiere ſur toute la Phyſique & ſur tous les arts ; la Grammaire, la Logique, & la Rhétorique enfin, qui ſont les inſtrumens néceſſaires de toutes nos connoiſſances & de leur communication, ont éclairci & fixé les notions vagues qui flottoient dans les eſprits, affermi & guidé nos jugemens, & par la chaîne combinée des idées ont porté la certitude & l'évidence dans des queſtions qui échappoient même à nos conjectures.

Quelle ſatyre oſeroit verſer ſon venin ſur ce digne emploi de nos facultés ? où trouve-t-on dans tous ces objets la ſource de cette corruption tant reprochée ? Comment oſe-t-on dire

que la vanité & l'oisiveté qui ont engendré le luxe, ont aussi engendré nos sciences, & que ces choses se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices? Quoi! tous les Philosophes moraux, tous les Législateurs, ces Spéculateurs si profonds, si appliqués & si sublimes, n'étoient que des hommes vains & oisifs? leurs préceptes, leurs loix & leurs exemples n'étoient que l'ouvrage de leurs vices? Qu'appellera-t-on du nom de vertu? Ainsi tout genre de travail sera né de l'oisiveté, parce qu'il a fallu se réserver le temps de s'y appliquer, & accusé de vanité, par-là même qu'il est digne de louange.

Loin de ces chimeres, je trouve au contraire que toutes les sciences sont autant de remedes contre les vices politiques, moraux & physiques qui assiégent notre existence: on avoit besoin de pain, & on cultiva la terre; on eut de même besoin de mœurs & de loix, on inventa la politique & la morale; de nos besoins corporels, de nos maladies & de nos infirmités, naquit l'étude de la Physique; il falloit démontrer, persuader la vérité & détruire

les ſophiſmes de l'erreur, on perfectionna l'art de la parole & celui du raiſonnement : l'origine des ſciences n'a donc rien que de pur & d'utile ; vouloir leur en ſuppoſer une autre, c'eſt fermer les yeux à la vérité & à la lumiere.

Que l'on nous montre donc enfin quels genres de corruption naiſſent des ſciences ; eſt-ce la férocité & la violence des Nations ſauvages ? mais leur effet le plus néceſſaire eſt l'adouciſſement des mœurs. Eſt-ce cet eſprit de guerre & d'ambition qui a fait, des peuples illuſtres de l'Antiquité, les fléaux de l'Univers ? elles ne reſpirent que l'union & la paix. Dira-t-on qu'elles ſont la ſource de la cupidité ? mais la route qu'elles tiennent eſt diamétralement oppoſée à celle de la fortune & de la grandeur. Inſpirent-elles l'amour du plaiſir ? elles ſont preſque inaſſociables avec lui.

Mais, nous dit-on, *les vices des hommes vulgaires empoiſonnent les plus ſublimes connoiſſances & les rendent pernicieuſes aux Nations.* Sans doute, les paſſions corrompent les choſes les plus pures ; elles abuſent de la Religion, faut-il pour cela la détruire ? faut-il lui

imputer leurs crimes? & moi, je dis; ſi les plus ſublimes connoiſſances ne ſont pas à l'abri de leurs coups, comment l'ignorance pourra-t-elle s'en préſerver? ſi le vice perce à travers le bouclier de la philoſophie, quel ſera ſon triomphe ſur l'ignorant déſarmé? s'il abuſe de la vérité, quel abus monſtrueux fera-t-il des erreurs & des préjugés? nous en avons vu les terribles exemples chez les Nations ſauvages *.

Il eſt vrai qu'il y a des ſciences & des arts qui naiſſent ou ne ſe perfectionnent que par la puiſſance, les richeſſes & la proſpérité; ces arts peuvent être contemporains des vices, mais ils n'en ſont point la ſource; les mœurs corrompent quelquefois les ſciences & les lettres, qui ne ſe ſauvent pas toujours de la corruption, mais qui en ſont ſouvent le remede.

---

* On convient cependant *qu'il eſt bon qu'il y ait des Philoſophes, pourvu que le peuple ne ſe mêle pas de l'être*: mais à qui en veut-on? Où eſt-ce que le peuple ſe mêle de philoſophie? Dans l'inégalité actuelle des ſociétés, il lui eſt plus impoſſible que jamais d'avoir ce défaut, ſi c'en eſt un.

Plus on examine la nature de la ſcience, ſes objets & ſes moyens, plus on voit que de toutes les choſes humaines, elle eſt abſolument celle qui a le moins d'affinité avec les vices : l'amour de la vérité, quand il eſt extrême, eſt le deſtructeur des paſſions ; lorſqu'il eſt modéré, il en eſt du moins une diverſion : Syracuſe retentit des gémiſſemens des vaincus, & des cris barbares des vainqueurs : Archimede ſeul eſt tranquille ; il n'entend que la voix de la vérité ; ſon corps eſt frappé du coup mortel, ſon ame étoit déja dans les Cieux.

Les premiers Sçavans furent des Dieux, dans la ſuite on les appella des Sages ; plus on étoit voiſin de l'ignorance, plus on en avoit connu les vices, plus on ſentoit le prix des bienfaits de la ſcience. A meſure que les communications littéraires ſont devenues plus étendues & plus faciles, on a pu acquérir de la ſcience ſans en avoir l'amour ; par conſéquent elle n'a pas toujours été un remede aſſuré contre les paſſions : mais en multipliant à l'infini ſes ſectateurs, elle s'eſt toujours réſervé un nombre de favoris dignes d'elle ; elle a donné toutes les vertus à ſes

élus, & en a du moins répandu ſur le reſte de ſes diſciples quelques rayons qu'ils n'auroient point connus ſans elle.

On ajoûte *que c'eſt une folie de prétendre que les chimeres de la philoſophie, les erreurs & les menſonges des Philoſophes puiſſent jamais être bons à rien*; on demande *ſi nous ſerons toujours dupes des mots, & ſi nous ne comprendrons jamais qu'études, connoiſſances, ſçavoir & philoſophie, ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne.*

Dois-je encore répondre à une accuſation auſſi injuſte? la plus légere attention ne ſuffit-elle pas, pour voir que parmi tout ce qu'on appelle ſciences, il n'y en a aucune qui n'ait fait plus ou moins de découvertes, détruit plus ou moins d'erreurs, & apporté de très-grandes utilités? vouloir le nier, n'eſt-ce pas attaquer l'évidence même?

Les Philoſophes, il eſt vrai, ſont tombés dans des erreurs: mais avant eux qu'y avoit-il autre choſe que des erreurs dans le Monde? L'ignorance n'avoit-elle pas les ſiennes plus ridicules cent fois? Avant que des Philoſophes euſſent écrit ſur les Aſtres, les Cieux,

les Comètes, la nature des ames, & leur état après cette vie, quelles absurdités n'avoit-on pas imaginées? Des Nations entieres avoient-elles attendu le systême mal interprété d'Épicure, pour chercher le bonheur dans la volupté des sens? Les idées les plus monstrueuses sur la nature divine n'avoient-elles pas précédé de bien loin tous les systêmes.

Si l'ignorance pouvoit s'abstenir de juger, elle seroit sans doute moins méprisable & moins dangereuse : malheureusement l'esprit humain ne peut être sans action; il faut qu'il ait des opinions bonnes ou mauvaises; il faut qu'il ait des préjugés, s'il n'a pas des connoissances; & des superstitions, au défaut de Religion ; j'en appelle à tous les peuples barbares qui existent de nos jours.

Les erreurs grossieres de l'ignorance furent d'abord remplacées par celles de la philosophie, qui l'étoient moins; une nuit profonde couvroit la route de la vérité, il fallut marcher dans ces ténébres épaissies pendant tant de siécles; le flambeau de la raison s'éteignoit à chaque pas, il fallut s'égarer long-temps, & ce n'étoit en effet qu'à force de s'éga-

rer qu'on pouvoit trouver le vrai chemin : ſans doute un grand nombre d'opinions anciennes ſont abandonnées, c'eſt la preuve même de nos progrès; mais l'hiſtoire des naufrages ſeroit-elle inutile à la navigation ? Ne mépriſons pas l'hiſtoire de nos erreurs, marquons tous les écueils où ont échoué nos peres pour apprendre à les éviter; leurs mépriſes mêmes nous enſeignent le prix de la ſcience, qui veut être achetée par tant de travaux : gardons-nous ſur-tout de juger ce que nous ne ſçavons pas par le peu que nous ſçavons; ce qui ne ſemble que curieux peut devenir utile; ce qui ne paroît qu'une terre groſſiere au premier coup-d'œil, cache quelquefois l'or le plus pur. N'allons pas nous infatuer de notre ſiecle, comme l'ont fait ſottement tant de générations, & juger d'avance ſur nos petits ſuccès les ſiecles innombrables qui germent dans le ſein de la Nature. En conſéquence de l'inutilité de la philoſophie Péripatéticienne pendant une ſi longue ſuite d'années, n'auroit-on pas pû ſe croire fondé à condamner l'étude de la Phyſique ? Il eſt pourtant vrai qu'on ſe ſeroit trom-

pé ; l'erreur eſt la compagne inſéparable de l'ignorance, & elle n'eſt chez les Philoſophes que par haſard & pour un temps ; la philoſophie trouve dans ſes principes de quoi s'en guérir, tandis que l'ignorance eſt par ſa nature même éternellement incurable *.

---

* Que l'on s'écrie que *les ſciences entre les mains des hommes ſont des armes données à des furieux ; qu'il vaut mieux reſſembler à une brebis qu'à un mauvais Ange ; qu'on aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entre-dévorer dans les villes* : ces antithèſes, ces comparaiſons éloquentes, prouveront tout au plus la perſuaſion de l'Auteur, & nullement la queſtion même : paſſer rapidement d'un extrême à l'autre, ſans daigner appercevoir les milieux qui les ſéparent, c'eſt ne voir que des vices & des erreurs, c'eſt anéantir à la fois la vérité & la vertu.

J'ai avancé que *les bons Livres étoient la ſeule défenſe des eſprits foibles*, c'eſt-à-dire, *des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple*. Que répond-on ? 1°. *Que les Sçavans ne feront jamais autant de bons Livres qu'ils donnent de mauvais exemples.* C'eſt ainſi que l'on déchire d'un trait, non-ſeulement tous les gens de Lettres qui forment nos Académies, non moins attentives aux mœurs qu'à la ſcience ; mais encore tant de Miniſtres de la Religion, tant d'hommes conſacrés à la vie la plus auſtere, qui compoſent aſſurément la plus grande

Il y a, dit-on, *une ſorte d'ignorance raiſonnable, qui conſiſte à borner ſa curio-*

---

partie de nos Sçavans : heureuſement notre adverſaire ne cherche qu'à étonner par la vigueur de ſes aſſertions ; s'il eût voulu démontrer celle-ci, il eût été certainement dans un grand embarras.

Il ajoûte en ſecond lieu, *qu'il y aura toujours plus de mauvais Livres que de bons.* S'il entend par mauvais Livres, des Livres contraires aux mœurs, ſa propoſition eſt évidemment inſoutenable ; s'il prétend parler des Livres inutiles, elle ne devient pas plus vraie ; s'il qualifie ainſi les Livres mal faits, je lui répondrai que ces Livres, dès qu'ils enſeignent quelque choſe, ſont bons, juſqu'à ce qu'il y en ait de meilleurs ſur la même matiere ; l'uſage ſeulement autoriſe enſuite à les appeller mauvais par comparaiſon, ſans qu'ils ſoient pour cela préciſément mauvais en eux-mêmes : d'ailleurs, il faut faire attention qu'il ne s'agit ici que des Livres faits par des Sçavans, & qu'ainſi il n'y eſt nullement queſtion des ouvrages purement frivoles.

Enfin on m'oppoſe *que les meilleurs guides que les honnêtes gens puiſſent avoir ſont la raiſon & la conſcience ; quant à ceux qui ont l'eſprit louche ou la conſcience endurcie, la lecture*, dit-on, *ne peut jamais leur être bonne à rien.*

On remarquera que dans toute cette Réponſe il n'y a pas un mot des *eſprits foibles* dont j'avois parlé ; ainſi avec les plus belles diviſions du monde, on ne touche ſeulement pas à la

ſité à l'étendue des ſacultés qu'on a reçues ; une ignorance modeſte, qui naît d'un vif

---

queſtion : on ſuppoſe que tous les individus qui compoſent le Genre Humain ont naturellement de la probité, ou de l'endurciſſement, ou même l'eſprit de travers, ſans que rien puiſſe perfectionner leurs vertus, ou rectifier leurs mauvais penchants ; ſuppoſition qui ſe réfute ſi bien d'elle-même, que je me crois parfaitement diſpenſé de l'attaquer.

Par une ſuite de ces mêmes principes on nous aſſure *que la philoſophie de l'ame, qui conduit à la véritable gloire, ne s'apprend point dans les Livres, & qu'enfin il n'y a de Livres néceſſaires que ceux de la Religion.*

Ce ſyſtême pourroit peut-être éblouir s'il étoit neuf ; mais comme c'eſt préciſément celui du Calife qui brûla la Bibliotheque d'Alexandrie, & qu'il eſt demeuré depuis ſans Sectateurs, il y a lieu de douter qu'il ait aujourd'hui une meilleure fortune : que notre adverſaire me permette ſeulement de lui demander comment s'apprend donc cette philoſophie dont il parle : ſeroit-ce par inſtinct ou bien par une inſpiration ſurnaturelle ? il le faut bien, ſelon lui : car ſi on pouvoit l'acquérir par la voie de l'exemple, de l'inſtruction, de la réflexion ou de la comparaiſon, je ne vois pas pourquoi la communication de toutes ces choſes ne pourroit pas ſe faire par les Livres, & pourquoi les connoiſſances & les principes qu'un homme tranſmet à un autre en

amour pour la vertu, & n'inspire qu'indifférence pour toutes les choses qui ne

---

présence & de vive voix, ne pourroient pas être confiés à l'écriture.

On dit ailleurs *que la plupart de nos travaux sont aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de suivre la ligne d'à-plomb, voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.* Que répondre à cela? Irai-je combiner les divers degrés de possibilité ou d'impossibilité des deux termes de cette comparaison? mais quand je l'aurai fait, on me répondra par une comparaison nouvelle; & ce sera toujours à recommencer; car en fait de raisonnement on peut voir la fin d'une question; mais la source des comparaisons est intarissable, & même plus elles sont absurdes, plus il est difficile d'y répondre: c'est ainsi que cet homme que l'on avoit appellé *porte d'enfer*, étoit très-embarrassé à se justifier; car comment prouver qu'on n'est pas porte d'enfer?

J'ai appellé l'ignorance *un état de crainte & de besoin*, & j'ai prétendu *que dans cet état il n'y avoit point de disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître.* On n'a point fait d'attention au mot *besoin* qui étoit sans doute le meilleur appui de mon raisonnement, & on a cherché à se procurer quelqu'avantage en attaquant celui de *crainte* tout seul: on m'a opposé *les inquiétudes des Médecins & des Anatomistes sur leur santé.* Mais premiérement, quand elles seroient aussi continuelles qu'on le prétend, en

ſont point dignes de remplir le cœur de l'homme, & qui ne contribuent pas à le

---

eſt-il moins vrai qu'ils ſe ſont guéris par la ſcience, d'un très-grand nombre de terreurs imaginaires? Il leur en ſeroit reſté de fondées & d'utiles; c'eſt l'état de l'homme apparemment; il faut croire que l'Auteur de la Nature l'a voulu ainſi. En ſecond lieu, quand même les craintes des Anatomiſtes ſeroient augmentées par la ſcience, ils n'en deviendroient que plus utiles au Genre Humain, par les connoiſſances que ces craintes mêmes les forceroient d'acquérir; un petit mal deviendroit la ſource d'un grand bien, & y a-t-il des biens purs pour l'homme? On ajoûte que *la géniſſe n'a pas beſoin d'étudier la botanique pour trier ſon foin, & que le loup dévore ſa proie ſans ſonger à l'indigeſtion.* Tant mieux pour la géniſſe, ſi elle a la faculté de diſtinguer tout naturellement par le goût même, les alimens qui lui ſont propres. A l'égard des loups, nous avons trop peu de commerce avec eux pour ſavoir ſi leur intempérance ne nuit jamais à leur ſanté, & ſi elle doit nous être propoſée pour modele. On demande ſi pour me défendre *je prendrai le parti de l'inſtinct contre la raiſon?* Je ne ſerois pas embarraſſé à prendre un parti, s'il le falloit néceſſairement; mais auparavant ne puis-je point demander à mon tour, ſi nous devons négliger de cultiver la raiſon que nous avons, pour nous abandonner à l'inſtinct que nous n'avons pas?

rendre meilleur ; une douce & précieuse ignorance, trésor d'une ame pure & con-

---

J'ennuierois le lecteur, si je voulois débrouiller toutes les chicanes que l'on m'oppose dans les pages suivantes ; je répondrai simplement que je n'ai jamais prétendu dire que Dieu nous eût fait Philosophes ; mais qu'il nous a fait tels, que la destruction des erreurs & la connoissance de la vérité sont uniquement le prix de l'application & du travail. Les premiers Philosophes se sont trompés : leur exemple doit servir à nous corriger, non point en cessant de philosopher, comme on le prétend, puisque ce seroit nous replonger pour jamais dans les ténébres de l'ignorance ; mais en évitant avec soin les fausses routes qui les ont égarés ; & je ne crains point d'avancer, malgré l'air de plaisanterie que l'on prend, & qui n'est point une preuve, que nous avons trouvé des méthodes très-utiles pour la découverte de la vérité, dans la Logique & la Métaphysique, & sur-tout en Physique & en Géométrie.

La page suivante suppose éternellement ce qui est en question, c'est-à-dire, que toutes les sciences ne sont qu'abus, & que tous les Sçavans sont autant de Sophistes ; j'y ai cherché inutilement quelque sorte de preuve ; mais puisqu'on a tant de vénération pour Socrate, & qu'on l'appelle *l'honneur de l'Humanité, parce qu'il fut sçavant & vertueux*, pourquoi est-il impossible que d'autres hommes réunissent ces

tente

tente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son innocence, & n'a pas

---

deux qualités ? Qu'on en fasse donc un Dieu, si l'on prétend que nous ne puissions pas l'imiter. S'il fut un homme, pourquoi des hommes ne pourroient-ils pas atteindre à sa vertu ? Pourquoi seroient-ils coupables ou fous en y aspirant? Socrate censuroit l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir; *c'est-à-dire*, ajoûte-t-on, *l'orgueil de tous les Sçavans :* mais dans quel siécle la défiance, le doute, l'esprit d'examen & de discussion, en un mot les principes mêmes de Socrate ont-ils été plus en regne que de nos jours ? qui pourroit nier la chose la plus évidente ?

Mais Socrate disoit lui-même qu'il ne sçavoit rien; donc il n'y a ni sciences ni Sçavans : il n'y a plus que de l'ignorance & de l'orgueil. Tout cela n'est qu'une pure chimere : on a avoué ailleurs que Socrate étoit sçavant, & il croyoit sans doute sçavoir quelque chose, puisqu'il enseignoit toute la Jeunesse d'Athènes; la modestie qu'il affectoit sur sa science n'étoit qu'une ironie contre les Sophistes qui annonçoient qu'ils sçavoient tout, & on sçait que l'ironie étoit sa figure favorite. Si Socrate a été *sçavant & vertueux;* je puis donc le répéter : les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices, elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil, & c'est ce qu'il s'agissoit de prouver.

besoin de chercher un faux & vain bonheur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumieres : voilà l'ignorance, dit-on, *qu'on a louée, &c.*

Nous la louerons sans doute aussi, puisqu'on lui a donné les traits de la vertu : je conviens qu'avec un jugement droit & des inclinations pures, on peut être très-vertueux, sans être sçavant; mais ce portrait orné de tant de jolis mots est celui d'un homme & ne peut être celui de tous; cette rectitude de bon sens, cette perfection de naturel sont les dons les plus rares de la Nature, & ne sçauroient jamais appartenir à la multitude.

Au reste ce magnifique portrait porte sur trois suppositions fausses; la premiere, que les facultés que nous avons reçues de la Nature nous interdisent l'espoir de la science; la seconde, que l'amour de la vertu est incompatible avec l'amour de l'étude; la troisiéme enfin, que les sciences ne contribuent point à rendre l'homme meilleur, & que l'objet principal des Philosophes est d'inspirer une grande opinion de leurs lumieres.

Mais s'il est vrai, au contraire, que

nous ayons des facultés propres à connoître la vérité, si les sciences contribuent à fortifier les vertus & à les faire aimer, s'il est faux que la vanité soit leur principal objet, que devient cette éloquente description ? & ne serois-je pas fondé à mon tour à faire le portrait d'un homme vertueux, en y joignant la science ? avec cette différence que dans la premiere supposition on a peint une vertu simple & innocente, obscurcie par des préjugés nuisibles & honteux, & que dans la seconde je peindrois une vertu éclairée, forte & sublime, que la science même auroit instruite : qu'on décide à présent de quel côté seroit l'avantage.

Comme il a été impossible de prouver que les sciences contribuoient à notre corruption, on les accuse du moins de nous détourner de l'exercice de la vertu. Ce reproche auroit pu avoir quelque fondement dans ces misérables sociétés où chacun travailloit son jardin & son champ; en effet le peu de temps qui restoit après les travaux de l'Agriculture, n'étoit pas de trop, sans doute, pour les devoirs du sang & de l'Humanité & pour l'éducation des enfans; mais

depuis qu'à la faveur de l'aggrandiſſement des États, les citoyens ont pu ſe partager toutes les fonctions utiles à la Patrie & à la Société; depuis que les malades ſont ſoignés & guéris, les malheureux ſoulagés & prévenus, les enfans inſtruits par des gens qui en ont acquis par état les talens ou le droit, & qui s'en acquittent mieux que le reſte des citoyens ne pourroit le faire, il faut convenir que le nombre de ces occupations journalieres de la vertu eſt infiniment diminué, & qu'on peut ſans crime ſe réſerver du loiſir pour l'étude *.

C'eſt la mauvaiſe conſtitution des États anciens qui rendoit la pratique de la vertu pénible & aſſujettiſſante; au-

* J'ai prétendu que l'éducation des Perſes, que l'on vouloit nous faire regretter, étoit fondée ſur des principes barbares : on a fait ſur cet article une réponſe très judicieuſe, mais dans laquelle on a habilement oublié cette ridicule multiplicité de Gouverneurs, l'un pour la tempérance, l'autre pour le courage, un autre pour apprendre à ne point mentir, ſur laquelle ma critique étoit principalement appuyée; ainſi il ſe trouve qu'en faiſant une ſeconde réponſe, on n'a pourtant pas répondu.

jourd'hui la charité, l'humanité, les mœurs ont leurs Miniſtres & leurs établiſſemens; les grands y contribuent par leur pouvoir, les riches par leurs libéralités, les pauvres par leurs ſoins; ce que la vertu a de rebutant a été le partage volontaire & a fait la gloire de certaines ames choiſies : le reſte de ſes devoirs, diviſé en pluſieurs parties, a été rempli ſans peine, & par cette ſage diſtribution un plus grand effet a été produit avec beaucoup moins de forces; nos mœurs ſont d'autant plus parfaites, que les vertus s'y placent & y agiſſent librement & ſans effort, & que, confondues dans l'ordre commun, elles n'ont pas même l'eſpoir d'être admirées.

L'Antiquité a célébré comme un prodige les égards de Scipion pour une jeune Princeſſe que la Victoire avoit fait tomber entre ſes mains, & parce qu'il ne fut pas un monſtre de brutalité, on nous le propoſe encore comme un modéle héroïque; pour moi je ne ſçaurois admirer Scipion, à moins que je ne mépriſe ſon ſiecle : une action dont le contraire ſeroit un crime, n'a pu paroître merveilleuſe que parmi des mœurs bar-

bares; c'étoit un héroïſme alors, aujourd'hui nous n'y voyons qu'un procédé.

Parce que nous avons des milliers de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ſe conſacrent volontairement à une chaſteté ſurnaturelle, & qui ſe ſont ôté juſqu'aux moyens de manquer à leur ſerment, on en conclut *que la chaſteté eſt devenue parmi nous une vertu baſſe, monacale & ridicule*; mais ceux qui s'y dévouent ne ſont-ils plus partie de notre nation? La Religion qui conſeille ces ſacrifices, les loix qui les autoriſent, ne ſont-elles pas partie de nos mœurs? Cette diſſolution audacieuſe qu'on nous reproche, & que je ſuis bien éloigné de défendre, a-t-elle donc gagné tous les ordres de l'État? N'eſt-il pas évident, au contraire, qu'elle n'exiſte que dans une petite portion de la Société? Doit-on flétrir la nation entiere pour la corruption de quelques-uns de ſes membres? Il y a plus; ſi je conſidere la totalité du genre humain, je vois des peuples chez qui les femmes ſont communes; une foule d'autres qui en raſſemblent pour leurs plaiſirs autant qu'ils peuvent en nourrir; le divorce permis

dans toute l'Antiquité parmi ces nations qu'on admire tant. L'union indissoluble de deux personnes est le plus haut point de la perfection naturelle, & nous l'avons adoptée : nous faisons partie du très-petit nombre de peuples qui ont mis cette haute perfection dans leurs loix ; elle n'est pas sans doute au même degré dans nos mœurs ; c'est que la foiblesse humaine ne le permet pas ; plus la loi est parfaite, plus elle est sujette à être violée.

C'est par une suite de cette même injustice qu'on ose nous faire un crime de l'attention même que nous avons à purger le Théâtre d'expressions grossieres : *c'est*, dit-on, *parce que nous avons l'imagination salie, que tout devient pour nous un sujet de scandale.* Faudra-t-il en conclure aussi, que ceux qui se plaisoient aux obscénités de Scarron & de Mont-Fleury avoient l'imagination pure ? Ces conséquences seroient à-peu-près aussi probables l'une que l'autre.

L'Auteur couronne sa Satyre par ce trait : *tous les peuples barbares, ceux même qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les Peuples sçavans & philo-*

ſophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriſer. C'eſt quand une nation eſt une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption eſt au comble, & qu'il ne faut plus eſperer de remedes.

Si l'on juge de la ſeconde Partie de cette propoſition par la premiere, la réfutation n'en ſera pas difficile : perſuadera-t-on en effet que l'humanité & le pardon des injures ſoient fort en honneur chez ces Peuples qui ſe font un devoir & un mérite de manger leurs ennemis ; que la chaſteté, la pudeur & la modeſtie ſoient bien honorées dans un ſerrail, où le luxe de la volupté renferme autant de femmes qu'on en peut nourrir, ou parmi ces hommes qui ſont tout nuds & chez qui les femmes ſont communes ? La ſoumiſſion aux loix ſera-t-elle révérée par des peuples qui n'en ont point ? La juſtice, la foi, la généroſité inſpireront-elles quelque reſpect à ces nations errantes qui ne vivent que de brigandages ? D'un autre côté, comment oſe-t-on imputer à une nation d'être parvenue à tourner la vertu en ridicule & à la mépriſer, tandis que ſa Religion, ſon Gouvernement, ſes loix, ſes établiſſemens, ſes

ufages, le cri public enfin, tout dépoſe, tout veille en faveur de la vertu? Combien comptera-t-on d'hommes parmi nous coupables d'un ſi criminel excès? Eſt-il permis au zèle même d'exagerer avec ſi peu de vraiſemblance?

Enfin, ou il faut ſoutenir que la vertu eſt préciſément dans l'inſtinct, qu'elle eſt fondée ſur l'erreur & les préjugés, qu'elle doit marcher en aveugle & au hazard; ou il faut avouer que tout ce qui étend l'eſprit & éclaire la raiſon, que les ſciences en un mot ſont ſes guides, ſes ſoutiens, ſes flambeaux: nos ſentimens ſont conduits par nos idées; ſi nous voyons mal, ſi nous ne voyons pas tout, des notions fauſſes produiront à la fois des préjugés & des paſſions: il n'y a qu'une vérité unique: dans les idées elle eſt la ſcience, dans les mœurs elle eſt la vertu; la plus haute ſcience miſe en action feroit la vertu la plus parfaite.

Que l'on objecte les vices de quelques Sçavans, qu'eſt-ce que cela fait à la queſtion? prouvera-t-on jamais que les ſciences en ſoient la cauſe ou l'effet? Le plus grand nombre des gens de Lettres a toujours été reſpectable par ſes

mœurs, même parmi ceux qui habitent les Cours : malheureusement tous les mauvais procédés qu'ils peuvent avoir sont publics, au lieu que les noirceurs des autres classes demeurent ensevelies dans l'obscurité *. Au reste, que des connoissances imparfaites produisent des vertus qui le sont aussi ; il n'y a rien-là que de conforme à mes principes : nos sciences sont au berceau, nous tenons à la barbarie par mille côtés : n'avons-nous pas encore des haînes de nations, des guerres, des combats singuliers? Tant d'ignorance qui nous reste ne peut être sans beaucoup de vices.

A l'égard des arts, j'avouerai qu'ils

---

* *Je suis sûr*, dit M. Rousseau, *qu'il n'y a pas actuellement un Sçavant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Ciceron que son zèle, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.*

C'est assurément un très-bon usage pour n'être pas contredit dans une dispute, que celui de donner des persuasions pour des preuves : quand je citerois tous nos Sçavans illustres, quand j'en appellerois à leurs ouvrages & à leurs mœurs, quand même ils certifieroient de leur propre main le contraire de ce qu'on leur impute, on feroit toujours en droit de me dire qu'on est sûr : la question est terminée par ce seul mot.

ne ſont pas à beaucoup près auſſi irreprochables que les ſciences ; ils tiennent au plaiſir, & le plaiſir eſt aiſément ſuſpect. Leurs abus ſont-ils néceſſaires ? c'eſt ce que l'on n'a point prouvé & que l'on ne prouvera jamais. Que l'on en ait abuſé ſouvent, qu'on en eût même abuſé toujours, il reſteroit encore à démontrer qu'il eſt impoſſible de n'en pas abuſer ; c'eſt à quoi l'on ne parviendra point. Rien de plus aiſé à réprimer, par exemple, que les abus des Spectacles ; les Gouvernemens peuvent tout en cette partie, & ils pourront tout, quand ils voudront, ſur ceux de l'Imprimerie. Pour abréger, je cite ces deux exemples comme les plus importans : on ne détruira jamais tous les vices, parce qu'il faudroit détruire les hommes ; mais on en affoiblira le nombre & la qualité ; ils ceſſeront d'être publics & tolerés ; on les obligera à ſe cacher & à rougir, & la corruption n'exiſtera plus.

Que les arts au reſte parent notre exiſtence & nos beſoins ; qu'ils nous ôtent cette vieille dureté de mœurs qui a pu ſe faire reſpecter, mais qui ſe faiſoit haïr ; que le monde reçoive d'eux

des couleurs riantes & agréables, je ne vois là que des ſujets de reconnoiſſance; pour quelques qualités admirables que nous aurons peut-être perdues, nous en gagnerons cent aimables; qu'importe? les hommes ont beſoin de s'aimer & non de s'admirer.

C'eſt ainſi qu'à meſure que les ſciences & les arts ont fait plus de progrès, l'autorité eſt devenue plus puiſſante à la fois & plus modérée, & l'obéïſſance plus fidelle : les ſubordinations de toute eſpece ont été adoucies; l'humanité n'a plus borné ſes devoirs dans le ſein d'une ville ou d'une nation, elle eſt devenue univerſelle; les miſeres & les crimes de la guerre ont été infiniment diminués; le droit des gens a étendu ſes limites & affermi ſes principes; la politique a été purgée de crimes d'État ſi fréquens autrefois, & que l'ignorance regardoit comme néceſſaires; l'émulation enfin a établi entre tous les peuples un échange & un commerce nouveau de leurs talens & de leurs connoiſſances.

Les vertus civiles n'ont pas fait moins de progrès : elles ont acquis de l'élévation & de la délicateſſe; une habitude

de bienveillance générale a embelli tous les devoirs & les a rendu faciles ; la bonté a appris à avoir des égards : la pitié s'eſt offerte avec reſpect ; la ſociété civile s'eſt étendue, elle eſt devenue le plus précieux des biens, elle a multiplié les liens de l'honneur & du reſpect humain en multipliant les rapports ; toutes les paſſions ont été affoiblies ; la bienſéance a eu des chaînes, & la décence des graces ; les vertus ont daigné plaire.

Tels ſont les biens que l'ignorance n'a pas connus & dont nous jouiſſons ; mais je dirai plus ; quand toutes les hyperboles de nos adverſaires ſeroient vraies, dès qu'une fois les ſciences exiſtent, dès qu'il eſt prouvé, comme il l'eſt en effet, qu'elles ne peuvent pas ne pas exiſter, par le progrès néceſſaire des choſes politiques, par nos beſoins naturels, & par la nature même de l'eſprit humain, nous devrions abjurer une Satyre inutile, injurieuſe à l'Auteur de notre être, uniquement propre à nous avilir, & plus funeſte mille fois aux mœurs que les vices qu'on nous ſuppoſe, par le découragement où elle jetteroit toutes les ames : il y auroit de

la cruauté à nous reprocher la grandeur de nos maux, en traitant de fou quiconque entreprendroit de les guérir: l'humanité doit indiquer les remedes en même temps que le mal.

J'ai fait voir combien ces remedes étoient possibles & faciles. Encourager les connoissances utiles, veiller sur les abus des autres, voilà notre devoir : la société la plus parfaite sera celle où les sciences & les arts seront le plus cultivés sans nuire aux mœurs, à l'obéissance, au courage, à tout ce qui sert à la constitution de la Patrie, & à son bien-être *.

---

* Ce Discours étoit fini, lorsque la Préface que M. Rousseau a mise à la tête de sa Comédie intitulée l'*Amant de lui-même*, est tombée entre mes mains : l'Auteur y releve très-bien quelques abus de la philosophie & des lettres, & je suis le premier à souscrire, à bien des égards, à sa censure; mais comme la plupart de ces abus sont très-rares, que tous sont exagérés, & qu'il n'y en a aucuns qui soient universels ou nécessaires, il s'ensuit seulement que, pour être Philosophe ou Sçavant, on n'est pas par-là même nécessairement exempt de tout vice & de toute passion; proposition que personne n'a contestée & ne contestera jamais : toutes ces objections

ont d'ailleurs été réfutées, & prévenues dans le Discours qu'on vient de lire.

Quelques endroits de cette Préface me paroissent cependant mériter des observations.

On nous dit, par exemple, que *dans un État bien constitué tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus sçavant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur; encore cette derniere distinction est-elle souvent dangereuse; car elle fait des fourbes & des hypocrites.*

Eh quoi ! pas la moindre distinction entre le Magistrat & le simple Citoyen, le Général & le Soldat, le Législateur & l'Artisan ! Quoi ! toute vertu sera suspecte de fourberie ou d'hypocrisie, & doit par conséquent rester sans préférence ! Quoi ! tout ce qu'il y a d'estimable au monde est pour jamais anéanti d'un trait de plume ! Le genre humain n'est plus qu'un vil troupeau sans distinction d'esprit, de raison, de talens & de vertus même ! A la bonne heure; mais qu'il me soit permis du moins de demander dans quels climats, dans quels siecles exista jamais cet Etat bien constitué, & sur quels fondemens on appuie son existence, après qu'on en a détruit tous les ressorts.

Le goût des lettres, de la philosophie, & des beaux arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs, & de la véritable gloire : quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien : de-là naît encore cette

autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux; car nos talens naissent avec nous; nos vertus seules nous appartiennent.

Voilà un endroit qui sera parfait, quand on aura prouvé seulement trois choses : 1°. Que l'amour de nos premiers devoirs & celui de la philosophie sont en contradiction; 2°. qu'il est impossible d'être agréable & d'être homme de bien; 3°. que partout où il y aura des récompenses pour les talens, il ne peut plus y en avoir pour les vertus.

On ajoûte : *le goût des lettres, de la philosophie & des beaux arts amollit les corps & les ames; le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament; & l'ame garde difficilement sa vigueur, quand le corps a perdu la sienne.*

On avoit toujours cru que l'extrême vigueur du corps nuisoit à celle de l'esprit; mais apparemment on suppose ici le travail de l'étude poussé jusqu'à la défaillance. Au reste, on ne peut pas mieux s'y prendre pour prouver qu'il n'y a point d'ames plus foibles que celles des Philosophes : que pourroit-on opposer à cela? tout au plus l'expérience.

L'Etude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous; c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions.

C'est donc l'application à l'étude qui nous

rend incapables de vaincre les paſſions ; c'eſt la force du corps qui nous met en état de leur réſiſter : aſſurément ces Paradoxes ont au moins le mérite de la nouveauté.

On n'ignore pas quelle eſt la réputation des gens de Lettres en fait de bravoure ; or, rien n'eſt plus juſtement ſuſpect que l'honneur d'un Poltron.

Il eſt vrai qu'on ne s'eſt point encore aviſé de choiſir des Grenadiers parmi des Académiciens ; mais il eſt à remarquer qu'on en uſe de même à l'égard des Magiſtrats & des Miniſtres de la Religion : en conclura t-on que tous ces gens-là ſont ſans honneur ? N'y auroit-il donc plus de vertu dans le ſein paiſible des villes, & ne ſe trouveroit-elle que dans les camps, les armes à la main, pour ſe baigner dans le ſang des hommes ?

Plus loin je trouve ces mots : *c'eſt donc une choſe bien merveilleuſe que d'avoir mis les hommes dans l'impoſſibilité de vivre entr'eux ſans ſe prévenir, ſe ſupplanter, ſe tromper, ſe trahir, ſe détruire mutuellement ! Il faut déſormais ſe garder de nous laiſſer jamais voir tels que nous ſommes ; car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur ſont oppoſés, & il n'y a d'autre moyen, pour réuſſir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là.*

Voilà encore une propoſition forte, bien capable d'en impoſer à des lecteurs foibles & inattentifs ! Il s'agit de la rendre vraie, & je dis : pour deux hommes dont les intérêts ſont oppoſés, cent mille peut-être ſont d'accord : en effet quelle multitude d'intérêts communs n'a-

vons-nous pas, comme amis, comme parens, comme citoyens, comme hommes? Sur la totalité du genre humain, de ma nation, ou de ma ville, combien rencontrerai-je d'intérêts opposés? J'en vois, il eſt vrai, dans la concurrence de la même profeſſion, qui eſt la ſource la plus ordinaire des prétentions aux mêmes choſes; là, je conviens qu'on peut ſe laiſſer corrompre par la rivalité; mais les trahiſons, les violences, les noirceurs arrivent-elles tout auſſi-tôt? Les loix, le reſpect humain, l'honneur, la Religion, l'intérêt perſonnel attaché au ſoin de la réputation, ſont-ce toujours des contrepoids impuiſſans contre les tentations de la cupidité? Quand on veut apprécier ces hyperboles énormes, on eſt tout étonné de voir à quoi elles ſe réduiſent.

Il en eſt de même de celles-ci : *il eſt impoſſible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque choſe; l'homme de bien n'a nul moyen de ſortir de la miſere; les frippons ſont les plus honorés, & il faut néceſſairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête-homme.*

Que ſuppoſe-t-on? que parmi nous il n'y a abſolument aucune voie honnête pour acquérir des richeſſes ou de la conſidération; ce qui eſt ſi manifeſtement contraire à l'évidence qu'il ſeroit ridicule d'entreprendre ſeulement de le réfuter.

Je n'aurois pas même relevé des propoſitions ſi inſoutenables, ſi l'amour de mon ſiecle & de ma nation ne m'eût fait un devoir de repouſſer les calomnies dont on veut les flétrir

aux yeux de la postérité ou des autres Peuples, près de qui notre silence eût pu passer pour un aveu tacite des crimes qu'on nous impute.

Le beau portrait du Sauvage que l'on trace ensuite avec tant de complaisance, prouve très-bien qu'il n'a pas les vices de la Société, parce qu'en effet il ne peut pas les avoir, puisqu'il n'y vit pas; mais par la même conséquence, il est évident aussi qu'il n'en a ni les vertus ni le bonheur. Il n'y a point de vertus qui, comme nous l'avons dit, ne supposent ou ne produisent l'union des hommes : la vie sociale est donc la source ou l'effet nécessaire de toute vertu : la vie sauvage, qui suppose la haîne, le mépris ou la défiance réciproque, est un état qui dans un seul vice les comprend tous.

On décide encore que *l'homme est né pour agir & penser, & non pour réfléchir; la réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur, &c.*

Répondrai-je sérieusement à des conclusions qui marquent si visiblement l'extrémité où l'on est réduit ? Prétendre que l'homme doit *penser* & ne doit pas *réfléchir*, c'est dire à-peu-près en termes équivalens qu'il doit *penser* & *ne point penser*. D'ailleurs, qu'aurois-je à répondre ? On ne croit pas pouvoir faire le procès aux sciences sans proscrire en même temps *toute réflexion*, c'est-à-dire toute raison & toute vertu, & sans détruire l'essence même de l'ame; assurément, c'est m'accorder beaucoup plus que je n'aurois osé souhaiter.

Enfin on conclut qu'*on doit laisser subsister*,

& même entretenir avec ſoin les Académies, les Colléges, les Univerſités, les Bibliotheques, les Spectacles, & tous les autres amuſemens qui peuvent faire diverſion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oiſiveté à des choſes plus dangereuſes, &c.

On ſent aſſez les avantages que je pourrois tirer de cette conſéquence où on eſt forcé, ainſi que des motifs qui y ont déterminé; mais ce Diſcours n'eſt déja que trop long. Enfin nous ſommes d'accord : il faut conſerver & cultiver les Lettres, c'eſt ce que j'avois dit, c'eſt ce qu'on eſt contraint d'avouer : quelques traits de Satyre de plus ou de moins ſont déſormais toute la différence de nos ſentimens à l'égard des ſciences : ce n'eſt pas la peine d'en parler davantage.

Au reſte, ce n'eſt qu'à regret que je ſuis entré dans ces détails, que j'aurois ſans doute omis, ſi je n'avois craint de trahir la juſtice de la cauſe que je défends : je prie mon adverſaire de ſe ſouvenir que lui-même m'en a donné l'exemple le premier : la force & la vivacité de ſes Epigrammes, ſon éloquence énergique qui ſçait répandre le ton de la perſuaſion ſur tout ce qu'il traite, ne m'ont permis de négliger aucuns des moyens que j'avois de me défendre, & de prévenir les lecteurs contre les traits chargés d'une Satyre ingénieuſe, utile ſi l'on ſçait la renfermer dans de juſtes bornes, mais dangereuſe pour qui voudroit en adopter tous les excès.



LETTRE
DE
JEAN-JACQUES ROUSSEAU, DE GENÈVE,

Sur la nouvelle Réfutation de son Discours, par un Académicien de Dijon.*

JE viens, Monsieur, de voir une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en* 1750, *&c. accompagné de la réfutation de*

* L'ouvrage auquel répond M. Rousseau, est une brochure *in*-8°. en deux colonnes, imprimée en 1751, & contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes est le Discours de M. Rousseau, qui a emporté le Prix de l'Académie de Dijon. Dans l'autre est une réfutation de ce Discours. On y a joint des apostilles critiques, & une réplique à la réponse faite par M. Rousseau à M. Gautier. Cette Réplique, ainsi que la nouvelle Réfutation, ne nous ont pas paru dignes d'être insérées dans le Recueil des *Œuvres de M. Rousseau.*

ce Discours, par un Académicien de Dijon, qui lui a refusé son suffrage; & je pensois, en parcourant cet écrit, qu'au lieu de s'abbaisser jusqu'à être l'éditeur de mon Discours, l'Académicien qui lui refusa son suffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé : c'eût été une très-bonne maniere de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes Juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adversaires, & qui trouve très-mauvais que ses collegues m'aient honoré du Prix : j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je sçusse que les Académies n'adoptent point les sentimens des Auteurs qu'elles couronnent, & que le Prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause, mais à celui qui a le mieux parlé; même en me supposant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartialité, dont les Sçavans ne se piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais si j'ai été surpris de l'équité de mes Juges, j'avoue que je ne le suis pas

moins de l'indiſcrétion de mes adverſaires : comment oſent-ils témoigner ſi publiquement leur mauvaiſe humeur ſur l'honneur que j'ai reçu ? comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cauſe ? Qu'ils ne ſe flattent pas que perſonne prenne le change ſur le ſujet de leur chagrin : ce n'eſt pas parce que mon Diſcours eſt mal fait, qu'ils ſont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'auſſi mauvais, & ils ne diſent mot ; c'eſt par une autre raiſon qui touche de plus près à leur métier, & qui n'eſt pas difficile à voir. Je ſçavois bien que les ſciences corrompoient les mœurs, rendoient les hommes injuſtes & jaloux, & leur faiſoient tout ſacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire ; mais j'avois cru m'appercevoir que cela ſe faiſoit avec un peu plus de décence & d'adreſſe : je voyois que les gens de Lettres parloient ſans ceſſe d'équité, de modération, de vertu, & que c'étoit ſous la ſauve-garde ſacrée de ces beaux mots qu'ils ſe livroient impunément à leurs paſſions & à leurs vices ; mais je n'aurois jamais cru qu'ils euſſent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs

confreres. Par-tout ailleurs, c'eſt la gloire des Juges de prononcer ſelon l'équité contre leur propre intérêt; il n'appartient qu'aux ſciences de faire à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilége qu'elles ont là !

J'oſe le dire, l'Académie de Dijon, en faiſant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la ſienne : un jour à venir les adverſaires de ma cauſe tireront avantage de ce Jugement, pour prouver que la culture des Lettres peut s'aſſocier avec l'équité & le déſintéreſſement. Alors les Partiſans de la vérité leur répondront : voilà un exemple particulier qui ſemble faire contre nous; mais ſouvenez-vous du ſcandale que ce Jugement cauſa dans le temps parmi la foule des gens de Lettres, & de la maniere dont ils s'en plaignirent, & tirez de-là une juſte conſéquence ſur leurs maximes.

Ce n'eſt pas, à mon avis, une moindre imprudence de ſe plaindre que l'Académie ait propoſé ſon ſujet en problême : je laiſſe à part le peu de vraiſemblance qu'il y avoit, que, dans l'enthouſiaſme univerſel qui regne aujourd'hui,

d'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au Prix, en se déclarant pour la négative ; mais je ne sçais comment des Philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion ; bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre ! Dans les recherches de Philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire : quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la Piece qui remportera cette année le Prix à l'Académie Françoise ; non-seulement elle effacera très-certainement mon Discours, ce qui ne sera guères difficile : mais on ne sçauroit même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la solution de la question ? Rien du tout ; car chacun dira, après l'avoir lue : *Ce Discours est fort beau ; mais si l'Auteur avoit eu la liberté de prendre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'ai parcouru la nouvelle Réfutation ; car c'en est encore une ; & je ne sçais par quelle fatalité les écrits de mes ad-

verſaires, qui portent ce titre ſi déciſif, ſont toujours ceux où je ſuis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette Réfutation, ſans avoir le moindre regret à la réſolution que j'ai priſe de ne plus répondre à perſonne; je me contenterai de citer un ſeul paſſage, ſur lequel le lecteur pourra juger ſi j'ai tort ou raiſon : le voici.

Je conviendrai qu'on peut être honnête-homme ſans talens ; mais n'eſt-on engagé dans la ſociété qu'à être honnête-homme ? Et qu'eſt-ce qu'un honnête-homme ignorant & ſans talens ? Un fardeau inutile, à charge même à la terre, &c. Je ne répondrai pas, ſans doute, à un Auteur capable d'écrire de cette maniere; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y auroit guères moyen, non plus, à moins que de vouloir être auſſi diffus que l'Auteur, de répondre à la nombreuſe collection des paſſages Latins, des vers de la Fontaine, de Boileau, de Moliere, de Voiture, de Regnard, de M. Greſſet, ni à l'hiſtoire de Nemrod, ni à celle des Payſans Picards; car que peut-on dire à un Philoſophe qui nous aſſure qu'il veut du mal aux ignorans, parce que ſon Fermier de Picardie, qui n'eſt pas un Docteur, le paye exacte-

ment à la vérité, mais ne lui donne pas aſſez d'argent de ſa terre ? L'Auteur eſt ſi occupé de ſes terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi ! la terre de Jean-Jacques Rouſſeau ! en vérité je lui conſeille de me calomnier * plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la Réfutation, ce ſeroit aux perſonnalités dont cette critique eſt remplie ; mais comme elles ne font rien à la queſtion, je ne m'écarterai point de la conſtante maxime que j'ai toujours ſuivie, de me renfermer dans le ſujet que je traite, ſans y mêler rien de perſonnel : le véritable reſpect qu'on doit au Public, eſt de lui épargner, non de triſtes vérités qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'Auteurs **, dont on

---

* Si l'Auteur me fait l'honneur de réfuter cette Lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve dans une belle & docte démonſtration, ſoutenue de très-graves autorités, que ce n'eſt point un crime d'avoir une terre : en effet, il ſe peut que ce n'en ſoit pas un pour d'autres ; mais c'en ſeroit un pour moi.

** On peut voir dans le Diſcours de Lyon un très-beau modele de la maniere dont il convient aux Philoſophes d'attaquer & de combat-

remplit les écrits polémiques, & qui ne ſont bonnes qu'à ſatisfaire une honteuſe animoſité. On veut que j'aye pris dans Clénard * un mot de Ciceron ;

---

tre ſans perſonnalités & ſans invectives. Je me flatte qu'on trouvera auſſi dans ma réponſe, qui eſt ſous preſſe, un exemple de la maniere dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on eſt capable, ſans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

* Si je diſois qu'une ſi biſarre citation vient à coup ſûr de quelqu'un à qui la méthode Grecque de Clénard eſt plus familiere que les Offices de Ciceron, & qui par conſéquent ſemble ſe porter aſſez gratuitement pour défenſeur des bonnes Lettres ; ſi j'ajoûtois qu'il y a des profeſſions, comme, par exemple, la Chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du Grec, que cela met ceux qui les exercent, dans la néceſſité d'avoir quelques notions élémentaires de cette Langue, ce ſeroit prendre le ton du nouvel adverſaire, & répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis répondre, moi, que, quand j'ai haſardé le mot *Inveſtigation*, j'ai voulu rendre un ſervice à la Langue, en eſſayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le ſens eſt déja connu, & qui n'a point de ſynonyme en François. C'eſt, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriſer cette liberté ſalutaire :

Ego cur, acquirere pauca
Si poſſum, invideor ; cum lingua Catonis & Ennî
Sermonem Patrium ditaverit ?

J'ai ſur-tout voulu rendre exactement mon

ſoit : que j'aye fait des ſolécifmes ; à la bonne heure : que je cultive les Belles-Lettres & la Muſique, malgré le mal que j'en penſe ; j'en conviendrai ſi l'on veut ; je dois porter dans un âge plus raiſonnable la peine des amuſemens de ma jeuneſſe : mais enfin, qu'importe tout cela, & au Public & à la cauſe des Sciences ? Rouſſeau peut mal parler François, & que la Grammaire n'en ſoit pas plus utile à la vertu. Jean-Jacques peut avoir une mauvaiſe conduite, & que celle des Sçavans n'en ſoit pas meilleure : voilà toute la réponſe que je ferai, &, je crois, toute celle que je dois faire à la nouvelle Réfutation.

Je finirai cette Lettre, & ce que j'ai à dire ſur un ſujet ſi long-temps débat-

---

idée ; je ſçais, il eſt vrai, que la premiere règle de tous nos Écrivains, eſt d'écrire correctement, &, comme ils diſent, de parler François ; c'eſt qu'ils ont des prétentions, & qu'ils veulent paſſer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma premiere règle, à moi qui ne me ſoucie nullement de ce qu'on penſera de mon ſtyle, eſt de me faire entendre : toutes les fois qu'à l'aide de dix ſolécifmes, je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je ſois bien compris des Philoſophes, je laiſſe volontiers les puriſtes courir après les mots.

tu, par un conseil à mes adversaires, qu'ils mépriseront à coup sûr, & qui pourtant seroit plus avantageux qu'ils ne pensent au parti qu'ils veulent défendre ; c'est de ne pas tellement écouter leur zèle, qu'ils négligent de consulter leurs forces, & *quid valeant humeri*. Ils me diront sans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, & cela peut être vrai ; mais il y a au moins cette différence que j'étois seul de mon parti, au lieu que, le leur étant celui de la foule, les derniers venus sembloient dispensés de se mettre sur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

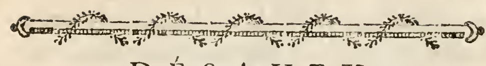
De peur que cet avis ne paroisse téméraire ou présomptueux, je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires, par lequel on pourra juger de la justesse & de la force de leurs critiques : *Les Peuples de l'Europe*, ai-je dit, *vivoient il y a quelques siecles dans un état pire que l'ignorance ; je ne sçais quel jargon scientifique, encore plus méprisable qu'elle, avoit usurpé le nom du sçavoir, & opposoit à son retour un obstacle presque invincible : il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun*. Les Peuples avoient perdu le

ſens commun, non parce qu'ils étoient ignorans, mais parce qu'ils avoient la bétiſe de croire ſçavoir quelque choſe, avec les grands mots d'Ariſtote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle; il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne ſçavoient rien, & nous en aurions grand beſoin d'une autre, pour nous apprendre la même vérité. Voici là-deſſus l'argument de mes adverſaires : *Cette révolution eſt dûe aux Lettres ; elles ont ramené le ſens commun, de l'aveu de l'Auteur ; mais auſſi, ſelon lui, elles ont corrompu les mœurs : il faut donc qu'un peuple renonce au ſens commun pour avoir de bonnes mœurs.* Trois Écrivains de ſuite ont répété ce beau raiſonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuſe, ou leur eſprit, de n'avoir pu pénétrer le ſens très-clair de ce paſſage, ou leur mauvaiſe foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre ? Ils ſont gens de Lettres ; ainſi leur choix ne ſera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaiſantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adverſaire de prêter à la figure de mon Frontiſpice ? J'aurois cru faire injure aux lecteurs, & les traiter comme des enfans, de leur in-

terpréter une allégorie ſi claire ; de leur dire que le flambeau de Prométhée eſt celui des Sciences fait pour animer les grands génies ; que le Satyre, qui voyant le feu pour la premiere fois, court à lui, & veut l'embraſſer, repréſente les hommes vulgaires, qui, ſéduits par l'éclat des Lettres, ſe livrent indiſcrettement à l'étude ; que le Prométhée qui crie & les avertit du danger, eſt le citoyen de Genève. Cette allégorie eſt juſte, belle, j'oſe la croire ſublime. Que doit-on penſer d'un Écrivain qui l'a méditée, & qui n'a pu parvenir à l'entendre ? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand Docteur parmi les Égyptiens ſes amis.

Je prends donc la liberté de propoſer à mes adverſaires, & ſur-tout au dernier, cette ſage leçon d'un Philoſophe ſur un autre ſujet : ſçachez qu'il n'y a point d'objections qui puiſſent faire autant de tort à votre parti, que les mauvaiſes réponſes ; ſçachez que, ſi vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cauſe, en vous faiſant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je ſuis, &c.



DÉSAVEU

De l'Académie de Dijon, au sujet de la Réfutation attribuée faussement à l'un de ses Membres; tirée du Mercure de France, Août 1752.

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec surprise dans une Lettre imprimée de M. Rousseau, qu'il paroissoit une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le Prix de l'Académe de Dijon en* 1750; *accompagné d'une Réfutation de ce Discours, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage.*

L'Académie sçait parfaitement que ses décisions, ainsi que celles des autres Académies du Royaume, ressortissent au Tribunal du Public. Elle n'auroit pas relevé la Réfutation qu'elle désavoue, si son Auteur, plus occupé du plaisir de critiquer, que du soin de faire une bonne critique, n'avoir cru, en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due, intéresser le Public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laisser entrevoir quelque semence de division dans cette société, tandis que ceux qui la composent, uni-

quement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur, & sans se livrer à ces haînes de partis, qui sont ordinairement le résultat des disputes Littéraires.

Ils sçavent tout le respect qui est dû aux choses jugées ; la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il seroit indécent que, dans une assemblée de gens de Lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis. Il paroît par la Lettre de M. Rousseau, que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premieres notions du local d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa Terre & de ses Fermiers de Picardie, puisque, dans le fait, il est faux qu'aucun Académicien de Dijon possede un pouce de terre dans cette Province. L'Académie désavoue donc formellement l'Auteur Pseudonyme, & sa Réfutation attribuée à l'un de ses Membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.

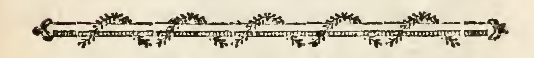
Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quel qu'ait pu être le dessein de celui qui l'a composé, il fera toujours honneur au Discours de M. Rousseau, qui, usant de la liberté des pro-

blêmes, la seule voie propre à éclaircir la vérité, a eu assez de courage pour en sout enirle parti ; & à l'Académie, qui a eu assez de bonne foi pour le couronner.

PETIT, Sécretaire de l'Académie des Sciences de Dijon.

A Dijon, le 22 Juin 1752.

Fin du premier Tome.



TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce premier Tome.

Fin de la Table.





